This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

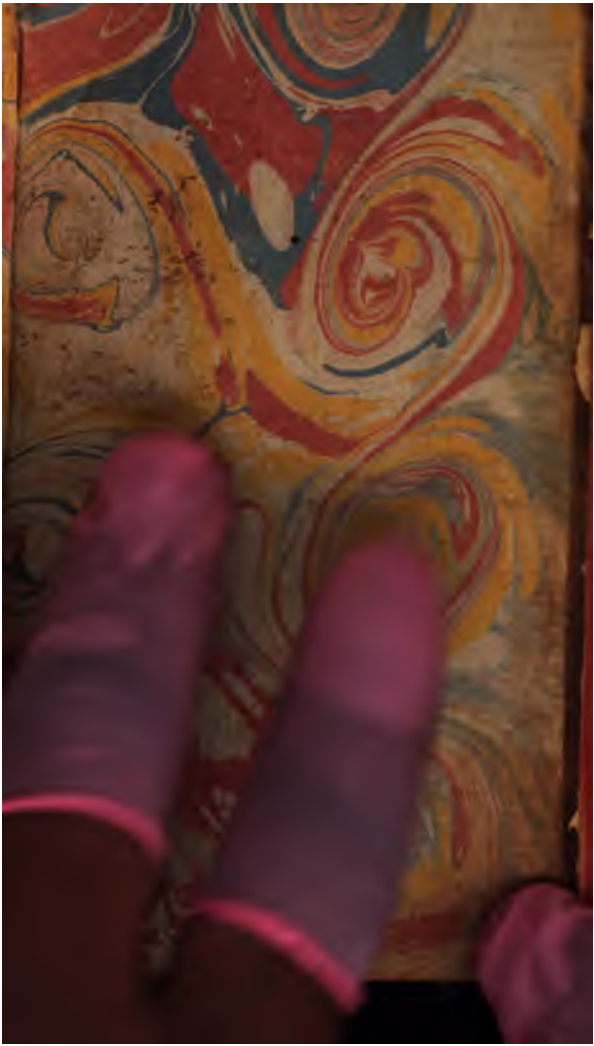
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



# ŒUVRES

DE

# FRERET.

TOME QUATRE.

# ŒUVRES

DE

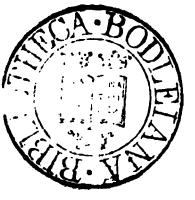
# FRERET,

*Secretaire de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

CONTENANT:

*LETTRES A EUGÉNIE.*

TOME QUATRE.




*A LONDRES.*

M. DCC. LXXXVII.

141. k. 202.

# ŒUVRES

DE

# FRERET.

TOME QUATRE.

# AVERTISSEMENT.

*Ces lettres étoient connues depuis fort long-tems ſous le titre ſeul de* Lettres à Eugénie. *Mais le caractere peu communicatif de ceux entre les mains deſquels elles tomberent d'abord, le plaiſir bizarre & pourtant réel que cauſe aſſez généralement à tous les hommes la poſſeſſion excluſive d'un objet quelconque, l'eſpece d'engourdiſſement, de ſervitude & de terreurs où le pouvoir tyrannique des prêtres tenoit alors tous les eſprits, même ceux qui, par la ſupériorité de leurs talens, devoient naturellement être les moins diſpoſés à plier ſous le joug odieux du ſacerdoce; tout cela réuni, contribua tellement à étouffer dès ſa naiſſance, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, ce manuſcrit important, que pendant long-tems on l'a cru perdu, tant ceux qui l'avoient le tenoient ſoigneuſement caché, & refuſoient conſtamment d'en laiſſer prendre copie: elles étoient, en effet, en ſi petit nombre, même dans les bibliotheques des*

*curieux, que feu M. de Boze, qui ſe plaiſoit à raſſembler les ouvrages les plus rares dans tous les genres de littérature, ne put jamais s'en procurer une de celui-ci, & que de ſon tems on n'en comptoit que trois dans Paris, ſoit que ce fût à deſſein,* prupter metum Judæorum ; *ſoit qu'en effet, on n'en connût pas davantage.*

*Ce n'eſt que depuis cinq ou ſix ans que les manuſcrits de ces lettres ſont devenus plus communs ; & il y a même lieu de croire qu'ils ſont aujourd'hui aſſez multipliés, puiſque celui ſur lequel on les a fait imprimer, a été revu & corrigé ſur ſix autres qu'on a raſſemblés ſans beaucoup de peine. Malheureuſement toutes ces copies fourmillent de fautes qui corrompent le ſens & renferment pluſieurs variantes, qui, pour parler la langue des critiques, ont ſervi quelquefois à découvrir & à fixer la véritable leçon, mais qui le plus ſouvent ont rendu plus incertain qu'on n'étoit, ſur celle qu'on devoit ſuivre : nouvelle preuve de la multiplicité de ces copies ; car, plus les manuſcrits d'un ouvrage ſont nombreux, plus*

*ils different entr'eux, comme on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur ceux de la* lettre de Thrasibule à Leucippe, *& sur les variétés de lecture du nouveau Testament, recueillies par le savant Mill, & qui montent à plus de trente mille.*

*Quoi qu'il en soit, on n'a rien épargné pour rétablir le texte dans toute sa pureté, & l'on ose assurer, qu'à l'exception de quatre ou cinq endroits qu'on a trouvés corrompus dans tous les manuscrits qu'on a été à portée de consulter, & auxquelles on a tâché de suppléer du mieux qu'il a été possible. L'édition qu'on donne aujourd'hui de ces lettres sera à très-peu de chose près conforme au manuscrit de l'auteur.*

*A l'égard de son nom & de sa qualité, on ne peut former là-dessus que des conjectures; les seules particularités de sa vie sur lesquelles on s'accorde assez généralement, c'est qu'il avoit vécu dans une grande intimité avec le marquis de la Fare, l'abbé de Chaulieu, l'abbé Terrasson, Fontenelle, M. de Lasseré, &c. On a même entendu dire plusieurs fois à feu MM. du Marsais &*

*Falconnet que ces lettres avoient été faites par quelqu'un de l'école de Seaux. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'il suffit de les lire pour se convaincre que c'étoit un homme fort instruit, & qui avoit médité profondément les matieres qu'il a traitées. Son style est clair, simple, facile, & on y remarque une certaine urbanité qui fait juger que ce n'étoit pas un homme obscur, ni à qui la bonne compagnie fut étrangere. Mais ce qui distingue sur-tout cet ouvrage & qui doit le rendre précieux à tous les gens de bien, c'est le caractere d'honnêteté qui y regne d'un bout à l'autre. Il est impossible de le lire sans concevoir la plus haute idée de la probité de l'auteur. quel qu'il soit; sans desirer de l'avoir eu pour ami, d'avoir vécu avec lui; en un mot, sans rendre justice à la droiture de ses intentions, même quand on n'approuveroit pas ses sentimens. L'amour de la vertu, la bienfaisance universelle, le respect des loix, l'attachement inviolable aux devoirs de la morale, tout ce qui peut enfin contribuer à rendre les hommes meilleurs y est fortement recommandé; & si d'un*

*vôté il renverſe de fond en comble l'édifice ruineux du chriſtianiſme ; c'eſt pour jeter de l'autre les fondemens inébranlables d'un ſyſtême de morale uniquement établi ſur la nature de l'homme, ſur ſes beſoins phyſiques, ſur ſes relations ſociales ; baſe infiniment meilleure & plus ſolide que celle de la religion, parce que tôt ou tard le menſonge ſe découvre, paſſe & entraîne néceſſairement avec lui tout ce à quoi il ſerviroit d'appui ; au lieu que la vérité ſubſiſte éternellement & ſe conſolide en vieilliſſant :* Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.

*L'épigraphe qu'on a trouvée ſur pluſieurs manuſcrits de ces lettres, prouve que l'honnête homme à qui on les doit, ne ſe ſoucioit pas d'en être connu pour l'auteur ; & que ce n'a été ni l'amour de la réputation, ni la ſoif de la gloire, ni l'ambition de ſe diſtinguer par des opinions hardies que les prêtres & ceux que l'ignorance leur a ſoumis, appellent* impiétés, *qui ont guidé ſa plume ; mais le deſir ſeul de faire du bien à ſes ſemblables en les éclairant, & de déraciner,*

*pour ainſi dire, la religion même, comme étant la ſource de tous les maux qui les affligent depuis tant de ſiecles. Voici cette épigraphe :* Si j'ai raiſon, qu'importe à qui je ſuis ? *C'eſt un vers de Corneille dont l'application eſt très-heureuſe, & qui devroit être ſur le frontiſpice de tous les livres de cette nature.*

*On ne peut rien dire non plus de certain ſur la perſonne à laquelle il a adreſſé ſon ouvrage : il paroît ſeulement par pluſieurs circonſtances de ces lettres, que ce n'eſt point une marquiſe ſuppoſée comme celle des* Mondes *de M. de Fontenelle, & qu'elles ont réellement été écrites à une femme auſſi diſtinguée par ſon rang que par ſes mœurs. Peut-être étoit-ce à quelque dame de l'école du Temple ou de Seaux ; mais, au fond, ces détails, ainſi que ceux qui concernent le nom & la vie de notre auteur, la date de ſa naiſſance, celle de ſa mort, &c. ſont peu importans, & ne ſerviroient qu'à ſatisfaire la vaine curioſité de quelques lecteurs oiſifs qui recueillent avidement ces ſortes d'anecdotes, à qui elles donnent même une eſpece*

*d'exiſtence dans le monde, & qui s'applaudiſſent plus d'en être inſtruits que de la découverte d'une vérité. Je ſais qu'ils tâchent de juſtifier leur curioſité, en diſant que, lorſqu'on lit un livre qui fait ſenſation dans le public, & dont on fait ſoi-même très-grand cas, il eſt naturel de deſirer ſavoir à qui adreſſer ſon hommage : mais ce deſir eſt d'autant plus déraiſonnable, qu'il ne peut pas être ſatisfait ; premiérement, parce qu'il n'y a jamais eu, & qu'il n'y aura jamais un homme de lettres aſſez imprudent, diſons tout, aſſez inſenſé, pour publier, ou laiſſer imprimer, de ſon vivant, un livre où il foulera aux pieds les temples, les autels & les ſtatues des dieux, & où il attaquera ſans aucun ménagement les opinions religieuſes les plus conſacrées : ſecondément, parce qu'il eſt de notoriété publique que tous les ouvrages de ce genre qui paroiſſent depuis pluſieurs années, ſont les teſtamens ſecrets de pluſieurs grands hommes, forcés pendant leur vie de* cacher la lumiere ſous le boiſſeau, *dont la mort a ſouſtrait la tête à la fureur des perſécuteurs, & dont,*

*par conſéquent, les cendres froides n'entendent pas plus ſous la tombe les cris importuns des ſuperſtitieux, que les éloges des amis de la vérité. Troiſiémement enfin, parce que cette curioſité ſi mal entendue peut compromettre de la maniere la plus cruelle le repos, la fortune & la liberté des parens ou des amis des auteurs de ces livres hardis. Cette ſeule conſidération devroit donc déterminer ces faiſeurs de conjectures, s'ils ont réellement des intentions droites, à dépoſer dans les replis les plus cachés de leur ame leurs ſoupçons vrais ou faux, & à faire un uſage plus utile pour eux & pour les autres de leur eſprit enquérant.*

LETTRES

# LETTRES
## à
# EUGÉNIE.

### LETTRE PREMIERE.

*Des ſources de la crédulité. Motifs pour examiner ſa religion.*

JE ne puis, madame, vous exprimer les ſentimens douloureux que la lecture de votre lettre vient de produire en moi. Sans un devoir rigoureux qui me retient où je ſuis, vous me verriez voler à votre ſecours. Eſt-il donc vrai qu'*Eugénie* ſoit malheureuſe! Les chagrins, les ſcrupules, les inquiétudes ſont-ils donc faits pour elle! Au ſein de l'opulence & des grandeurs; aſſurée de la tendreſſe & de l'eſtime d'un époux qui vous adore; jouiſſante à la cour de l'avantage ſi rare d'être chérie de tout

le monde; entourée d'amis qui rendent des hommages ſinceres à vos talens, à vos lumieres, à vos goûts, comment ſe peut-il faire que vous éprouviez de la triſteſſe & des peines? Votre ame vertueuſe & pure ne peut, ſans doute, connoître ni honte ni remords. Toujours fort au-deſſus des foibleſſes de votre ſexe, de quoi pourriez-vous rougir? Agréablement occupée de vos devoirs, délaſſée par des lectures utiles & des converſations enjouées; à portée de diverſifier des plaiſirs honnêtes, comment les craintes, les dégoûts, les ſoucis viennent-ils aſſaillir un cœur à qui tout devroit procurer le contentement & la paix? Hélas! ſi votre lettre ne le confirmoit que trop, au trouble qui vous agite, j'aurois ſans peine reconnu l'ouvrage de la ſuperſtition. Elle ſeule eſt en poſſeſſion de troubler des ames honnêtes, ſans calmer les paſſions des ames corrompues; elle ſuffit pour anéantir à jamais le repos des cœurs dont elle s'eſt une fois emparé.

Oui, madame, depuis long-tems je connois les funeſtes effets des préjugés

religieux ; j'en fus jadis moi-même troublé ; j'ai tremblé comme vous ſous le joug de la religion ; & ſi un examen réfléchi ne m'en eût pleinement détrompé, au lieu d'être en état aujourd'hui de vous conſoler & de vous raſſurer contre vous-même, vous me verriez encore partager vos inquiétudes & peut-être alimenter dans votre ame les idées lugubres dont je vous vois tourmentée. Graces à la raiſon & à la philoſophie, le calme eſt depuis long-tems rentré dans mon eſprit ; j'en ai banni les terreurs qui l'agitoient autrefois. Quel bonheur pour moi, ſi la paix dont je jouis me mettoit à portée de rompre le charme qui vous retient encore dans les fers du préjugé !

Cependant, ſans vos ordres exprès, je n'aurois jamais oſé vous découvrir une façon de penſer trop éloignée de la vôtre, ni combattre des opinions funeſtes auxquelles on vous perſuade que votre bonheur eſt attaché : j'aurois continué à renfermer en moi-même des ſentimens odieux à la plupart des hommes accoutumés à ne rien voir que par les yeux de juges vifi-

blement intéreſſés à les tromper. Mais un devoir ſacré m'oblige aujourd'hui de parler. *Eugénie* inquiete & troublée veut bien m'ouvrir ſon cœur ; elle a beſoin de ſecours, elle veut fixer ſes idées ſur un objet qui intéreſſe ſon repos & ſa félicité ; je lui dois la vérité ; ce ſeroit un crime que de garder plus long-tems le ſilence : quand mon attachement pour elle ne m'impoſeroit pas la néceſſité de répondre à ſa confiance, l'amour de la vérité m'obligeroit à faire des efforts pour diſſiper les chimeres qui la rendent malheureuſe.

Je vais donc, madame, vous parler avec franchiſe. Peut-être qu'au premier coup-d'œil mes idées vous paroîtront étranges ; mais, en les examinant de plus près, elles ceſſeront de vous choquer. La raiſon, la bonne-foi, la vérité auront toujours des droits ſur un eſprit tel que le vôtre ; j'en appelle donc de votre imagination alarmée à votre jugement plus tranquille ; j'en appelle de l'habitude & du préjugé à la réflexion & à la raiſon. La nature vous a fait une ame douce &

ſenſible ; elle y a joint une imagination très-vive, & cette doſe de mélancolie qui diſpoſe à la rêverie. C'eſt de ces diſpoſitions mêmes que je vois découler les maux qui vous affligent aujourd'hui. Votre bonté, votre candeur, votre ſincérité vous éloignent de ſoupçonner dans les autres de la fraude ou de la malignité. La douceur de votre caractere vous empêche de contredire des notions qui vous paroîtroient révoltantes ſi vous daigniez les examiner ; vous aimez mieux vous en rapporter au jugement des autres & ſouſcrire à leurs idées, que de conſulter votre raiſon & vos propres lumieres. La vivacité de votre imagination fait que vous ſaiſiſſez avec empreſſement les peintures fortes qu'on vous préſente ; des hommes, intéreſſés à vous troubler, abuſent de votre ſenſibilité pour vous alarmer ; ils vous font friſſonner aux mots terribles de *mort*, de *jugement*, d'*enfer*, de *ſupplices*, d'*éternité ;* ils vous font pâlir au ſeul nom d'un *juge* inflexible dont rien ne peut changer les arrêts ; vous croyez voir autour

de vous ces démons qu'on a fait les miniſtres de ſes vengeances ſur ſes foibles créatures ; ainſi votre cœur ſe remplit de frayeur ; vous craignez à chaque inſtant d'offenſer, ſans le ſavoir, un Dieu capricieux, toujours menaçant & toujours courroucé : conſéquente dans vos principes, tous les momens d'une vie qui ne devroient être marqués que par le contentement & la paix, ſe trouveront bientôt empoiſonnés par des inquiétudes, des ſcrupules, des terreurs paniques dont une ame auſſi pure que la vôtre devroit à jamais être exempte. L'agitation où ces fatales idées vous jettent ſuſpend en vous l'uſage de vos facultés ; votre raiſon eſt entraînée par une imagination qui s'égare ; vous tombez dans la perplexité, dans l'abattement, dans la défiance de vous-même, & vous devenez ainſi la dupe de ces hommes qui, en parlant à l'imagination & en étourdiſſant la raiſon, ſont parvenus depuis long-tems à ſubjuguer l'univers, & à perſuader à des êtres raiſonnables que la raiſon leur eſt inutile ou dangereuſe.

Tel eſt, madame, le langage conſtant des apôtres de la ſuperſtition, dont le projet fut & ſera toujours d'anéantir la raiſon humaine, afin de pouvoir exercer impunément leur pouvoir ſur les hommes; par-tout les perfides miniſtres de la religion ont été les ennemis déclarés ou cachés de la raiſon, parce qu'ils trouverent toujours la raiſon oppoſée à leurs vues; par-tout ils la décrierent, parce qu'ils eurent lieu de craindre qu'elle ne détruisît leur empire en découvrant leurs complots & la futilité de leurs fables; par-tout ils ſe ſont efforcés d'élever ſur ſes ruines l'empire du fanatiſme & de l'imagination. Pour y parvenir plus ſûrement, ils ont ſans ceſſe effrayé les mortels par des peintures hideuſes, ils les ont étonnés & ſéduits par des merveilles & des myſteres, ils les ont embarraſſés par des énigmes & des incertitudes, ils les ont ſurchargés de pratiques & de cérémonies, ils leur ont rempli l'eſprit de craintes & de ſcrupules, ils ont fixé leurs yeux ſur un avenir qui, bien loin de les rendre plus

vertueux & plus heureux ici-bas, n'a fait que les détourner de la voie du vrai bonheur, & le détruire à jamais juſqu'au fond de leurs cœurs.

Tels ſont les artifices que les miniſtres de la religion mettent par-tout en uſage pour aſſervir la terre & la tenir ſous le joug. Le genre humain en tout pays eſt devenu la proie des prêtres ; ils ont donné le nom de *religion* aux ſyſtêmes qu'ils avoient imaginés pour ſubjuguer les hommes, dont ils avoient ſéduit l'imagination, dont ils avoient troublé l'eſprit, & dont ils avoient tâché d'anéantir la raiſon.

C'eſt ſur-tout dans l'enfance que l'eſprit humain eſt diſpoſé à prendre les impreſſions que l'on veut lui donner. Auſſi nos prêtres ſe ſont-ils prudemment emparé de la jeuneſſe, pour lui inſpirer des idées qu'ils ne pourroient jamais donner à des hommes faits. C'eſt dans l'âge le plus tendre qu'ils apprivoiſent les eſprits avec des fables étranges, des notions bizarres & découſues, des chimeres ridicules qui, peu à peu, deviennent pour eux des objets qu'ils

reſpectent & qu'ils craignent pendant le reſte de leur vie.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir les indignes moyens dont la *politique ſacerdotale* ſe ſert pour étouffer dans les hommes leur raiſon naiſſante. On ne leur enſeigne dans leur enfance que des contes ridicules, impertinens, contradictoires, criminels, qu'on leur dit de reſpecter. On les familiariſe peu à peu avec des myſteres inconcevables qu'on leur annonce comme des vérités ſacrées, on les accoutume à ſe réaliſer des phantômes devant leſquels on les habitue à trembler. En un mot, on prend les meſures les plus juſtes pour en faire des aveugles qui ne conſulteront plus leur raiſon, & des lâches qui friſſonneront toutes les fois qu'ils ſe rappelleront les idées dont leurs prêtres les ont empoiſonnés dans un âge où ils ne pouvoient ſe garantir de leurs pieges.

Rappellez-vous, madame, à vous-même les ſoins funeſtes qu'on a pris dans le couvent où vous fûtes élevée, pour ſemer dans votre cœur les germes des

inquiétudes qui vous affligent aujourd'hui. C'eſt-là qu'on a commencé à vous parler des fables, des prodiges, des myſteres, des doctrines que vous révérez actuellement, tandis que, ſi l'on vous annonçoit aujourd'hui ces choſes pour la premiere fois, elles vous paroîtroient ridicules & peu dignes de votre attention. Je vous ai ſouvent vu rire de la ſimplicité avec laquelle vous croyiez autrefois les contes de ſorciers & de revenans que vous faiſoient, dans votre enfance, les religieuſes chargées de vous inſtruire. Entrée dans le monde où depuis long-tems l'on ne croit plus ces chimeres, vous vous en êtes peu à peu détrompée, & vous rougiſſez à préſent de votre crédulité paſſée. Pourquoi n'auriez-vous pas le courage de rire de même d'une infinité d'autres chimeres tout auſſi peu fondées, qui ne vous tourmentent encore, ou que vous ne jugez plus reſpectables, que parce que vous n'avez point oſé les examiner des mêmes yeux, ou parce que vous les voyez reſpectées par un public qui ne les a nul-

lement approfondies ? Si éclairée, ſi raiſonnable ſur toutes les autres choſes, pourquoi Eugénie renonceroit-elle à ſes lumieres & à ſon jugement dès qu'il s'agit de la religion ? Cependant, à ce mot redoutable, ſon ame ſe trouble, ſa force l'abandonne, ſa pénétration ordinaire eſt en défaut, ſon imagination s'égare ; elle ne voit plus qu'à travers un nuage ; elle s'inquiete & s'afflige ; en garde contre ſa raiſon, elle n'oſe l'appeller à ſon ſecours ; elle ſe perſuade que le parti le plus ſûr eſt de ſe laiſſer entraîner aux opinions d'une multitude qui n'a rien examiné & qui ſe laiſſa toujours conduire par des guides aveugles ou trompeurs.

Pour rétablir la paix dans votre ame, ceſſez, madame, de vous mépriſer vous-même ; prenez une juſte confiance dans vos propres lumieres ; ne rougiſſez point de vous trouver atteinte d'une épidémie générale & involontaire, à laquelle il n'a point dépendu de vous d'échapper. Le bon abbé de S. Pierre avoit raiſon de dire que *la dévotion eſt la petite vérole de*

*l'ame ;* j'ajouterai qu'il eſt bien rare de n'en point reſter marqué pour toute ſa vie. En effet, nous voyons aſſez ſouvent les perſonnes les plus éclairées perſiſter à jamais dans les préjugés de leur enfance. On s'y eſt pris de ſi bonne heure pour les inculquer, on prend continuellement tant de précautions pour les rendre durables, que ſi quelque choſe a droit de nous ſurprendre, c'eſt de voir que quelqu'un ait la force de s'en dégager. Les génies les plus ſublimes ſont ſouvent les jouets de la ſuperſtition ; la chaleur de leur imagination ne ſert quelquefois qu'à les égarer davantage & à les attacher plus fortement à des opinions qui les feroient rougir, s'il leur étoit permis de conſulter leur raiſon. Paſcal voyoit ſans ceſſe les enfers ouverts ſous ſes pieds ; Malebranche étoit crédule ; Hobbes avoit peur des phantômes & des démons ; (1) l'immortel Newton a commenté l'apocalypſe. En un

(1) Voyez à ce ſujet Bayle, Dictionnaire critique, art. Hobbes Rem. N.

mot, tout nous prouve que rien n'eſt plus difficile que de ſe défaire des notions dont nous avons été imbus dans notre enfance. Les perſonnes les plus ſenſées & qui raiſonnent le mieux ſur toute autre matiere, retombent dans l'enfance dès qu'il s'agit de la religion.

Ainſi, madame, vous n'avez point à rougir d'une foibleſſe qui vous eſt commune avec preſque tout le monde, & dont les plus grands hommes ne ſont pas toujours exempts. Ranimez donc votre courage; oſez examiner avec plus de ſang-froid les phantômes qui vous alarment. Dans une choſe qui intéreſſe votre repos, conſultez cette raiſon éclairée qui vous met autant au-deſſus du vulgaire, qu'elle met l'eſpece humaine au-deſſus des autres animaux. Loin de vous défier de vos propres lumieres, tournez votre juſte défiance contre des hommes bien moins honnêtes & bien moins éclairés que vous, qui, pour vous vaincre, ne s'adreſſent qu'à votre imagination ſenſible, qui ont la cruauté de troubler la ſérénité de votre ame, qui,

ſous prétexte de vous attacher uniquement au ciel, prétendent vous faire briſer les liens les plus doux; enfin, qui s'efforcent de vous interdire l'uſage de cette raiſon bienfaiſante dont la lumiere vous guide ſi ſûrement dans toute votre conduite.

Laiſſez les inquiétudes & les remords à ces femmes corrompues qui ont des reproches à ſe faire ou des crimes à expier. Laiſſez la ſuperſtition à ces femmelettes ignorantes, dont l'eſprit rétréci eſt incapable de réfléchir. Abandonnez les pratiques futiles & minutieuſes d'une dévotion incommode à ces femmes & déſœuvrées & chagrines à qui, dès que le regne paſſager de leurs appas eſt fini, il ne reſte plus de reſſources pour remplir le vuide de leurs journées, & qui cherchent, par la médiſance & la tracaſſerie, à ſe conſoler de la perte des plaiſirs dont elles ſe trouvent privées. Réſiſtez à ce penchant qui ſemble vous porter à la méditation, à la retraite, à la mélancolie. La dévotion n'eſt faite que pour des ames oiſives; la vôtre eſt faite pour agir. Vous vous devez à un

époux dont vous faites le bonheur, à des enfans qui dans peu auront besoin de vos leçons pour se former le cœur & l'esprit ; vous vous devez à des amis qui vous honorent & qui chériront votre commerce aimable dans l'âge même où vos charmes se trouveroient flétris ; vous vous devez à la société ; elle a besoin de vos exemples, elle trouve en vous des vertus qui sont malheureusement bien plus rares dans les personnes de votre rang que la dévotion. Enfin, vous vous devez le bonheur à vous-même ; malgré les promesses de la religion, vous ne le trouverez jamais dans ces agitations où je vois que ses idées noires vous jettent ; vous ne rencontrerez en elle que de tristes chimeres, des phantômes effrayans, des embarras sans fin, des incertitudes accablantes, des énigmes inexplicables, des rêveries funestes qui ne sont propres qu'à troubler votre repos, vous priver vous-même du bonheur & vous rendre incapable de vous occuper de celui des autres. Il est bien difficile de faire des heureux quand on ne jouit pas soi-même du bonheur & de la paix.

Pour peu que vous portiez vos regards autour de vous, vous trouverez des preuves de ce que j'avance. Les perſonnes les plus religieuſes ſont rarement les plus aimables & les plus ſociables ; la dévotion, même la plus ſincere, en ſoumettant ceux qui l'embraſſent à des pratiques gênantes, en occupant leur imagination d'objets lugubres & affligeans, en échauffant leur zele, n'eſt guere propre à donner aux dévots cette égalité d'humeur, cette douceur de caractere indulgente, cette aménité qui ſont le charme de la ſociété. Mille exemples vous prouvent que les dévotes les plus occupées de plaire à Dieu ne ſont pas les femmes qui réuſſiſſent le mieux à plaire à tous ceux qui les entourent : ſi quelques-unes font exception à cette regle, c'eſt qu'elles n'ont point toute la ferveur & le zele que la religion ſemble exiger d'elles. La dévotion eſt ou une paſſion triſte & ſombre, ou une paſſion emportée ; la religion ne ſouffre point que le cœur ſe partage ; tout ce qu'un bon chrétien donne aux créatures, eſt dérobé au Créateur ; une ame bien dévote doit

craindre de s'attacher aux objets de la terre ; elle perdroit de vue ſon Dieu jaloux qui veut qu'on s'occupe uniquement de lui, qui fait à ſes créatures un devoir de lui ſacrifier leurs penchans les plus doux & les plus innocens, qui veut qu'elles ſe rendent malheureuſes ici-bas dans l'idée de lui plaire. D'après de tels principes, nous voyons communément les dévots s'acquitter aſſez fidélement du devoir de ſe tourmenter eux-mêmes & de troubler le repos des autres ; ils croient bien mériter du Souverain du ciel en ſe rendant parfaitement inutiles ou même incommodes aux habitans de la terre.

Je ne ſuppoſe point, madame, que la dévotion produiſe en vous des effets nuiſibles aux autres ; je crains plutôt qu'elle ne nuiſe à vous-même ; la bonté de votre cœur, la douceur de votre caractere, la bienfaiſance qui ſe montre dans toute votre conduite, doivent faire préſumer que jamais la religion ne vous portera à des excès dangereux. Néanmoins la dévotion fait ſouvent d'étranges métamorphoſes. Inquiete,

agitée, malheureuſe au-dedans de vous-même, il eſt à craindre que votre tempérament ne change, que votre humeur ne s'aigriſſe & que les idées fâcheuſes que vous aurez long-tems couvées au-dedans de vous-même, n'influent tôt ou tard ſur ceux qui vous approchent. L'expérience ne nous prouve-t-elle pas tous les jours que la religion opere des changemens de cette eſpece ? Ce que l'on nomme des *converſions*, ce que les dévots regardent comme des coups de la grace, ne ſont très-ſouvent que des renverſemens fâcheux par leſquels on ſubſtitue des vices réels & des diſpoſitions très-fâcheuſes à des qualités aimables & utiles. Par un effet fâcheux de ces prétendus miracles de la grace, nous voyons ſouvent ſuccéder la triſteſſe à l'enjouement, l'humeur ſombre & chagrine à la gaieté, l'ennui à la diſſipation ; la médiſance, l'intolérance & le zele à l'indulgence & à la douceur ; que dis-je ? la cruauté même à l'humanité. En un mot, la ſuperſtition eſt un levain dangereux, propre à corrompre les cœurs les plus honnêtes.

Ne voyez-vous pas en effet les excès auxquels le fanatiſme & le zele portent les perſonnes d'ailleurs les plus ſages & les mieux intentionnées ? Des princes, des magiſtrats, des juges deviennent inhumains & ſans pitié, dès qu'il s'agit des intérêts de la religion. Elle transforme ſouvent les hommes les plus doux, les plus indulgens, les plus équitables ſur toute autre matiere, en bêtes féroces ; les ames les plus ſenſibles & les plus compatiſſantes ſe croient en conſcience obligées de s'endurcir, de ſe faire violence, d'étouffer la nature pour ſe montrer cruelles à ceux qu'on leur défere comme des ennemis de leur façon de penſer. Reconnoiſſez-vous, par exemple, madame, la douceur de notre nation & de notre gouvernement dans les perſécutions dont on a uſé ſi ſouvent en France à l'égard des proteſtans ? Trouvez-vous bien de la raiſon, de l'équité, de l'humanité dans ces vexations, ces empriſonnemens, ces exils que l'on a fait ſubir de nos jours aux janſéniſtes ? Ceux-ci, ſi jamais ils devenoient aſſez forts pour perſécuter à leur

tour, ne traiteroient pas, ſans doute, leurs adverſaires d'une façon plus équitable & plus modérée. Ne voyez-vous point tous les jours des perſonnes qui ſe piquent de ſentimens, exprimer ſans pudeur la joie qu'elles auroient de voir exterminer des hommes à qui elles ne croient devoir ni bienveillance ni indulgence, uniquement parce qu'ils mépriſent des préjugés que le vulgaire regarde comme ſacrés, ou qu'une fauſſe politique croit utiles à l'état? La ſuperſtition a tellement étouffé tout ſentiment d'humanité dans quelques perſonnes, très-honnêtes d'ailleurs, qu'elles ne rougiroient pas de lui ſacrifier les hommes les plus éclairés de la nation, qui ne ſont pas communément les plus crédules ou les plus ſoumis au joug du ſacerdoce.

En un mot, la dévotion n'eſt propre qu'à remplir le cœur d'un fiel amer qui doit troubler l'harmonie de la ſociété. En matiere de religion chacun ſe croit obligé de montrer plus ou moins d'ardeur & de zele. Ne vous ai-je pas vu ſouvent incertaine vous-même, ſi vous deviez gémir ou

rire de la démence de quelques dévotes ridiculement échauffées de cette vanité religieuse qui conſtitue l'eſprit de parti ? Vous les voyez s'intéreſſer à des querelles théologiques, auxquelles, ſans y rien concevoir, elles ſe croyoient obligées de prendre part. Je vous ai trouvée cent fois étourdie de leurs clameurs, indignée de leur aigreur, ſcandaliſée de leurs cabales, & remplie de mépris pour leur ignorance entêtée. Cependant rien de plus naturel que ces travers : l'ignorance fut toujours la mere de la dévotion. Être dévot ne ſignifiera jamais qu'avoir une confiance imbécille dans ſes prêtres ; c'eſt recevoir d'eux ſes impulſions ; c'eſt ne penſer & n'agir que d'après eux ; c'eſt adopter aveuglément leurs paſſions & leurs préjugés ; c'eſt remplir fidélement les pratiques que leur caprice impoſe.

Eugénie n'eſt point faite pour ſuivre de tels guides ; ils finiroient par l'égarer, par allumer ſon imagination, par envenimer ſon caractere. Pour s'emparer plus ſûrement de ſon eſprit, ils la rendroient farouche, intolérante, incommode ; en un mot,

à l'aide du pouvoir magique de la ſuperſtition & de ſes notions ſurnaturelles, ils réuſſiroient, peut-être, à transformer en vices les heureuſes diſpoſitions que la nature lui a données. Croyez-moi, madame, vous n'auriez rien à gagner à cette métamorphoſe. Demeurez ce que vous êtes; tirez-vous au plutôt de cet état d'incertitude & de langueur, de cette alternative d'abattement & de trouble où je vous vois flotter. Ne prenez que votre raiſon & votre vertu pour guides, & j'oſe vous répondre que vous aurez bientôt briſé les entraves dont vous commencez à ſentir les funeſtes effets.

Oſez donc, je le répete, oſez examiner par vous-même cette religion, qui bien loin de vous procurer le bien-être qu'elle vous promet, ne ſera pour vous qu'une ſource intariſſable d'inquiétudes & d'alarmes, & vous priveroit tôt ou tard de ces rares qualités qui vous rendent ſi chere à la ſociété. Votre intérêt exige que vous rendiez la paix à votre ame; il vous fait un devoir de conſerver ſoigneuſement cette douceur, cette

indulgence, cet enjouement qui vous font adorer de tous ceux qui vous approchent. Vous vous devez le bonheur à vous-même; vous le devez à ceux qui vous entourent. Ne vous abandonnez donc point à vos triſtes rêveries; recueillez toutes les forces de votre jugement pour combattre des chimeres que votre imagination ſe réaliſe; elles diſparoîtront auſſi-tôt que vous les aurez conſidérées avec votre ſagacité ordinaire.

Ne me dites point, madame, que votre eſprit eſt trop foible pour ſonder les profondeurs de la théologie. Ne me dites point, d'après nos prêtres, que les vérités de la religion ſont des myſteres qu'il faut adopter ſans les comprendre, qu'il faut adorer en ſilence. En parlant ſur ce ton, ne voyez-vous pas que l'on proſcrit & condamne cette religion à laquelle on prétend vous ſoumettre? Ce qui eſt ſurnaturel n'eſt point fait pour les hommes, ce qui eſt au-deſſus de leur portée ne doit point les occuper. Adorer ce que l'on ne peut connoître, c'eſt ne rien adorer; croire ce que l'on

ne peut concevoir, c'eſt ne rien croire du tout ; admettre ſans examen ce qu'on nous dit d'admettre, c'eſt être lâchement crédule. Dire que la religion eſt au-deſſus de la raiſon, c'eſt reconnoître qu'elle n'eſt point faite pour des êtres raiſonnables : c'eſt avouer que ceux qui l'enſeignent aux autres, ne ſont pas plus à portée que nous d'en ſonder les profondeurs ; c'eſt convenir que nos docteurs n'entendent rien aux merveilles dont ils nous entretiennent tous les jours.

Si les vérités de la religion étoient, comme on l'aſſure, néceſſaires à tous les hommes, elles devroient être intelligibles & claires pour tous les hommes. Si les dogmes que cette religion enſeigne étoient auſſi importans qu'on nous le fait entendre, ils devroient non-ſeulement être à la portée des docteurs qui les prêchent ; mais encore de tous ceux qui écoutent leurs leçons. N'eſt-il pas bien étrange que ceux dont la profeſſion eſt de s'inſtruire eux-mêmes dans la religion pour l'enſeigner aux autres, reconnoiſſent que ſes dogmes ſont au-deſſus

au-deſſus de leur propre entendement, & cependant s'obſtinent à inculquer au peuple ce qu'ils avouent ne point comprendre eux-mêmes ! Aurions-nous bien de la confiance dans un médecin qui, après être convenu qu'il n'entend rien à ſon art, nous vanteroit néanmoins l'excellence de ſes remedes ? C'eſt pourtant ce que font tous les jours nos charlatans ſpirituels Par une étrange fatalité les perſonnes les plus ſenſées conſentent à être les dupes de ces empyriques qui ſont perpétuellement forcés d'avouer leur profonde ignorance !

Mais, ſi les myſteres de la religion ſont incompréhenſibles pour ceux mêmes qui l'enſeignent ; ſi parmi ceux qui la profeſſent, il n'eſt perſonne qui ſache préciſément ni ce qu'il croit, ni qui ſe ſoit rendu compte des motifs de ſa croyance & de ſa conduite, il n'en eſt pas de même des difficultés que l'on peut oppoſer à cette religion. Celles-ci ſont ſimples, à la portée de tout le monde, capables de convaincre tout homme qui, renonçant aux préjugés de l'enfance, daignera conſulter le bon-ſens

que la nature a donné à tous les êtres de l'eſpece humaine.

Depuis un grand nombre de ſiecles des théologiens ſubtils ont été ſans relâche occupés à repouſſer les traits des incrédules, ou à réparer les brêches faites à l'édifice ruineux de la religion par des adverſaires qui combattirent ſous les drapeaux de la raiſon: il s'eſt de tout tems trouvé des gens qui ont ſenti la futilité des titres ſur leſquels les prêtres ſe ſont arrogé le droit d'aſſervir les eſprits & de dépouiller les nations; nonobſtant tous les efforts des fourbes qui ont pris la défenſe de la religion, dont ſeuls ils retiroient du profit, ces grands hommes n'ont pu juſqu'ici parvenir à mettre leur ſyſtême divin à couvert des attaques de l'incrédulité; ils ont ſans ceſſe répondu aux objections qu'on leur faiſoit, jamais ils n'ont ſu ni les lever ni les anéantir. Aidés preſque toujours de l'autorité publique, ce ne fut que par des injures, des déclamations, des ſupplices & des perſécutions qu'ils répondirent aux plaintes de la raiſon. C'eſt ainſi qu'ils ſont reſtés les

maîtres du champ de bataille que leurs adverſaires ne purent jamais leur diſputer ouvertement. Malgré les déſavantages d'un combat ſi inégal, quoique les défenſeurs de la religion fuſſent armés de toutes pieces & puſſent ſe montrer à découvert, tandis que leurs adverſaires n'avoient pour armes que la raiſon, & ne pouvoient ni s'expoſer ni ſe ſervir de toutes leurs forces, ceux-ci n'ont pas laiſſé de faire des bleſſures profondes à la ſuperſtition. Cependant, ſi l'on en croit ſes partiſans, la bonté de leur cauſe met leur ſyſtême à l'abri de tous les coups qu'on peut lui porter, & l'on a mille fois répondu d'une façon victorieuſe aux objections que l'on ne ceſſe de renouveller contre eux. Malgré cette grande ſécurité, nous les voyons très-alarmés toutes les fois qu'un nouveau combattant ſe préſente : celui-ci peut ſe ſervir avec ſuccès des objections les plus communes & les plus rebattues, vu qu'il eſt évident que juſqu'ici l'on n'a pu ni les détruire ni leur oppoſer des réponſes ſatisfaiſantes. Pour vous convaincre, madame, de ce que j'avance ici, vous

n'avez qu'à comparer les difficultés les plus ſimples, les plus ordinaires que le bon-ſens oppoſe à la religion, avec les prétendues ſolutions qu'on en donne, & vous reconnoîtrez que les difficultés, ſenſibles pour des enfans mêmes, n'ont jamais pu être levées par les docteurs les plus exercés; vous ne trouverez dans leurs réponſes que des diſtinctions ſubtiles, des ſubterfuges métaphyſiques, un verbiage inintelligible qui ne peut être le langage de la vérité, & qui ne prouve que l'embarras, l'impuiſſance & la mauvaiſe foi de ceux qui ſont intéreſſés par état à ſoutenir une cauſe déſeſpérées. En un mot, les difficultés que l'on fait contre la religion, ſont claires & à la portée de tout le monde, tandis que les réponſes qu'on leur donne ſont obſcures, embrouillées, peu ſatisfaiſantes pour les perſonnes les plus au fait de ce jargon, ſi tant eſt que ceux qui font ces réponſes, entendent eux-mêmes ce qu'ils diſent.

Si vous conſultez nos docteurs, ils ne manqueront pas de faire valoir l'antiquité de leur doctrine, qui s'eſt toujours ſou-

tenue malgré les attaques continuelles des *hérétiques*, des *mécréans*, des *impies* & malgré les perſécutions des *païens*. Vous aurez, madame, trop de lumieres pour ne point vous appercevoir que l'ancienneté d'une opinion ne prouve rien en ſa faveur. Si l'antiquité étoit une preuve de la vérité, le chriſtianiſme ſeroit forcé de céder au judaïſme, & celui-ci par la même raiſon céderoit à la religion des Égyptiens ou des Caldéens, c'eſt-à-dire, à l'idolâtrie qui étoit fort antérieure à Moyſe. L'on a cru pendant des milliers d'années que le ſoleil tournoit autour de la terre qui demeuroit immobile, il n'en eſt pas moins vrai que le ſoleil eſt fixe & que la terre tourne autour de lui. D'ailleurs il eſt évident que le chriſtianiſme n'eſt point aujourd'hui ce qu'il étoit autrefois; les attaques continuelles que cette religion a eſſuyées de la part des *hérétiques*, prouvent que jamais il n'a pu y avoir d'harmonie entre les partiſans d'un ſyſtême divin qui péchoit dans ſes principes; au moins quelques parties de ce ſyſtême céleſte ont déplu à ceux mêmes qui

l'admettoient pour tout le reſte. Si des *incrédules* ont ſouvent inutilement attaqué la religion, c'eſt que les meilleures raiſons deviennent inutiles contre l'aveuglement de la ſuperſtition appuyée de l'autorité publique, ou contre le torrent de l'opinion & de l'habitude qui entraînent les hommes. A l'égard des perſécutions que l'égliſe a éprouvées de la part des *païens*, ce ſeroit bien peu connoître les effets du fanatiſme & de l'entêtement religieux, que de ne pas ſentir que la tyrannie n'eſt jamais propre qu'à l'exciter & à l'étendre de plus en plus.

Vous n'êtes pas non plus faite pour être la dupe des noms & des autorités. On vous accablera par les témoignages multipliés de beaucoup de ſavans illuſtres, qui non-ſeulement ont admis la religion chrétienne, mais encore qui ont été ſes défenſeurs les plus zélés. On vous parlera de ſaints *docteurs*, de grands *philoſophes*, de puiſſans *raiſonneurs*, de *peres de l'égliſe*, de ſavans *interpretes* qui ont ſucceſſivement étayé le ſyſtême religieux. Je ne leur conteſterai point ici leurs lumieres, qui néanmoins ſe

trouvent très-ſouvent en défaut, je me contenterai de vous répéter que ſouvent les plus grands génies ſont auſſi peu clairvoyans que le peuple lui-même en matiere de religion ; qu'ils n'ont point examiné les opinions qu'ils enſeignoient, ſoit parce qu'ils les ont regardées comme ſacrées, ſoit parce qu'ils n'ont jamais remonté juſqu'aux principes, qu'ils auroient trouvés ruineux, s'ils les euſſent conſidérés ſans prévention ; ſoit enfin parce qu'ils ſe ſont vus intéreſſés à défendre une cauſe à laquelle leur propre ſort étoit lié. Ainſi leur témoignage eſt récuſable, & leur autorité ne peut être d'un grand poids.

A l'égard des *interpretes* & des *commentateurs*, qui depuis tant de ſiecles ont travaillé ſi péniblement à éclaircir les loix divines, à expliquer les livres ſacrés des chrétiens, à fixer les dogmes de la foi, leurs travaux mêmes doivent nous rendre ſuſpecte la religion qui ſe fonde ſur ces livres & qui prêche ces dogmes ; ils nous prouvent que des ouvrages émanés de l'Être ſuprême ſont obſcurs, inintelligibles,

& ont beſoin de ſecours humains pour être entendus de ceux à qui la Divinité vouloit découvrir ſes volontés. Les loix d'un Dieu ſage doivent être ſimples & claires, il n'y a que des loix défectueuſes qui aient beſoin d'être interprétées.

Ce n'eſt donc point, madame, à ces interpretes que vous pouvez vous en rapporter; c'eſt vous-même, c'eſt votre raiſon que vous devez conſulter. Il s'agit de votre bonheur, il s'agit de votre repos; ces objets ſont trop ſérieux pour laiſſer à d'autres qu'à vous le droit d'en décider. Si la religion eſt auſſi importante qu'on l'aſſure, elle mérite, ſans doute, la plus grande attention; ſi cette religion doit influer ſur le bonheur des hommes & dans ce monde & dans l'autre, il n'eſt aucune affaire qui nous intéreſſe auſſi vivement & qui demande par conſéquent un examen plus mûr. Eſt-il donc rien de plus étrange que la conduite que tiennent la plupart des hommes? Intimément convaincu de la néceſſité de la religion & de ſon importance, jamais ils ne ſe donnent la peine

de l'approfondir ; ils la ſuivent par routine & par habitude ; ils ne ſe rendent jamais raiſon de ſes dogmes ; ils la révérent, ils s'y ſoumettent, ils gémiſſent ſous ſon poids ſans ſe demander pourquoi ; enfin, ils s'en rapportent à d'autres pour l'examiner, & ceux, au jugement deſquels ils ſe fient aveuglément, ſont précifément les perſonnes dont le jugement devroit leur être le plus ſuſpect : ce ſont des prêtres qui ſont en poſſeſſion de juger excluſivement & ſans appel d'un ſyſtême évidemment inventé pour l'utilité des prêtres. Mais que nous diſent ces prêtres ! Viſiblement intéreſſés à maintenir les opinions reçues, ils nous les montrent comme *néceſſaires* au bien public, comme *utiles* & *conſolantes* pour chacun de nous, comme intimément *liées* à la morale, comme *indiſpenſables* à la ſociété, en un mot, comme de la *derniere importance*. Après nous avoir ainſi prévenus, ils nous défendent auſſi-tôt d'examiner ces choſes ſi importantes à connoître. Que penſer de cette conduite ? C'eſt à vous de conclure que l'on veut vous

tromper ; que l'on ne craint l'examen que parce que la religion ne ſauroit le ſoutenir, & que l'on redoute une raiſon qui pourroit dévoiler les plus funeſtes projets du ſacerdoce contre le genre humain.

Ainſi, madame, je ne puis trop le répéter, examinez par vous-même, faites uſage de vos propres lumieres ; cherchez la vérité dans la ſincérité de votre cœur, faites taire le préjugé, roidiſſez-vous contre l'habitude, défiez-vous de l'imagination ; alors, de bonne-foi avec vous-même, vous peſerez d'une main ſûre les opinions de la religion ; de quelque ſource qu'il parte, vous n'acquieſcerez qu'à ce qui ſera convaincant pour votre eſprit, ſatisfaiſant pour votre cœur, conforme à la ſaine morale, approuvé par la vertu ; vous rejeterez avec mépris ce qui choquera votre raiſon, vous repouſſerez avec horreur ces notions criminelles & nuiſibles à la morale que la religion s'efforce de faire paſſer pour des vertus ſurnaturelles & divines.

Que dis-je ! aimable & ſage Eugénie ! examinez avec rigueur les idées que par

votre ordre je compte vous préſenter ; que votre confiance en moi, que votre prévention pour mes foibles lumieres ne vous aveugle pas ſur mes opinions ; je les ſoumets à votre jugement ; diſcutez, combattez, ne vous rendez jamais que quand vous croirez reconnoître la vérité. Mes ſentimens ne ſont ni des oracles divins, ni des opinions théologiques dont il n'eſt point permis d'appeller : ſi j'ai dit vrai, adoptez mes idées, ſi je me ſuis trompé, indiquez-moi mes erreurs, & je ſuis prêt à les reconnoître & à ſouſcrire à ma propre condamnation. Il me ſera bien doux d'apprendre de vous, madame, des vérités que juſqu'ici j'ai cherchées vainement dans les écrits de nos docteurs. Si j'ai dans ce moment quelqu'avantage ſur vous, il n'eſt dû qu'à la tranquillité dont je jouis & dont vous êtes malheureuſement privée quant à préſent. Les peines d'eſprit, les inquiétudes, les accès de dévotion dont votre ame eſt troublée, vous empêchent pour le moment de voir les choſes de ſang-froid & de faire uſage de vos propres lumieres ; mais je ne

doute pas que bientôt votre ame raffermie par la raiſon contre de vaines chimeres, ne reprenne ſa vigueur naturelle & la ſupériorité qui lui appartient. En attendant ce moment que je prévois & que je deſire, je m'eſtimerai très-heureux, ſi mes réflexions contribuent à vous rendre cette tranquillité d'eſprit ſi néceſſaire pour juger ſainement des choſes, & ſans laquelle il n'eſt point de bonheur.

Je m'apperçois bien tard de la longueur de ma lettre; j'eſpere, madame, que vous me la pardonnerez ainſi que ma franchiſe; l'une & l'autre vous prouveront du moins l'intérêt vif que je prends à votre ſituation pénible, le deſir ſincere que j'ai de la faire ceſſer, la forte paſſion que j'ai de vous voir rendue à votre ſérénité accoutumée. Il ne falloit pas moins que des motifs ſi preſſans pour me déterminer à rompre le ſilence; il falloit vos ordres poſitifs pour me forcer à vous entretenir d'objets qui, une fois bien examinés, ne méritent guere d'occuper un bon eſprit. Je m'étois fait une loi de ne jamais m'expliquer ſur la religion; l'expé-

rience m'a ſouvent appris que la plus inutile des entrepriſes eſt de vouloir détromper des eſprits prévenus ; j'étois bien éloigné de croire que jamais je duſſe écrire ſur ces matieres ; vous ſeule, madame, étiez faite pour vaincre mon indolence & me forcer à changer de réſolution. Eugénie affligée, tourmentée de ſcrupules, prête à ſe plonger dans une dévotion incommode pour les autres ſans la rendre plus heureuſe elle-même, m'honore de la confiance, elle me demande des conſeils, elle exige que je parle ; allons, me ſuis-je dit, écrivons pour Eugénie, tâchons de lui rendre le repos qu'elle a perdu ; travaillons avec ardeur pour celle au bonheur de laquelle celui de tant d'autres eſt lié.

Tels ſont, madame, les motifs qui vont me mettre pour quelque tems la plume à la main. En attendant que vous ſoyez détrompée, j'oſe au moins me flatter que vous ne me regarderez point des mêmes yeux dont les prêtres & les dévots voudroient qu'on vît tous ceux qui ont la témérité de contredire leurs idées. A les

en croire, tout homme qui ſe déclare contre la religion, eſt un mauvais citoyen ; c'eſt un frénétique armé pour juſtifier ſes paſſions, un perturbateur du repos public, un ennemi de ſes concitoyens que l'on ne ſauroit punir avec trop de rigueur. Ma conduite vous eſt connue ; la confiance dont vous m'honorez ſuffit à mon apologie ; c'eſt pour vous ſeule que j'écris ; c'eſt pour diſſiper les nuages qui troublent votre ame que je vous communique des réflexions que, ſans des raiſons ſi preſſantes, j'aurois pour toujours renfermées en moi-même. Si le haſard les faiſoit tomber entre les mains d'autres que vous à qui elles fuſſent de quelque utilité, je m'applaudirois d'avoir contribué à faire des heureux en ramenant des eſprits égarés à la raiſon, en faiſant connoître la vérité, en démaſquant des impoſtures qui font tant d'infortunés ſur la terre.

En un mot, je ſoumets mes raiſons à vos lumieres, je me confie pleinement à votre diſcrétion, & j'oſe préſumer que mes idées, après vous avoir raſſurée contre les

vaines terreurs auxquelles je vous vois actuellement livrée, vous convaincront pleinement que cette religion que l'on montre aux hommes comme la choſe la plus importante, la plus vraie, la plus intéreſſante, la plus utile, n'eſt qu'un tiſſu d'abſurdités, n'eſt propre qu'à confondre les idées & à troubler les eſprits, & ne peut être avantageuſe qu'à ceux qui s'en ſervent pour dominer le genre humain. En un mot, j'aurai tort ſi je ne vous prouve de la façon la plus claire que la religion eſt fauſſe, inutile, dangereuſe, & que la morale eſt ſeule digne d'occuper leurs eſprits & d'échauffer leurs ames.

J'entrerai en matiere dans ma premiere lettre; je remonterai aux principes, & je me flatte de vous prouver dans le cours de cette correſpondance que ces objets, que la théologie s'efforce d'embrouiller & d'entourer de nuages pour les rendre plus reſpectables & plus ſacrés, ſont non-ſeulement ſuſceptibles d'être entendus par vous, mais même peuvent être mis à la portée de quiconque jouira du bon-ſens

le plus ordinaire. Si ma franchiſe vous paroît trop bruſque, prenez-vous-en à vous-même, madame ; il a fallu vous parler clairement ; j'ai cru devoir oppoſer un remede violent & prompt à la maladie dont je vous voyois attaquée. Au reſte, j'oſe eſpérer qu'avant peu, vous me ſaurez quelque gré de vous avoir montré la vérité dans tout ſon jour ; vous me pardonnerez d'avoir diſſipé les phantômes incommodes qui infeſtoient votre eſprit ; mes efforts pour vous rendre le calme vous prouveront du moins l'intérêt que je prens à votre bonheur, mon zele pour vous ſervir, & le reſpect avec lequel je ſuis, &c.

## LETTRE II.

*Des idées que la religion nous donne de la Divinité.*

TOUTE religion eſt un ſyſtême d'opinions & de conduite fondé ſur les notions vraies ou fauſſes que nous prenons

de la Divinité. Pour juger de la vérité de tout ſyſtême, il faut examiner ſes principes, voir s'ils ſont d'accord les uns avec les autres; s'aſſurer ſi toutes ſes parties ſe prêtent des ſecours mutuels. Une religion, pour être *vraie*, doit nous donner des idées *vraies* de Dieu; c'eſt par notre raiſon ſeule qu'il nous eſt poſſible de juger ſi celles que la théologie nous donne de cet être & de ſes attributs ſont véritables; la vérité n'eſt pour les hommes que la conformité avec la raiſon; ainſi c'eſt cette même raiſon que l'on voudroit proſcrire, qui peut ſeule en dernier reſſort nous faire juger des vérités que la religion nous propoſe. Le vrai Dieu ne peut être que le Dieu le plus conforme à notre raiſon; le vrai culte ne peut être que celui que la raiſon approuve.

La religion n'eſt importante que par les avantages qu'elle procure aux hommes; la meilleure des religions ſeroit celle qui feroit jouir ceux qui la profeſſent des biens les plus réels, les plus étendus & les plus durables; une religion fauſſe ne

peut faire éprouver à ceux qui la pratiquent que des biens faux, chimériques & paſſagers; c'eſt à la raiſon à juger ſi les avantages qu'elle procure ſont réels ou imaginaires; ainſi c'eſt à la raiſon qu'il appartient de décider ſi une religion, un culte, un ſyſtême de conduite ſont avantageux ou nuiſibles au genre humain.

C'eſt d'après ces principes inconteſtables que je vais examiner la religion des chrétiens. Je commencerai par analyſer les idées qu'elle nous donne de la Divinité, qu'elle ſe vante de nous faire connoître d'une façon plus parfaite que toutes les autres religions du monde; j'examinerai ſi ces idées s'accordent les unes avec les autres; ſi les dogmes que cette religion enſeigne ſont vraiment conformes à ces idées fondamentales & peuvent ſe concilier avec elles; ſi la conduite qu'elle preſcrit répond aux notions qu'elle nous donne de la Divinité. Enfin, je terminerai cet examen par celui des avantages que la religion chrétienne procure au genre humain; avantages qui, ſelon ſes par-

tiſans, ſurpaſſent infiniment tous ceux qui réſultent de toutes les autres religions de la terre.

La religion chrétienne admet, pour baſe de ſa croyance, un Dieu unique; elle nous le définit un pur Eſprit, une Intelligence éternelle, indépendante, immuable, qui peut tout, qui ſait tout, qui prévoit tout, qui remplit tout de ſon immenſité, qui a créé de rien le monde ainſi que tout ce qu'il renferme, qui le conſerve & le gouverne d'après les loix de ſa ſageſſe, de ſa bonté, de ſa juſtice, de ſes perfections infinies que l'on voit éclater dans toutes ſes œuvres.

Telles ſont les idées que le chriſtianiſme nous donne de la Divinité. Voyons maintenant ſi elles s'accorderont avec les autres notions que nous préſente ce ſyſtême religieux qui prétend avoir été révélé par Dieu lui-même, c'eſt-à-dire, tenir de lui ſeul des vérités qu'il a cachées au reſte du genre humain, pour qui ſon eſſence eſt demeurée voilée. Ainſi la religion chrétienne eſt fondée ſur une révélation parti-

culiere. A qui cette révélation a-t-elle été faite ? C'eſt d'abord à Abraham, & enſuite à ſa poſtérité. Le Dieu de l'univers, le pere de tous les hommes, n'a voulu ſe faire connoître qu'aux deſcendans d'un Caldéen, qui pendant des milliers d'années ont été les poſſeſſeurs excluſifs de la connoiſſance du vrai Dieu. Par un effet de ſa bonté ſpéciale, le peuple Juif a été long-tems le ſeul qui ait joui d'une connoiſſance également néceſſaire à tous les hommes Il n'y eut que ce peuple qui ſut à quoi s'en tenir ſur l'Être ſuprême ; toutes les autres nations erroient dans les ténebres ou n'avoient que des idées informes, ridicules, criminelles du Souverain de la nature.

Ainſi, dès le premier pas, nous voyons que le chriſtianiſme anéantit la bonté & la juſtice de ſon Dieu. Une révélation particuliere annonce un Dieu partial, qui favoriſe quelques-uns de ſes enfans au préjudice de tous les autres, qui ne conſulte que ſon caprice & non le mérite réel, qui, incapable de faire le bonheur de tous les

hommes, ne montre ſa tendreſſe qu'à quelques individus qui n'ont pas plus que d'autres des titres pour lui plaire. Que diriez-vous d'un pere qui, placé à la tête d'une famille nombreuſe, n'auroit des yeux que pour un ſeul de ſes enfans, ne ſe montreroit jamais qu'à lui, & qui ſauroit mauvais gré aux autres de n'avoir point connu ſes traits, tandis qu'il n'auroit jamais conſenti à les laiſſer approcher de ſa perſonne ? N'accuſeriez-vous pas un tel pere de caprice, de cruauté, de déraiſon & de folie, s'il faiſoit éprouver ſa colere à ceux de ſes enfans qu'il auroit lui-même exclus de ſa préſence ? Ne le taxeriez-vous pas d'une injuſtice dont il n'y a que les êtres les plus inſenſés de notre eſpece qui puiſſent ſe rendre capables, s'il les puniſſoit pour n'avoir point exécuté des ordres qu'il n'auroit point voulu leur donner ?

Concluez donc avec moi, madame, que toute révélation particuliere ſuppoſe non un Dieu bon, impartial, équitable, mais un tyran injuſte & bizarre qui, s'il montre de la bonté & des préférences à quelques-

unes de ſes créatures, eſt au moins très-cruel pour toutes les autres. Cela poſé, la révélation ne prouve point la bonté, mais le caprice & la partialité du Dieu que la religion nous a dit être rempli de ſageſſe, de bienveillance & d'équité, & qu'elle nous repréſente comme le pere commun de tous les habitans de la terre. Si l'intérêt & l'amour-propre de ceux qu'il favoriſe leur fait admirer les vues profondes d'un Dieu, parce qu'il les comble de bienfaits au préjudice de leurs ſemblables, il doit paroître bien injuſte à tous ceux qui ſont les victimes de ſa partialité. Il n'y a que l'orgueil qui ait pu faire croire à quelques hommes qu'ils étoient, à l'excluſion de tous les autres, les enfans chéris de la Providence: aveuglés par leur vanité, ils n'ont point ſenti que c'étoit démentir ſa bonté univerſelle & infinie que de ſuppoſer qu'elle pouvoit aimer de préférence quelques hommes ou quelques nations; ils doivent être égaux à ſes yeux, s'il eſt vrai qu'ils ſoient également les ouvrages de ſes mains.

C'eſt néanmoins ſur des révélations particulieres que ſe fondent toutes les religions du monde. De même que chaque homme a la vanité de ſe croire l'être le plus important de l'univers, chaque nation s'eſt perſuadée qu'à l'excluſion de toutes les autres, elle devoit jouir de la tendreſſe du Souverain de la nature. Si les Indiens s'imaginent que c'eſt pour eux ſeuls que Brama a parlé, les Juifs & les Chrétiens ſe perſuadent que ce n'eſt que pour eux que le monde fut créé, & que c'eſt à eux ſeuls que Dieu s'eſt révélé.

Mais ſuppoſons pour un inſtant que ce Dieu ſe ſoit réellement manifeſté. Comment un pur Eſprit a-t-il pu ſe rendre ſenſible? Quelle forme a-t-il pu prendre? De quels organes matériels a-t-il pu ſe ſervir pour parler? Comment l'Être infini a-t-il pu ſe communiquer à des êtres finis? On me répondra que, pour s'accommoder à la foibleſſe de ſes créatures, il s'eſt ſervi du miniſtere de quelques hommes choiſis pour annoncer ſes volontés à tous les autres; qu'il les a remplis de ſon eſprit,

qu'il a parlé par leur bouche. Mais comment concevoir qu'un Être infini puiſſe s'unir avec la nature finie de l'homme ? Comment m'aſſurer ſi celui qui ſe dit inſpiré par la Divinité, ne débite pas ſes propres rêveries ou ſes impoſtures pour des oracles du ciel ? Quels moyens de reconnoître s'il eſt bien vrai que ce ſoit Dieu qui parle par ſa voix ? On me réplique ſur-le-champ que Dieu, pour donner du poids aux paroles de ceux qu'il a choiſis pour être ſes interpretes, leur a communiqué une portion de ſa toute-puiſſance, & qu'ils ont opéré des miracles qui prouvent leur miſſion divine.

Sur quoi je demande ce que c'eſt qu'un miracle ? On m'apprend que c'eſt une opération contraire aux loix de la nature fixées par Dieu lui-même ; à cela je réponds que, d'après les idées que j'ai de la ſageſſe Divine, il me paroît impoſſible que Dieu qui eſt immuable puiſſe jamais rien changer aux loix ſages qu'il a lui-même établies : d'où je conclus que les miracles ſont impoſſibles, vu qu'ils ſont incompatibles avec les idées

que

que j'ai de la ſageſſe & de l'immutabilité du Dieu de l'univers. D'ailleurs ces miracles ſeroient inutiles à ce Dieu ; s'il eſt tout-puiſſant, ne peut-il pas modifier à ſon gré les eſprits de ſes créatures ? Pour les convaincre & les perſuader, il n'a qu'à vouloir qu'elles ſoient convaincues & perſuadées ; il n'a qu'à leur dire des choſes claires, ſenſibles, démontrées, & elles ſe rendront à l'évidence ; il n'aura beſoin pour cela ni de miracles, ni d'interpretes : la vérité ſuffit ſeule pour entraîner les hommes.

En ſuppoſant néanmoins l'utilité & la poſſibilité de ces miracles, comment puis-je m'aſſurer ſi l'opération merveilleuſe que je vois faire à l'interprete de la Divinité eſt conforme ou contraire aux loix de la nature ? Suis-je donc au fait de toutes ces loix ? Celui qui me parle au nom de Dieu ne pourroit-il pas exécuter par des voies très-naturelles, mais qui me ſont inconnues, des œuvres qui me paroiſſent tout-à-fait extraordinaires ? Comment m'aſſurer s'il ne me trompe pas ? L'ignorance où je

ſuis de ſes ſecrets & des reſſources de ſon art ne m'expoſe-t-elle pas à être la dupe d'un impoſteur habile, qui aura pu ſe ſervir du nom de Dieu pour m'inſpirer du reſpect & me faire illuſion ? Ainſi ſes prétendus miracles doivent m'être ſuſpects, quand même j'en ſerois le témoin. Que ſera-ce ſi ces miracles ſe ſont opérés des milliers d'années avant moi ! On me dira qu'ils ſont atteſtés par une multitude de témoins ; mais ſi je ne puis m'en rapporter à moi-même, quand il s'agit d'un miracle, comment pourrai-je m'en rapporter à d'autres qui pouvoient être ou plus ignorans ou plus ſtupides que moi, ou qui peut-être ſe trouvoient intéreſſés à confirmer par leurs témoignages des faits deſtitués de réalité ?

D'un autre côté, ſi j'admets ces miracles, que peuvent-ils me prouver ? Me feront-ils croire que Dieu s'eſt ſervi de ſa toute-puiſſance pour me convaincre de choſes qui ſont directement contraires aux idées que je dois me former de ſon eſſence, de ſa nature, de ſes qualités divines ? Si je ſuis perſuadé que Dieu eſt immuable, un

miracle ne me fera pas croire qu'il ſoit ſujet à changer. Si je ſuis convaincu que ce Dieu eſt juſte & bon, un miracle ne me fera jamais penſer qu'il puiſſe être injuſte & méchant. Si je ſuis pénétré de l'idée de ſa ſageſſe, tous les miracles du monde ne me perſuaderont point que ce Dieu puiſſe parler ou agir en inſenſé. Dira-t-on que la Divinité conſente à faire des miracles qui la détruiſent elle-même, ou qui ſont propres à anéantir dans l'eſprit des hommes les idées qu'ils doivent avoir de ſes perfections infinies ?

C'eſt pourtant ce qui arriveroit ſi Dieu faiſoit ou donnoit le pouvoir de faire des miracles en faveur d'une révélation particuliere ; il dérangeroit alors le cours de la nature pour apprendre à l'univers qu'il eſt capricieux, partial, injuſte & cruel ; il uſeroit de ſa toute-puiſſance à deſſein de faire voir qu'il manque de bonté pour le plus grand nombre de ſes créatures ; il feroit une vaine parade de ſon pouvoir pour maſquer l'impuiſſance où il eſt de convaincre les hommes par un ſeul acte de

ſa volonté ; enfin il troubleroit les loix éternelles & immuables de la nature pour montrer qu'il peut changer lui-même, & pour annoncer au genre humain des nouveautés importantes dont malgré ſa bonté il l'avoit long-tems privé.

Ainſi, ſous quelque point de vue que l'on enviſage la révélation de quelques miracles qu'on la ſuppoſe appuyée, elle ſera toujours contraire aux idées que l'on nous donne de la Divinité ; elle nous fera voir qu'elle eſt injuſte, qu'elle agit d'une façon arbitraire, qu'elle ne conſulte que ſon caprice dans ſes faveurs, qu'elle peut changer de conduite, qu'elle n'a pu tout d'un coup infuſer à tous les hommes les connoiſſances qui leur étoient néceſſaires, ni les porter à la perfection dont ils étoient ſuſceptibles. D'où vous voyez, madame, que la ſuppoſition d'une révélation ne pourra jamais s'accorder ni avec la bonté infinie, ni avec la juſtice infinie, ni avec la toute-puiſſance infinie, ni avec l'immutabilité du Souverain de l'univers.

L'on ne manquera pas de vous dire que

le Créateur de toutes choſes, que le Monarque indépendant de la nature eſt le maître de ſes graces; qu'il ne doit rien à ſes créatures; qu'il peut en diſpoſer comme bon lui ſemble ſans injuſtice & ſans qu'elles ſoient en droit de s'en plaindre; que l'homme eſt incapable de ſonder les profondeurs de ſes décrets; que ſa juſtice n'eſt point la juſtice des hommes. Mais toutes ces réponſes que nos théologiens ont ſans ceſſe à la bouche, ne ſervent qu'à détruire de plus en plus les idées avantageuſes qu'ils nous donnent de la Divinité. En effet, il en réſulte que Dieu ſe conduiroit d'après les maximes d'un ſouverain fantaſque, qui, content de faire du bien à quelques favoris, ſe croiroit en droit de négliger le reſte de ſes ſujets, & de les laiſſer gémir dans la plus affreuſe miſere. Vous conviendrez, madame, que ce n'eſt point ſur un tel modele que l'on peut former un Dieu puiſſant, équitable, bienfaiſant, que ſa toute-puiſſance doit mettre en état de procurer le bonheur à tous ſes ſujets, ſans jamais craindre d'épuiſer les tréſors de ſa bonté.

Si l'on nous dit que la juſtice divine ne reſſemble point à la juſtice des hommes, je répondrai qu'en ce cas nous ne ſommes point autoriſés à qualifier Dieu de *juſte*, vu que par la juſtice il nous eſt impoſſible de concevoir autre choſe qu'une qualité ſemblable à celle que nous nommons *juſtice* dans les êtres de notre eſpece. Si la juſtice divine n'a nulle reſſemblance avec la juſtice humaine ; ſi cette juſtice au contraire reſſemble à ce que nous appellons *injuſtice*, alors toutes nos idées ſe confondent & nous ne ſavons plus ni ce que nous entendons ni ce que nous diſons quand nous aſſurons que Dieu eſt *juſte*. Selon nos idées humaines (qui ſont pourtant les ſeules que les hommes puiſſent avoir) ; la juſtice exclura toujours le caprice & la partialité ; & jamais nous ne pourrons nous empêcher de regarder comme inique & vicieux un ſouverain qui, voulant & pouvant s'occuper du bonheur de tous ſes ſujets, laiſſeroit le plus grand nombre d'entr'eux dans le malheur & réſerveroit ſes bienfaits pour ceux que ſa fantaiſie préfere à tous les autres.

A l'égard de ce qu'on nous dit que Dieu ne doit rien à ſes créatures, ce principe atroce eſt deſtructeur de toute idée de juſtice & de bonté, & tend viſiblement à ſapper les fondemens de toute religion. Un Dieu bon & juſte doit le bonheur à tous les êtres à qui il donne l'exiſtence ; il ceſſeroit d'être bon & juſte s'il ne les produiſoit que pour les rendre malheureux ; il ſeroit dépourvu de ſageſſe & de raiſon s'il ne leur donnoit le jour que pour être les victimes de ſes caprices. Que penſeroit-on d'un homme qui ne feroit des enfans que pour avoir le plaiſir de leur crever les yeux & de les tourmenter à ſon aiſe ?

D'un autre côté toute religion n'eſt fondée que ſur les engagemens réciproques que l'on ſuppoſe entre Dieu & ſes créatures. Si Dieu ne doit rien à celles-ci, s'il n'eſt point tenu de remplir ſes engagemens avec elles lorſqu'elles rempliſſent les leurs, à quoi ſert la religion ? Quels motifs les hommes auront-ils pour rendre à la Divinité leurs hommages & leur culte ? Auroit-on beaucoup d'empreſſement à aimer ou

ſervir un maître qui ſe croiroit diſpenſé de tout devoir envers ceux qui s'engagent à ſon ſervice en vue du ſalaire qu'il leur auroit promis ?

Il eſt aiſé de voir que les idées deſtructives de la juſtice divine que l'on nous donne, ne ſont fondées que ſur un préjugé fatal qui perſuade au commun des hommes qu'un grand pouvoir doit néceſſairement diſpenſer celui qui le poſſede des loix de l'équité ; que la force peut donner le droit de mal faire, & que perſonne ne peut demander compte de ſes actions à un homme aſſez puiſſant pour ſuivre tous ſes caprices. Ces notions ſont viſiblement empruntées de la conduite des tyrans qui, dès qu'ils ont un pouvoir illimité, ne connoiſſent plus d'autres regles que leurs propres fantaiſies, & s'imaginent que la juſtice n'eſt point faite pour eux.

C'eſt ſur cet affreux modele que nos théologiens ont formé le Dieu qu'ils aſſurent pourtant être juſte ; tandis que ſi la conduite qu'on lui attribue étoit vraie, nous ſerions forcés de le regarder comme le plus injuſte

des tyrans, comme le plus partial des peres, comme le prince le plus fantaſque, en un mot, comme l'être le plus à craindre & le moins digne d'amour que notre eſprit puiſſe ſe former. On nous dit que le Dieu qui a créé tous les hommes n'a voulu ſe faire connoître qu'à un très-petit nombre d'entr'eux; que tandis que ce petit nombre jouit excluſivement de ſes bontés, tous les autres ſont les objets de ſa colere, & qu'il ne les a créés que pour les laiſſer dans l'aveuglement, afin de les en punir de la façon la plus cruelle. Nous voyons ces traits funeſtes de la Divinité percer dans toute l'économie de la religion chrétienne; nous la trouvons dans les livres que l'on prétend inſpirés; nous la trouvons dans les dogmes de la prédeſtination & de la grace. En un mot, tout, dans la religion, nous annonce un Dieu deſpotique, que l'on s'efforce vainement de nous repréſenter comme juſte, tandis que tout ce qu'on nous dit de lui ne prouve que ſes injuſtices, ſes caprices tyranniques, ſes bizarreries ſouvent cruelles, ſa partialité funeſte au plus

grand nombre des humains. Lorſque nous nous récrions ſur ſa conduite déſordonnée aux yeux de tout homme raiſonnable, on croit nous fermer la bouche en diſant que ce Dieu eſt tout-puiſſant, qu'il eſt le maître de ſes graces, qu'il ne doit rien à perſonne; que nous ſommes des vers de terre qui n'avons point le droit de critiquer ſes actions: on finit par nous intimider par la pénitence des châtimens affreux & iniques qu'il réſerve pour ceux qui oſeront murmurer.

Il eſt facile de ſentir la foibleſſe de ces raiſons. La puiſſance, je le répète, ne peut jamais conférer le droit de violer l'équité; un ſouverain, quelque puiſſant qu'il ſoit, n'en eſt pas moins blâmable quand il ne ſuit que ſon caprice pour récompenſer ou punir; on pourra bien le craindre, le flatter, lui rendre des hommages ſerviles, mais jamais on ne pourra l'aimer ſincérement, le ſervir avec tendreſſe, le regarder comme un modele de juſtice & de bonté; ceux qui reſſentent ſes bienfaits le trouvent équitable & bon;

ceux qui éprouvent ſes caprices & ſes duretés ne pourront s'empêcher de déteſter au fond du cœur ſes affreuſes iniquités. Si l'on nous dit que nous ſommes des vers de terre relativement à Dieu, ou que nous ſommes dans ſes mains comme un vaſe entre celles d'un potier, je dirai que dans ce cas il ne peut y avoir ni rapports ni devoirs moraux entre la créature & ſon créateur; j'en conclurai que la religion eſt inutile, vu que le ver de terre ne doit rien à l'homme qui l'écraſe; & que le vaſe ne peut rien devoir au potier qui l'a formé; & qu'en ſuppoſant que l'homme n'eſt qu'un ver ou un vaſe d'argille aux yeux de la Divinité, il ne ſeroit point capable ni de la ſervir, ni de la glorifier, ni de l'honorer, ni de l'offenſer. Cependant on nous répete ſans ceſſe que l'homme peut mériter ou démériter de ſon Dieu, qu'il doit l'aimer, le ſervir, lui rendre un culte & des hommages. L'on nous aſſure encore que c'eſt l'homme ſeul que la Divinité eut toujours en vue dans ſes travaux; que c'eſt pour lui qu'il a créé l'univers, que

c'eſt en ſa faveur qu'il a ſouvent dérangé l'ordre de la nature ; que c'eſt afin d'être honoré, chéri, glorifié par l'homme, que ce Dieu s'eſt révélé. Enfin, ſuivant les principes de la religion des chrétiens, Dieu ne ceſſe pas un inſtant de s'occuper de l'homme, de ce ver de terre, de ce vaſe d'argille qu'il a formé ; bien plus, cet homme eſt aſſez puiſſant pour influer ſur l'honneur, ſur la félicité, ſur la gloire de ſon Dieu ; il dépend de lui de le contenter ou de l'irriter, de mériter ſa faveur ou ſa haine, de lui donner du plaiſir ou de l'offenſer, de l'appaiſer ou de l'irriter.

Sentez-vous bien, madame, les contradictions frappantes de tous ces principes qui ſervent néanmoins de fondement à toute religion ? En effet, il n'en eſt point qui ne ſoit établie ſur l'influence réciproque de Dieu ſur l'homme, & de l'homme ſur ſon Dieu ; notre eſpece que l'on déprime tant, & que l'on anéantit, pour ainſi dire, toutes les fois qu'il s'agit de laver la Divinité du reproche d'être injuſte ou partiale ; ces créatures chétives à qui l'on prétend

que Dieu ne doit rien, dont on assure que Dieu n'a nul besoin pour sa félicité; la race humaine qui n'est rien à ses yeux se trouve tout d'un coup jouer le plus grand rôle dans la nature; elle devient nécessaire à la gloire de son Créateur, elle est l'objet unique de tous ses soins, elle a le pouvoir de le réjouir ou de l'affliger, elle peut mériter sa faveur ou provoquer sa colère. D'après ces notions contradictoires, le Dieu de l'univers, la source de toute félicité, n'est-il pas réellement le plus malheureux des êtres? Nous le voyons perpétuellement exposé aux insultes des hommes qui l'offensent par leurs pensées, par leurs paroles, par leurs actions, par leurs omissions; qui le troublent & l'irritent par les caprices de leurs volontés, par leurs passions, par leurs desirs, par leur ignorance même. Si nous admettons les principes du christianisme, qui supposent que la plus grande portion du genre humain excite la fureur de l'Éternel, & que très-peu d'hommes vivent d'une façon conforme à ses vues, n'en résultera-t-il pas nécessaire-

ment que dans la foule immenſe des êtres que Dieu a créés pour ſa gloire, il n'y en a que très-peu qui le glorifient & qui lui plaiſent, tandis que tout le reſte n'eſt occupé qu'à le chagriner, qu'à exciter ſon courroux, qu'à troubler ſa félicité, qu'à déranger l'ordre qu'il aime, qu'à fruſtrer ſes deſſeins, qu'à le forcer de changer ſes diſpoſitions immuables !

Vous êtes, ſans doute, ſurpriſe de ces contradictions que l'on rencontre dès le premier pas de l'examen de la religion ; j'oſe vous prédire que votre embarras ne ſera qu'augmenter à meſure que vous irez en avant. Si vous examinez de ſang-froid les idées que nous préſente la révélation commune aux Juifs & aux chrétiens, & contenue dans les livres que l'on nomme *ſacrés*, vous trouverez que la Divinité qui parle, eſt toujours en contradiction avec elle-même ; qu'elle ſe détruit de ſes propres mains ; qu'elle eſt perpétuellement occupée à défaire ce qu'elle a fait, à réparer ſon propre ouvrage auquel elle ne peut d'abord donner le degré de perfection qu'elle vou-

droit y trouver. Dieu n'eſt jamais content de ſes œuvres & ne peut, malgré ſa toute-puiſſance, amener le genre humain au point qu'il deſire. Les livres qui contiennent la révélation ſur laquelle le chriſtianiſme ſe fonde, vous montreront par-tout un Dieu bon qui commet des méchancetés, un Dieu tout-puiſſant dont les projets échouent ſans ceſſe ; un Dieu immuable qui change perpétuellement de conduite & de maximes ; un Dieu prévoyant qui ſe trouve à chaque inſtant pris au dépourvu ; un Dieu ſage dont les meſures ne réuſſiſſent jamais ; un Dieu grand qui ne s'occupe que de minuties puériles ; un Dieu qui ſe ſuffit à lui-même & qui pourtant eſt jaloux ; un Dieu fort qui eſt ſoupçonneux, vindicatif & cruel ; un Dieu juſte qui commet ou preſcrit les iniquités les plus atroces ; en un mot, un Dieu parfait qui nous montre des imperfections & des vices propres à faire rougir les plus méchans des hommes.

Voilà, madame, le Dieu que la religion vous ordonne d'adorer *en eſprit & en vérité*. Je réſerve pour une autre lettre l'analyſe

des livres saints que l'on vous fait regarder comme des oracles du ciel ; je m'apperçois que pour une premiere fois j'ai peut-être trop long-tems différé, & je ne doute pas que dès à présent vous n'ayez déjà senti qu'un système fondé sur une base aussi peu solide que l'est celle d'un Dieu que l'on éleve d'une main pour le ruiner de l'autre, ne peut avoir rien de certain & ne peut être regardé que comme un long tissu d'erreurs & de contradictions.

Je suis, &c.

## LETTRE III.

*Examen des Écritures saintes, de l'économie de la religion chrétienne, & des preuves sur lesquelles le christianisme se fonde.*

VOUS avez vu, madame, dans ma lettre précédente les idées incompatibles & contradictoires que la religion nous donne de la Divinité. Vous avez dû vous apperce-

voir que la révélation qu'on nous montre comme un effet de ſa bonté & de ſa tendreſſe pour le genre humain, n'eſt réellement qu'une preuve d'injuſtice & de partialité, dont un Dieu infiniment juſte & bon devroit être incapable; examinons maintenant ſi les idées que nous offrent les livres où ſont renfermés ſes oracles divins, ſeront plus raiſonnables, plus conſéquentes, plus conformes aux perfections divines; voyons ſi les faits que la Bible nous rapporte, ſi les regles qu'elle nous preſcrit au nom de Dieu lui-même, ſont vraiment dignes de ce Dieu, & portent les caracteres d'une ſageſſe, d'une bonté, d'une puiſſance & d'une juſtice infinies.

Ces livres inſpirés remontent à l'origine du monde. Moyſe, le confident, l'interprete, l'hiſtorien de la Divinité, nous rend, pour ainſi dire, les témoins de la formation de l'univers; il nous apprend que l'Éternel, ennuyé de ſon inaction, en ſortit un beau jour pour créer le monde qui manquoit à ſa gloire; pour cet effet il tire la matiere du néant; un pur eſprit produit

une ſubſtance qui n'a nul rapport avec lui; quoique ce Dieu rempliſſe tout de ſon immenſité, il trouve encore le moyen d'y placer l'univers & tous les corps matériels qu'il renferme. Ce ſont du moins les idées que nos théologiens veulent qu'on ſe forme de la création, ſi tant eſt qu'il ſoit poſſible de s'en faire des idées nettes & de concevoir comment un pur eſprit peut produire de la matiere. Mais cette diſcuſſion nous jeteroit dans des recherches métaphyſiques que je dois vous épargner. Il ſuffira de vous dire que vous pouvez vous conſoler de n'y rien comprendre, vu que les penſeurs les plus profonds qui vous parleront de la création ou de l'éduction du monde du ſein du néant, n'en ont point des idées plus préciſes que celles que vous pouvez vous en former vous-même; pour peu, madame, que vous vous donniez la peine de méditer, vous trouverez preſque toujours que nos théologiens, au lieu d'expliquer les choſes, n'ont fait qu'inventer des mots propres à les rendre moins claires & à confondre toutes les idées naturelles.

Je ne vous ennuyerai pas non plus par le détail fastidieux des bévues dont est remplie la narration de Moyse que l'on veut nous annoncer comme dictée par la Divinité; si on la lit avec un peu d'attention, l'on y trouve à chaque pas des erreurs de physique & d'astronomie impardonnables dans un auteur inspiré, & que l'on trouveroit ridicules dans un homme qui auroit le plus légérement étudié ou contemplé la nature. Vous y trouvez, par exemple, la lumiere créée avant le soleil, tandis que cet astre est visiblement la source de la lumiere pour notre globe. Vous y trouvez le soir & le matin établis avant la formation de ce même soleil dont la présence seule produit le jour, dont l'absence fait la nuit, & qui par ses différens aspects constituent le soir & le matin. Vous y trouvez que la lune est prise pour un corps lumineux par lui-même & semblable au soleil, tandis que cette planete est un corps opaque qui emprunte sa lumiere du soleil. Ces fautes si grossieres suffisent pour vous faire voir que la Divinité qui s'est révélée à

Moyſe, ne ſavoit pas à quoi s'en tenir ſur la nature qu'elle avoit tirée du néant, & que vous êtes plus inſtruite là-deſſus que ne l'étoit autrefois le Créateur du monde lui-même.

Je n'ignore pas que nos théologiens ont une réponſe toute prête à ces difficultés qui ſemblent attaquer la ſcience divine, & mettre ſes connoiſſances fort au-deſſous de celles des Galilée, des Deſcartes, des Newton & même des jeunes gens qui ont à peine étudié les premiers élémens de la phyſique: ils nous diront que Dieu pour ſe rendre intelligible aux Juifs ſauvages & groſſiers, s'eſt conformé à leurs idées informes, & au langage faux & peu correct du vulgaire. Cette ſolution qui paroît triomphante à nos docteurs & qu'ils emploient ſi ſouvent, quand il s'agit de juſtifier la Bible d'ignorance & des expreſſions vulgaires dont elle ſe ſert, ne peut point nous en impoſer. Nous leur répliquerons qu'un Dieu qui ſait tout, & qui peut tout, auroit pu rectifier d'un ſeul mot les idées fauſſes du peuple qu'il vouloit éclairer,

& le mettre à portée de connoître la nature des choſes plus parfaitement que n'ont fait les hommes les plus habiles qui ſont venus depuis. Si l'on prétend que la révélation n'eſt point faite pour rendre les hommes ſavans, mais pour les rendre pieux, je dirai que la révélation n'eſt point faite pour établir des idées fauſſes; qu'il ſeroit indigne de Dieu d'emprunter le langage du menſonge ou de l'ignorance; que la ſcience de la nature, loin de nuire à la piété, n'eſt, de l'aveu des théologiens, que plus propre à montrer la grandeur de Dieu; que la religion ſeroit inébranlable ſi elle étoit conforme à la vraie ſcience; que l'on n'auroit point d'objections à faire contre le récit de Moyſe & contre la phyſique de l'Écriture ſainte, ſi l'on n'y trouvoit rien qui ne fût continuellement confirmé par l'expérience, l'aſtronomie & les démonſtrations de la géométrie. Soutenir le contraire, & dire que Dieu ſe plaît à confondre la ſcience des hommes & à la rendre inutile, c'eſt prétendre qu'il ſe plaît à nous rendre ignorans, à nous donner le

veilles, qui le glorifiaſſent, qui puſſent méditer & contempler ſes œuvres, & mériter ſes faveurs par leur ſoumiſſion à ſes loix. Voilà donc l'homme devenu néceſſaire à la grandeur de ſon Dieu, qui, ſans cela, vivroit ſans gloire, qui ne recevroit point d'hommages, qui ſeroit le triſte ſouverain d'un empire ſans ſujets; condition dont ſa vanité ne pourroit point s'accommoder. Il eſt, je penſe, inutile de vous faire remarquer combien ces idées ſont peu conformes à celles que l'on nous donne d'un être qui ſe ſuffit à lui-même, & qui ſans le ſecours de perſonne eſt ſouverainement heureux. Tous les traits ſous leſquels la Bible nous préſente la Divinité, ſont toujours empruntés de l'homme ou d'un monarque orgueilleux, & nous trouverons par-tout qu'au lieu d'avoir fait l'homme à ſon image, c'eſt toujours l'homme qui a fait ſon Dieu à la ſienne, qui lui a donné ſa façon de penſer, ſes propres vertus, & encore plus, ſes propres vices.

Mais enfin, cet homme que la Divinité vient de créer pour ſa gloire, remplira-t-il fidélement

fidélement les vues de ſon auteur ? Ce ſujet qu'il vient d'acquérir lui ſera-t-il obéiſſant, rendra-t-il hommage à ſa puiſſance, exécutera-t-il ſes volontés ? Il ne fait rien de tout cela ; à peine eſt-il créé que, rebelle aux ordres de ſon ſouverain, il mange d'un fruit défendu que Dieu avoit placé ſur ſon chemin pour qu'il en fût tenté ; par-là il attire la colere divine ſur lui-même & ſur toute ſa poſtérité ; il anéantit ainſi tout d'un coup les grands projets du Tout-Puiſſant, qui, n'ayant fait l'homme que pour ſa gloire, eſt auſſi-tôt ſi choqué de ſa conduite qu'il auroit dû prévoir, qu'il ſe trouve forcé de changer de ſentimens à ſon égard, de devenir ſon ennemi, de le condamner avec toute ſa race qui n'a point encore pu pécher, à des infirmités ſans nombre, à des calamités cruelles, à la mort, que dis-je ! à des ſupplices que la mort elle-même ne doit pas terminer. Ainſi, le Dieu qui vouloit être glorifié ne l'eſt point, il ne ſemble avoir créé l'homme que pour en être offenſé afin de le punir.

Dans ce récit fondé ſur la Bible, recon-

noiſſez-vous, madame, un Dieu tout-puiſſant dont les ordres ſont toujours accomplis, & dont tous les projets ſont néceſſairement exécutés ? Dans un Dieu qui tente ou qui permet qu'on ſoit tenté, voyez-vous un être bienfaiſant & ſincere ? Dans un Dieu qui punit celui qu'il a fait ou laiſſé tenter, appercevez-vous de l'équité ? Dans un Dieu qui étend ſa vengeance ſur ceux même qui n'ont point encore péché, remarquez-vous quelqu'ombre de juſtice ? Dans un Dieu qui s'irrite de ce qui a dû néceſſairement arriver, pouvez-vous ſuppoſer de la prévoyance ? Dans des ſupplices rigoureux deſtinés à venger ce Dieu de ſes foibles créatures en ce monde & dans l'autre, pouvez-vous appercevoir la moindre lueur de bonté ?

C'eſt pourtant ſur cette hiſtoire ou plutôt ſur cette fable que ſe fonde tout l'édifice de la religion chrétienne. Si le premier homme n'eût point déſobéi, le genre humain n'eût point été l'objet de la colere divine, & n'eût point eu beſoin d'un Rédempteur ; ſi le Dieu qui ſait tout, qui

prévoit tout, qui peut tout, eût empêché ou prévu la faute d'Adam, il n'eût point été néceſſaire que ce Dieu fît mourir ſon propre fils innocent pour s'appaiſer lui-même. Les hommes pour leſquels il avoit créé l'univers, euſſent été toujours heureux, ils n'auroient jamais encouru la diſgrace de la Divinité qui exigeoit leurs hommages. En un mot, ſans une pomme imprudemment mangée par Adam & ſon épouſe, le genre humain n'eût point éprouvé de miſeres, l'homme eût joui ſans interruption du bonheur éternel que Dieu lui avoit deſtiné, & les vues de la Providence ſur les créatures n'euſſent point été fruſtrées.

Il ſeroit inutile de faire des réflexions ſur des notions ſi bizarres, ſi contraires à la ſageſſe, à la puiſſance, à la juſtice de la Divinité; c'eſt aſſez de rapprocher les objets que la Bible nous préſente pour en ſentir les inconſéquences, les abſurdités, les contradictions. Nous y voyons ſans ceſſe un Dieu ſage qui ſe conduit en inſenſé, qui défait ſon propre ouvrage pour enſuite le

réparer, qui ſe repent de ce qu'il a fait, qui agit comme s'il n'avoit rien prévu, qui eſt forcé de permettre ce que ſa toute-puiſſance ne ſauroit empêcher. Dans les écritures révélées par ce Dieu, il ne paroît occupé qu'à ſe noircir lui-même, à ſe dégrader, à s'avilir aux yeux des hommes qu'il vouloit exciter à lui rendre un culte & des hommages, à renverſer ou confondre l'eſprit de ceux qu'il avoit deſſein d'éclairer.

Ce qui vient d'être dit, devroit déjà ſuffire pour détromper d'un livre qui ſemble plutôt détruire la Divinité, que renfermer des oracles dictés ou révélés par elle-même; tout ce qui peut découler de principes ſi déraiſonnables & ſi faux ne peut être viſiblement qu'un amas d'abſurdités. Cependant parcourons encore les principaux objets que cet ouvrage divin nous montre à chaque inſtant. Paſſons donc au *déluge*: les livres ſaints nous apprennent qu'en dépit des volontés du Tout-Puiſſant le genre humain entier, déjà puni par des infirmités, des accidens, par la mort, continue à ſe livrer à la corruption la plus étrange; Dieu

s'irrite contre lui, il se repent d'avoir fait l'homme, dont sans doute il n'avoit point prévu la corruption, & plutôt que de changer les mauvaises dispositions de son cœur qu'il tient entre ses mains, il opere le plus grand, le plus impossible des miracles, pour noyer à-la-fois tous les habitans de la terre, à l'exception pourtant de quelques favoris qu'il destine à peupler le monde renouvellé d'une race choisie qui se rendra plus agréable à Dieu. Le Tout-Puissant réussit-il dans ce nouveau projet ? Non, sans doute; la race choisie sauvée des eaux du déluge, sur les débris de la terre détruite, recommence à offenser le Souverain de la nature, s'abandonne à de nouveaux crimes, se livre à l'idolâtrie, & oubliant les effets si récens de la vengeance céleste, ne fait que la provoquer par ses forfaits. Afin d'y remédier, Dieu choisit pour son favori l'idolâtre Abraham; il se découvre à lui, il lui ordonne de renoncer au culte de ses peres & d'embrasser une religion nouvelle; pour gage de son alliance avec lui, le Souverain de la nature lui prescrit une cérémonie doulou-

reuſe, ridicule, bizarre, à laquelle un Dieu ſenſé veut attacher ſes faveurs. En conſéquence, la poſtérité de cet homme choiſi doit jouir à jamais de toutes ſortes d'avantages ; elle ſera pour toujours l'objet de la tendreſſe partiale du Tout-Puiſſant ; elle ſera plus heureuſe que toutes les autres nations que le ciel va déſormais dédaigner pour ne s'occuper que d'elle.

Ces promeſſes ſi ſolemnelles n'empêchent point la race d'Abraham de devenir l'eſclave d'une nation proſcrite & déteſtée par l'Éternel : ſes chers amis éprouvent les traitemens les plus durs de la part des Égyptiens, mais Dieu qui n'avoit pu les garantir du malheur où ils avoient tombés, leur ſuſcite un libérateur ou un chef qui opere les miracles les plus éclatans afin de les en tirer. A la voix de Moyſe, toute la nature eſt renverſée ; Dieu qui ſe ſert de lui pour déclarer ſes volontés, Dieu qui peut créer le monde & le replonger dans le néant, ne peut pourtant parvenir à fléchir Pharaon ; l'entêtement de ce prince fait dix fois échouer la toute-puiſſance

divine dont Moyſe eſt le dépoſitaire. Après avoir tenté vainement de toucher un monarque que Dieu ſe plaît à endurcir, Dieu eſt obligé de ſauver ſon peuple par les voies les plus communes; il lui dit de s'enfuir, après lui avoir préalablement conſeillé de voler les Égyptiens; ceux-ci pourſuivent les voleurs fugitifs, mais Dieu qui protege ces voleurs, ordonne à la mer d'engloutir des miſérables qui ont la témérité de courir après leur bien.

La Divinité va, ſans doute, avoir lieu d'être bien contente du peuple qu'elle vient de délivrer par un ſi grand nombre de miracles. Hélas! ni Moyſe ni le Tout-Puiſſant ne peuvent venir à bout de ſon entêtement pour les faux dieux du pays où ce peuple a été ſi malheureux; il les préfere au Dieu qui vient de le ſauver: toutes les merveilles que l'Éternel opere chaque jour en faveur d'Iſraël, ne peuvent vaincre ſon opiniâtreté plus merveilleuſe & plus inconcevable que les miracles les plus grands. Ces merveilles que l'on nous cite aujourd'hui comme des preuves convaincantes

de la miſſion divine de Moyſe, de l'aveu de ce même Moyſe qui nous les a tranſmiſes lui-même, furent incapables de convaincre le peuple qui en fut témoin, & ne purent au moins jamais produire les bons effets que Dieu s'étoit propoſé en les opérant.

L'incrédulité, l'obſtination, la corruption conſtante du peuple Juif ſont, madame, les preuves les plus convaincantes de la fauſſeté des miracles de Moyſe & de tous ceux de ſes ſucceſſeurs à qui l'Écriture ſainte attribue comme à lui un pouvoir ſurnaturel. Si l'on prétend malgré cela que ces miracles ſont conſtatés, au moins ſera-t-on forcé de convenir, d'après la Bible même, qu'ils ont été très-inutiles, que la toute-puiſſance Divine a conſtamment échoué dans tous ſes deſſeins, qu'elle n'a jamais pu faire des Hébreux un peuple ſoumis à ſes deſirs.

Nous voyons pourtant Dieu s'obſtiner continuellement à rendre ce peuple digne de lui; il ne le perd point un ſeul inſtant de vue; il lui immole des nations entieres,

il lui permet la rapine, la violence, la trahiſon, le meurtre, l'uſurpation ; en un mot, il lui permet tout ce qui peut le conduire à ſes fins ; il lui envoie en tout tems des chefs, des prophetes, des hommes merveilleux qui s'efforcent en vain de le ramener à ſon devoir. Toute l'hiſtoire de l'ancien Teſtament ne nous montre que les vains efforts de Dieu pour vaincre la dureté de ſon peuple ; il emploie pour cela les bienfaits, les miracles, la rigueur ; tantôt il lui livre les nations qu'il lui ordonne de haïr, de piller & d'exterminer ; tantôt il permet à ces mêmes nations d'exercer ſur ſes favoris les plus grandes cruautés ; il les livre aux mains de leurs ennemis, qui ſont pourtant les ennemis de Dieu lui-même ; des idolâtres deviennent les maîtres des Juifs, ils leur font éprouver les inſultes, les mépris, les rigueurs les plus inouies, ils les forcent quelquefois à ſacrifier aux idoles & à violer la loi de leur Dieu. La race d'Abraham devient la proie des impies ; les Aſſyriens, les Perſes, les Grecs & les Romains lui font ſucceſſivement éprouver les traitemens

les plus cruels & les outrages les plus sanglans ; Dieu souffre que son temple soit pollué pour punir les Juifs.

Enfin, pour terminer les peines de son peuple chéri, le pur Esprit qui a créé l'univers envoie son propre fils. Il l'avoit, dit-on, fait annoncer d'avance par ses prophetes, quoique d'une façon très-propre à empêcher qu'on ne pût le reconnoître lorsqu'il devoit arriver. Ce fils de Dieu se fait homme par bonté pour les Juifs qu'il venoit d'éclairer, délivrer & rendre les plus heureux des mortels. Revêtu de la toute-puissance divine, il opere les miracles les plus étonnans qui cependant ne convainquent point les Juifs ; il peut tout, excepté de les persuader ; & malgré tous ses miracles, au lieu de les convertir & de les délivrer, il est lui-même forcé de subir un supplice infamant & de perdre la vie comme un vil malfaiteur. Dieu est condamné à la mort par ceux même qu'il venoit sauver. L'Éternel endurcit & aveugle ceux à qui il envoyoit son propre fils ; il n'a point prévu que ce fils seroit rejeté ; que dis-je ! il a pris des

meſures pour qu'on ne le connût pas & pour que ſon peuple chéri ne pût tirer aucun fruit de la venue du Meſſie ; en un mot, la Divinité ſemble s'être donné les plus grands ſoins pour que ſes projets ſi favorables aux Juifs puſſent être anéantis & fuſſent rendus infructueux.

Quand on ſe récrie ſur une conduite ſi étrange & ſi peu digne de la Divinité, on nous dit qu'il falloit que tout ſe paſſât de la ſorte, pour accomplir des prophéties qui avoient annoncé que le Meſſie ſeroit méconnu, rejeté & conduit à la mort. Mais pourquoi le Dieu qui ſait tout & qui prévoyoit le ſort de ſon cher fils, forma-t-il le projet de l'envoyer aux Juifs, à qui il devoit ſavoir que ſa miſſion ſeroit inutile ? N'étoit-il pas plus ſimple de ne le point faire annoncer & de ne le point envoyer ? N'eût-il pas été plus conforme à la toute-puiſſance Divine de s'épargner tant de miracles, tant de prophéties, tant de travaux en pure perte, tant de colere & tant de ſouffrances à ſon propre fils, en rendant tout d'un coup l'eſpece humaine telle qu'on la vouloit ?

On nous dira qu'il falloit une victime à la Divinité ; que pour réparer la faute du premier homme, il ne falloit pas moins que la mort d'un autre Dieu ; que le ſeul Dieu de l'univers ne pouvoit être appaiſé que par le ſang de Dieu ſon fils. Je répondrai d'abord que Dieu n'avoit qu'à ne pas permettre que le premier homme fît une faute; que par-là il ſe ſeroit épargné bien des chagrins & des peines, & qu'il auroit ſauvé la vie à ſon cher fils Je répondrai que l'homme n'a pu offenſer Dieu que parce que Dieu l'a permis ou voulu ; ſans examiner comment il eſt poſſible que Dieu ait un fils, qui, étant Dieu comme lui, puiſſe être ſujet à la mort, je répondrai qu'il eſt impoſſible de voir une faute ſi grave dans le péché de la pomme, & que l'on ne peut guere trouver de proportion entre l'injure faite à la Divinité par une pomme mangée & la mort de ſon fils.

Je ſais bien qu'on me dira que tout cela ſont des myſteres ; mais je répliquerai à mon tour que les myſteres ſont des mots impoſans, imaginés par des hommes qui ne

ſavent plus ſe tirer du labyrinthe où leurs faux raiſonnemens & leurs principes inſenſés les ont une fois engagés.

Quoi qu'il en ſoit, l'on aſſure que le Meſſie ou le libérateur des Juifs avoit été clairement prédit & déſigné par les prophéties contenues dans l'ancien Teſtament. Dans ce cas je demanderai, pourquoi les Juifs ont-ils méconnu cet homme merveilleux, ce Dieu que Dieu leur envoyoit? On me répondra que l'aveuglement des Juifs a été lui-même prédit, & que divers inſpirés avoient annoncé la mort du fils de Dieu. Sur quoi je répliquerai qu'un Dieu ſenſé n'eût point dû l'envoyer; qu'un Dieu tout-puiſſant eût pu choiſir des moyens plus efficaces & plus ſûrs pour ramener ſon peuple dans la voie qu'il vouloit lui tracer; s'il ne vouloit pas convertir & délivrer les Juifs, il étoit très-inutile de leur envoyer ſon fils & d'expoſer celui-ci à une mort aſſurée & prévue.

On ne manquera pas de me répondre que la patience divine fut à la fin laſſée des excès du peuple Juif; que le Dieu immuable qui

avoit juré une alliance éternelle avec la race d'Abraham, voulut enfin rompre le traité qu'il avoit pourtant assuré devoir durer toujours. On prétendra que ce Dieu avoit résolu de rejeter la nation Hébraïque pour adopter les Gentils, haïs & mépriſés par lui durant près de quatre mille ans. Je répondrai que ces diſcours ſont peu conformes aux idées que l'on doit avoir d'un Dieu qui ne change point, dont la miſéricorde eſt infinie, dont la bonté eſt inépuiſable. Je dirai que dans ce cas le Meſſie annoncé par les prophetes Juifs étoit deſtiné aux Juifs, devoit être leur libérateur & non le deſtructeur de leur nation, de leur culte, de leur religion. S'il eſt poſſible de démêler quelque choſe dans les oracles obſcurs, équivoques, énigmatiques, ſymboliques des prophetes de Judée que nous trouvons dans la Bible; s'il y a moyen de deviner les logogryphes indéchiffrables que l'on a décorés du nom pompeux de prophéties, nous y verrons toujours que les inſpirés, quand ils ſont de belle humeur, promettent aux Juifs un réparateur des torts, un ref-

taurateur du royaume de Juda, & non un deſtructeur de la religion de Moyſe. Si c'eſt pour les Gentils que le Meſſie devoit venir, il n'eſt plus le Meſſie promis aux Juifs & annoncé par leurs prophetes. Si Jéſus eſt le Meſſie des Juifs il n'a pu être le deſtructeur de leur nation. Si l'on me dit que Jéſus a dit lui-même qu'il eſt venu pour accomplir & non pour abolir la loi de Moyſe, je demanderai pourquoi les chrétiens ne ſuivent plus la loi des Juifs?

Ainſi, de quelque façon qu'on l'enviſage, Jéſus-Chriſt ne peut être celui qu'ont prédit les prophetes, puiſqu'il eſt évident qu'il n'eſt venu que pour anéantir la religion des Hébreux, qui, quoiqu'inſtituée par Dieu lui-même, étoit pourtant devenue déſagréable à ſes yeux. Si ce Dieu inconſtant, fatigué du culte des Juifs, ſe fût enfin répenti de ſon injuſtice pour les Gentils, c'étoit à eux qu'il eût dû envoyer ſon fils; il eût au moins par-là épargné à ſes anciens amis un affreux déicide, qu'il les força de commettre, faute de pouvoir connoître le Dieu qui leur étoit envoyé. Au reſte, il

étoit bien pardonnable aux Juifs de ne point voir le Meſſie qu'ils attendoient dans un artiſan de Galilée, qui n'avoit aucun des caracteres annoncés par les prophetes, & du vivant duquel ſes concitoyens ne furent ni heureux ni délivrés.

Il faiſoit, dira-t-on, des miracles; il guériſſoit des malades, il redreſſoit les boiteux, il rendoit la vue aux aveugles, il reſſuſcitoit des morts; enfin il s'eſt reſſuſcité lui-même. A la bonne-heure; mais il a viſiblement échoué dans le ſeul miracle pour lequel il étoit deſcendu ſur la terre; il n'a jamais pu ni perſuader ni convertir les Juifs qui ont vu les merveilles qu'il opéroit chaque jour; malgré ces merveilles ils l'ont fait mettre ignominieuſement en croix; il n'a pu, malgré ſon pouvoir tout divin, ſe ſouſtraire au trépas; il a voulu mourir pour que les Juifs fuſſent coupables, pour avoir le plaiſir de reſſuſciter le troiſieme jour, afin de confondre ainſi l'ingratitude & l'opiniâtreté de ſes concitoyens. Qu'en eſt-il réſulté? Ses concitoyens ſe ſont-ils rendus à ce grand mi-

racle & l'ont-ils enfin reconnu ? Nullement ; ils ne l'ont point vu ; le fils de Dieu ſecrétement reſſuſcité ne s'eſt montré qu'à ſes adhérens ; eux ſeuls ſoutiennent avoir converſé avec lui ; eux ſeuls nous ont tranſmis ſa vie & ſes miracles, & l'on veut qu'un témoignage ſi ſuſpect nous convainque de la divinité de ſa miſſion au bout de dix-huit ſiecles, tandis que les Juifs ſes contemporains n'ont point été convaincus.

On nous répond à cela que pluſieurs Juifs ſe ſont convertis à Jéſus-Chriſt ; qu'après ſa mort ils en ont converti beaucoup d'autres ; que les témoins de la vie & des miracles du fils de Dieu ont ſcellé leur témoignage de leur propre ſang ; que l'on ne meurt point pour atteſter des menſonges ; que par un effet viſible de la puiſſance Divine une grande partie de la terre eſt devenue chrétienne, & perſiſte juſqu'à ce jour dans cette religion divine.

Dans tout cela je ne vois point de miracle ; je n'y vois que des choſes très-conformes à la marche ordinaire de l'eſprit humain. Un impoſteur adroit, un charlatan

habile peut aiſément trouver quelques adhérens dans une populace groſſiere, ignorante, ſuperſtitieuſe ; ces adhérens, entraînés par ſes conſeils ou ſéduits par ſes promeſſes, conſentent à quitter une vie pénible & laborieuſe pour ſuivre un homme qui leur fait entendre qu'il les fera *pêcheurs d'hommes*, c'eſt-à-dire, qu'il les fera ſubſiſter par les reſſources de ſon art aux dépens de la multitude toujours crédule. Le charlatan, à l'aide de ſes remedes, peut opérer des cures qui ſemblent merveilleuſes à des ſpectateurs ignorans ; ces imbécilles ſur-le-champ voient en lui un homme ſurnaturel & divin ; il adopte lui-même cette idée, & confirme ſes dévots dans la haute opinion qu'ils ont conçue de lui ; il ſe ſent intéreſſé à l'entretenir dans ſes ſectateurs, dont il trouve le ſecret d'allumer l'enthouſiaſme. Pour cet effet notre empyrique ſe fait prédicateur ; il parle par énigmes, par ſentences obſcures, en paraboles, à une multitude qui admire toujours ce qu'elle ne comprend pas. Pour ſe rendre plus agréable au peuple, il déclame devant des miſérables

& des ſots contre les riches, les grands, les ſavans, & ſur-tout contre les prêtres, qui furent de tout tems avares, impérieux, peu charitables & onéreux au peuple. Si ſes diſcours ſont reçus avec empreſſement par le vulgaire, toujours chagrin, envieux & jaloux, ils déplaiſent à tous ceux qui ſe voient les objets des invectives & des ſatyres du prédicateur populaire. En conſéquence ils lui en veulent, ils lui tendent des pieges, ils cherchent à le ſurprendre en faute afin de le démaſquer une bonne fois & de ſe venger de lui. Celui-ci, à force d'impoſture, leur prête enfin le flanc; à force de miracles ou de preſtiges, il ſe décele à la fin; pour lors on le ſaiſit, on le punit, & il ne lui reſte pour adhérens que quelques idiots que rien ne peut détromper; que des partiſans accoutumés par lui à mener une vie fainéante; que des frippons adroits qui veulent continuer à en impoſer au public par des preſtiges ſemblables à ceux de leur ancien maître, par des harangues obſcures, découſues, embrouillées & fanatiques, par

des déclamations contre les magiſtrats & les prêtres ; ceux-ci qui ont le pouvoir en main finiſſent par les perſécuter, par les empriſonner, les fouetter, les châtier, les ſupplicier. Des vagabonds, accoutumés à la miſere, ſoutiennent toutes ces traverſes avec une fermeté que l'on rencontre aſſez ſouvent dans beaucoup de malfaiteurs ; dans quelques-uns le courage ſe trouve fortifié par la chaleur du fanatiſme. Cette fermeté ſurprend, émeut, attendrit, irrite les ſpectateurs contre ceux qui tourmentent des hommes que leur conſtance fait regarder comme des innocens qui pourroient avoir raiſon & pour qui la pitié d'ailleurs intéreſſe. C'eſt ainſi que l'enthouſiaſme ſe propage, & que la perſécution augmente toujours le nombre des partiſans de ceux que l'on voit perſécuter.

Je vous laiſſe, madame, le ſoin d'appliquer l'hiſtoire de notre charlatan & de ſes adhérens au fondateur, aux apôtres & aux martyrs de la religion chrétienne. Avec quelqu'art qu'ait été faite la vie de Jéſus-Chriſt, que nous ne tenons que de ſes

apôtres ou de leurs disciples, elle fournit suffisamment de quoi fonder nos conjectures. Je vous observe seulement que la nation des Juifs étoit renommée par sa crédulité ; que les compagnons de Jésus furent choisis dans la lie du peuple ; que Jésus montra toujours de la préférence à la populace dont il voulut, sans doute, se faire un rempart contre les prêtres ; & qu'enfin Jésus-Christ fut arrêté à la suite du plus éclatant de ses miracles, & nous le voyons mis à mort immédiatement après la résurrection du Lazare qui, d'après le récit même de l'évangile, porte les caracteres les plus évidens de la fraude pour tous ceux qui voudront l'examiner sans préjugé.

Je crois, madame, que ce que je viens de vous dire suffit pour vous faire sentir l'opinion que vous devez prendre du fondateur du christianisme & de ses premiers sectateurs ; ceux-ci ont été ou des dupes ou des fanatiques qui se sont laissés séduire par des prestiges & des discours conformes à leurs desirs, ou par des impos-

teurs adroits qui ont su mettre à profit les fourberies de leur ancien maître, qu'ils ont fait habilement revivre, afin d'établir une religion qui les a fait subsister eux-mêmes aux dépens des peuples; & qui maintient encore aujourd'hui dans l'abondance ceux que nous payons richement pour nous transmettre de pere en fils les fables, les visions & les merveilles dont la Judée fut le berceau. La propagation de la foi chrétienne & la constance des martyrs n'ont rien de surprenant; le peuple court après tous ceux qui lui font voir des merveilles, il reçoit sans raisonner tout ce qu'il leur plaît de débiter, il transmet à ses enfans les contes qu'il a entendu rapporter, & peu à peu ses opinions entraînent les souverains, les grands & même les savans.

Quant aux martyrs, leur constance n'a rien de surnaturel. Les premiers chrétiens, ainsi que tous les novateurs, furent traités par les Juifs & les païens en perturbateurs du repos public. Déjà suffisamment enivrés du fanatisme que leur religion inspiroit, persuadés que Dieu se tenoit prêt à les

couronner & à les recevoir dans ſes demeures éternelles ; en un mot, voyant les cieux ouverts & convaincus d'ailleurs que le monde alloit finir, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils euſſent le courage de braver les ſupplices, de les endurer avec conſtance & de mépriſer la mort. A ces motifs, fondés ſur leurs opinions religieuſes, il s'en joignit encore bien d'autres qui ſont toujours de nature à opérer fortement ſur l'eſprit des hommes. Ceux qui comme chrétiens ſe trouvoient empriſonnés & maltraités pour la foi, étoient viſités, conſolés, encouragés, honorés, comblés de biens par leurs freres, qui leur prodiguoient leurs ſoins & leurs ſecours pendant leur détention, & qui leur rendoient une eſpece de culte après leur mort. Ceux au contraire qui montroient de la foibleſſe étoient honnis, mépriſés, déteſtés, & quand ils marquoient du repentir on les forçoit de ſubir une pénitence rigoureuſe qui duroit auſſi long-tems que leur vie. Ainſi les motifs les plus puiſſans ſe réuniſſoient pour inſpirer du courage aux mar-

tyrs, & ce courage n'a rien de plus ſurnaturel que celui qui nous détermine tous les jours à braver les dangers les plus évidens par la crainte de ſe déshonorer aux yeux de nos concitoyens; une lâcheté nous expoſeroit à l'infamie pour le reſte de nos jours. Il n'y a rien de miraculeux dans la conſtance d'un homme à qui d'un côté l'on montre le bonheur éternel & les plus grands honneurs, & qui de l'autre ſe voit menacé de la haine, du mépris & de regrets durables.

Vous voyez donc, madame, que rien n'eſt plus facile que de renverſer les preuves par leſquelles les docteurs chrétiens établiſſent la révélation qu'ils trouvent ſi bien appuyée. Les miracles, les martyrs, les prophéties ne prouvent rien. Toutes les merveilles rapportées dans l'ancien & le nouveau Teſtament, ſi elles étoient véritables, ne prouveroient pas la toute-puiſſance Divine, mais au contraire l'impuiſſance dans laquelle la Divinité ſe ſeroit continuellement trouvée de convaincre les hommes des vérités qu'elle vouloit leur annoncer.

annoncer. D'un autre côté, en ſuppoſant que ces miracles euſſent produit tout l'effet que Dieu pouvoit en attendre, nous ne pouvons plus les croire que ſur la tradition & les récits des autres, qui ſont ſouvent ſuſpects, fautifs, exagérés. Les miracles de Moyſe ne nous ſont atteſtés que par Moyſe ou par des écrivains Hébreux, intéreſſés à les faire croire au peuple qu'ils vouloient gouverner. Les miracles de Jéſus ne nous ſont atteſtés que par ſes diſciples qui cherchoient à ſe faire des adhérens en racontant à un peuple crédule des prodiges dont ils prétendoient avoir été les témoins, ou que peut-être quelques-uns d'entr'eux croyoient avoir vu réellement. Tous ceux qui trompent les hommes ne ſont pas toujours des fourbes, ſouvent ils ſont trompés par des dupes de bonne-foi. D'ailleurs je crois vous avoir ſuffiſamment prouvé que les miracles répugnent à l'eſſence d'un Dieu qui eſt immuable, ainſi qu'à ſa ſageſſe qui ne lui permettroit point de rien changer aux loix ſages qu'il a lui-même établies. Enfin les miracles ſont inutiles puiſque

ceux que l'écriture nous raconte n'ont pas produit les effets que Dieu s'étoit proposé.

La preuve de la religion chrétienne tirée des prophéties n'eſt pas mieux fondée. Quiconque examinera ſans prévention ces prétendus oracles divins n'y trouvera jamais qu'un jargon ambigu, inintelligible, abſurde, découſu, entiérement indigne d'un Dieu qui auroit le deſſein de montrer ſa preſcience & d'inſtruire ſon peuple de l'avenir. Il n'exiſte pas, dans toute l'Écriture ſainte, une ſeule prophétie aſſez préciſe pour être littéralement appliquée à Jéſus-Chriſt. Pour vous convaincre de cette vérité, demandez aux plus ſavans de nos docteurs quelles ſont ces prophéties formelles dans leſquelles ils ont le bonheur de découvrir le Meſſie ; vous verrez que ce n'eſt qu'à l'aide d'explications forcées, de figures, de paraboles, de ſens myſtiques qu'ils viendront à bout d'y trouver quelque choſe de ſenſé & de les appliquer au Dieu fait homme qu'ils nous font adorer. Il ſembleroit que la Divinité n'a fait des prédic-

tions que pour qu'on ne pût y rien comprendre. Dans ces oracles équivoques dont il eſt impoſſible de pénétrer le ſens, nous ne trouvons que le langage de l'ivreſſe, du fanatiſme & du délire. Lorſqu'on croit y entrevoir quelque choſe d'intelligible, il eſt aiſé de s'appercevoir que les prophetes ont voulu parler d'événemens arrivés de leur tems, ou de perſonnages qui les avoient précédés. C'eſt ainſi que nos docteurs appliquent gratuitement au Chriſt des prophéties ou plutôt des relations faites après coup ſur David, ſur Salomon, ſur Cyrus, &c. L'on croit voir annoncer le châtiment du peuple Juif dans des récits où il n'eſt évidemment queſtion que de la captivité de Babylone; dans cet événement bien antérieur à Jéſus-Chriſt, on s'imagine trouver la prédiction de la diſperſion des Juifs, que l'on ſuppoſe une punition viſible de leur déicide, & que l'on voudroit faire paſſer aujourd'hui pour une preuve indubitable de la vérité du chriſtianiſme.

Il n'eſt donc point étonnant que les Juifs anciens & modernes n'aient point vu

dans les prophetes ce que nos docteurs nous y montrent, ou s'imaginent y voir eux-mêmes. Jéſus lui-même n'a pas été plus heureux que ſes prédéceſſeurs dans ſes prédictions. Dans l'évangile il annonce à ſes diſciples de la façon la plus formelle la deſtruction du monde & le jugement dernier, comme des événemens très-prochains & qui devoient arriver avant que la génération qui ſubſiſtoit alors fût paſſée. Cependant le monde dure encore & ne paroît nullement en danger de finir. Il eſt vrai que nos docteurs prétendent que dans la prédiction de Jéſus-Chriſt il s'agit de la ruine de Jéruſalem par Veſpaſien & Titus; mais il n'y a que des perſonnes qui n'ont point lu l'évangile qui puiſſent prendre le change là-deſſus ou ſe payer de cette défaite. Au reſte, en l'adoptant, il faudra du moins convenir que le fils de Dieu lui-même n'a point ſu prophétiſer plus clairement que ſes obſcurs prédéceſſeurs.

En effet, à chaque page des livres ſacrés que l'on aſſure inſpirés par Dieu même, ce Dieu ne ſemble ſe révéler que pour

mieux ſe cacher; il ne parle que pour n'être point entendu; il n'annonce des oracles que pour qu'on ne puiſſe ni les comprendre ni les appliquer; il ne fait des miracles que pour faire des incrédules; il ne ſe manifeſte aux hommes que pour étourdir leur jugement & dérouter la raiſon qu'il leur avoit donnée. La Bible nous repréſente ſans ceſſe Dieu comme un ſéducteur, un tentateur, un tyran ſoupçonneux, qui ne ſait à quoi s'en tenir ſur le compte de ſes ſujets, qui s'amuſe à tendre des pieges à ſes créatures, qui les éprouve pour avoir le plaiſir de les punir d'avoir ſuccombé à ſes tentations; ce Dieu n'eſt occupé qu'à édifier pour détruire, à démolir pour rebâtir; ſemblable à un enfant qui ſe dégoûte de ſes jouets, il défait ſans ceſſe ce qu'il a fait, il briſe ce qui étoit l'objet de ſes deſirs. Nulle prévoyance, nulle conſtance, nulle harmonie dans ſa conduite; nulle liaiſon, nulle clarté dans ſes diſcours; s'il agit, tantôt il approuve ce qu'il a fait, tantôt il s'en repent; il s'irrite & ſe fâche de ce qu'il a permis de

faire ; il ſouffre, malgré ſa puiſſance infinie, que l'homme l'offenſe ; il conſent que Satan ſa créature dérange tous ſes projets. En un mot, les livres révélés des chrétiens & des Juifs ne ſemblent imaginés que pour rendre incertaines ou même pour anéantir les qualités que l'on attribue à la Divinité & que l'on aſſure conſtituer ſon eſſence. Toute l'Écriture ſainte, le ſyſtême entier de la religion chrétienne ne paroiſſent fondés que ſur l'impuiſſance où Dieu s'eſt trouvé de rendre le genre humain auſſi ſage, auſſi bon, auſſi heureux qu'il le voudroit. La mort de ſon fils innocent immolé à ſa vengeance eſt devenue inutile pour la partie la plus nombreuſe des habitans de la terre ; preſque tout le genre humain, malgré les efforts continuels de la Divinité, continue à l'offenſer, à fruſtrer ſes projets, réſiſte à ſes volontés & perſévere dans ſa méchanceté.

C'eſt ſur des notions ſi fatales, ſi contradictoires, ſi indignes d'un Dieu juſte, d'un Dieu ſage, d'un Dieu bon, d'un Dieu raiſonnable, d'un Dieu indépendant,

immuable & tout-puiſſant que ſe fonde la religion chrétienne, que l'on aſſure établie pour toujours par un Dieu qui s'eſt pourtant déjà dégoûté de la religion des Juifs, avec leſquels il avoit fait & juré une alliance éternelle.

C'eſt au tems à prouver ſi ce Dieu ſera plus conſtant & plus fidele à remplir ſes engagemens avec les chrétiens, qu'il ne l'a été à remplir ceux qu'il avoit pris avec Abraham & ſa poſtérité. J'avoue, madame, que ſa conduite paſſée me donne de l'inquiétude ſur celle qu'il pourra tenir par la ſuite. S'il a pu reconnoître lui-même, par la bouche d'Ezéchiel, que les loix qu'il avoit données aux Juifs *n'étoient pas bonnes*, il pourroit bien quelque jour trouver des défauts dans celles qu'il a données aux chrétiens. Nos prêtres ſemblent eux-mêmes partager mes ſoupçons, & craindre que Dieu ne s'ennuie de la protection qu'il a ſi long-tems accordée à ſon égliſe. Les inquiétudes qu'ils montrent, les efforts qu'ils font pour empêcher le monde de s'éclairer, les perſécutions qu'ils ſuſcitent

à tous ceux qui les contrediſent, ſemblent prouver qu'ils ſe défient des promeſſes de Jéſus-Chriſt, & qu'ils ne ſont pas intimément convaincus de l'éternelle durée d'une religion qui ne leur paroît divine que parce qu'elle leur donne le droit de commander en dieux à leurs concitoyens. Il ſeroit, ſans doute, bien fâcheux que leur empire fût détruit; cependant il eſt à craindre que ſi les ſouverains de la terre & les peuples ſe laſſoient une fois de leur joug, le Souverain du ciel n'en fût bientôt dégoûté.

Quoi qu'il en ſoit, j'oſe me flatter, madame, que la lecture de cette lettre vous détrompera pleinement d'une vénération aveugle pour des livres que l'on appelle *divins*, tandis qu'ils ne paroiſſent faits que pour dégrader & détruire le Dieu que l'on en ſuppoſe l'auteur. Dans ma premiere, je compte vous faire voir que les dogmes établis par ces mêmes livres ou inventés depuis pour juſtifier les idées qu'ils nous donnent de Dieu, ne ſont pas moins contraires aux notions de

cet Être infiniment parfait. Un ſyſtême qui part de faux principes ne peut jamais devenir qu'un amas de fauſſetés.

Je ſuis, &c.

## LETTRE IV.

*Des dogmes fondamentaux de la religion chrétienne.*

VOUS ſavez, madame, que nos docteurs prétendent que ces livres révélés, que j'ai ſommairement examinés dans ma lettre précédente, ne renferment pas un mot qui ne ſoit inſpiré par l'eſprit de Dieu ; ce que je vous en ai dit doit vous prouver qu'en partant de cette ſuppoſition, la Divinité a fait l'ouvrage le plus informe, le plus contradictoire, le plus intelligible qui ait jamais exiſté ; en un mot, un ouvrage dont tout homme ſenſé rougiroit d'être l'auteur. Si quelque prophétie ſe trouve vérifiée pour les chrétiens, ce ne peut être que celle d'Iſaïe, qui dit : *En écoutant*

*vous entendrez & vous ne comprendrez point.* Mais dans ce cas nous répondrons qu'il étoit assez inutile de parler pour n'être point compris ; se révéler pour ne rien apprendre, ce n'est point se révéler.

Ne soyons donc point surpris si les chrétiens, nonobstant la révélation dont ils assurent avoir été favorisés, n'ont aucunes idées précises ni sur la Divinité, ni sur ses volontés, ni sur la façon d'entendre ses oracles. Le livre dans lequel ils vont puiser n'est propre qu'à confondre les notions les plus simples, qu'à jeter dans les plus grandes incertitudes, qu'à faire naître d'éternelles disputes. Si ce fut là le projet de la Divinité, elle y a sans doute parfaitement réussi. Les docteurs du christianisme ne furent jamais d'accord sur la façon d'entendre les vérités que Dieu s'étoit donné la peine de révéler lui-même ; tous les efforts qu'ils ont employés jusqu'ici n'ont encore pu parvenir à rien éclaircir, & les dogmes qu'ils ont successivement inventés ne pourront jamais justifier aux yeux d'un homme de bon-

ſens la conduite de l'Être infiniment parfait.

Auſſi pluſieurs d'entr'eux ſentant les inconvéniens qui pouvoient réſulter de la lecture des livres ſaints, les ont ſoigneuſement ôtés des mains du vulgaire & des ſimples; ils ont compris qu'une pareille lecture n'étoit propre qu'à ſcandaliſer, & qu'il ne falloit que le bon-ſens pour y découvrir une foule d'abſurdités. Ainſi les oracles de Dieu même ne ſont point faits pour ceux à qui Dieu a prétendu les adreſſer; il faut être initié dans les myſteres du ſacerdoce pour avoir droit de puiſer dans l'Écriture ſainte les lumieres que la Divinité deſtine à tous ſes enfans chéris. Mais les théologiens eux-mêmes parviennent-ils à écarter les difficultés que les livres ſacrés préſentent à chaque page? A force de méditer les myſteres qui y ſont contenus, nous donnent-ils des idées plus nettes ſur les voies de la Divinité? Non, ſans doute; ils expliquent des myſteres par d'autres myſteres; ils entaſſent de nouvelles obſcurités ſur les obſcurités

primitives ; rarement peuvent-ils s'accorder entr'eux, & lors même que par hasard leurs opinions se réunissent, nous n'en sommes pas plus éclaircis, & notre raison se trouve toujours également confondue.

S'ils sont d'accord sur quelque point, c'est pour nous dire que la raison humaine, dont on suppose Dieu l'auteur, a pu se dépraver ; n'est-ce pas taxer Dieu d'impuissance, d'injustice, de malignité ? Pourquoi ce Dieu, en créant un être raisonnable, ne lui a-t-il pas donné une raison que rien ne pût corrompre ? On nous répond que la raison de l'homme dut être nécessairement bornée ; que la perfection ne peut être l'apanage d'une créature ; que les voies de Dieu ne sont point les voies de l'homme. Mais dans ce cas pourquoi la Divinité s'offense-t-elle des imperfections nécessaires qui se trouvent dans ses créatures ? Comment un Dieu juste peut-il exiger que notre esprit admette ce que notre esprit n'est point fait pour comprendre ? Ce qui est au-dessus de

notre raiſon peut-il être fait pour nous dont la raiſon eſt bornée ? Si Dieu eſt infini, comment une créature finie peut-elle en raiſonner ? Si les myſteres & les deſſeins cachés de la Divinité ne ſont point de nature à être compris par l'homme, à quoi bon l'en occuper ſans ceſſe ? Si Dieu eût voulu que nous nous occupaſſions de ſes voies, n'auroit-il pas dû nous donner une raiſon proportionnée aux choſes qu'il vouloit que nous ſuſſions ?

Vous voyez donc, madame, qu'en déprimant notre raiſon, en la ſuppoſant corrompue, nos prêtres anéantiſſent eux-mêmes la néceſſité de la religion, qui ne peut être utile ou importante pour nous qu'autant que nous la pourrions comprendre. Ils font plus, en ſuppoſant notre raiſon dépravée, ils accuſent Dieu d'injuſtice pour exiger que cette raiſon conçoive ce qu'elle ne peut concevoir. Ils l'accuſent d'impuiſſance pour n'avoir pas rendu cette raiſon plus parfaite ; en un mot, en dégradant l'homme, ils dégradent Dieu & le dépouillent des attributs qui ſont de ſon

eſſence. Appelleriez-vous bon & juſte un pere qui, voulant que ſes enfans marchaſſent par une route obſcure & remplie de dangers, ne leur donneroit pour ſe conduire qu'une lumiere trop foible pour trouver leur chemin & pour éviter les dangers continuels dont ils ſeroient entourés ? Trouveriez-vous que ce pere auroit bien pourvu à leur ſûreté, en leur donnant par écrit des inſtructions inintelligibles, & qu'ils ne pourroient point déchiffrer à la foible lueur du flambeau qu'il leur auroit donné ?

On ne manquera pas de nous dire que la corruption de la raiſon & la foibleſſe de l'eſprit humain ſont des ſuites du péché : mais pourquoi l'homme a-t-il péché ? Comment un Dieu bon a-t-il permis que cet enfant chéri pour lequel il avoit créé l'univers, & dont il exigeoit les hommages, l'offenſât lui-même, & par-là éteignît ou affoiblît le flambeau qu'il lui avoit donné ? D'un autre côté la raiſon d'Adam devoit être ſans doute bien plus parfaite avant ſon péché ; dans ce cas comment ſa raiſon ne l'a-t-elle pas empêché de ſuccomber & de

pécher ? La raiſon d'Adam étoit-elle corrompue même avant d'avoir encouru la colere de ſon Dieu ? Étoit-elle dépravée avant d'avoir rien fait qui pût la dépraver ?

Pour juſtifier la conduite bizarre de la Providence, pour l'empêcher de paſſer pour l'auteur du péché, pour lui ſauver le ridicule d'être la cauſe ou le complice des offenſes qu'on lui fait à elle-même, les théologiens ont imaginé un *être* ſubordonné à la puiſſance Divine ; c'eſt lui qu'ils ont fait l'auteur de tout le mal qui ſe commet dans l'univers. Dans l'impoſſibilité de concilier les déſordres continuels dont le monde eſt le théatre, avec les volontés d'un Dieu rempli de bonté, créateur & conſervateur des choſes, qui aime l'ordre, qui ne cherche que le bonheur de ſes créatures, ils ont imaginé un génie deſtructeur, rempli de méchanceté, qui s'acharnoit à rendre les hommes malheureux & à faire échouer les vues bienfaiſantes de l'Éternel. C'eſt cet *être* malfaiſant & pervers que l'on a nommé *ſatan*, le *diable*, l'*eſprit malin* ; nous lui voyons jouer un grand rôle

dans toutes les religions du monde, dont les fondateurs ſe ſont trouvés dans l'impuiſſance de faire partir d'une même ſource & le bien & le mal. A l'aide de cet *être* imaginaire, on a cru réſoudre toutes les difficultés; on n'a point vu qu'une pareille invention anéantiſſoit évidemment la toute-puiſſance Divine, que ce ſyſtême étoit rempli de contradictions palpables, & que ſi c'eſt le diable qui fait pécher, ce ſeroit, en toute juſtice, lui ſeul qui devroit en porter la peine.

Si Dieu eſt l'auteur de tout, c'eſt lui qui a créé le diable; ſi ce diable eſt méchant, s'il fait échouer les projets de la Divinité, c'eſt que la Divinité permet ou veut que ſes projets échouent, ou n'a point aſſez de force pour empêcher le diable d'exercer ſon pouvoir. Si Dieu ne vouloit pas que le diable exiſtât, le diable n'exiſteroit point; Dieu pourroit l'anéantir d'un ſeul mot, ou du moins Dieu pourroit changer en lui ſes diſpoſitions ſi fâcheuſes pour nous & ſi contraires aux projets d'une Providence bienfaiſante: dès que le diable agit & ſubſiſte,

nous ſommes forcés d'en conclure que la Divinité trouve bon qu'il agiſſe comme il fait & dérange perpétuellement ſes deſſeins.

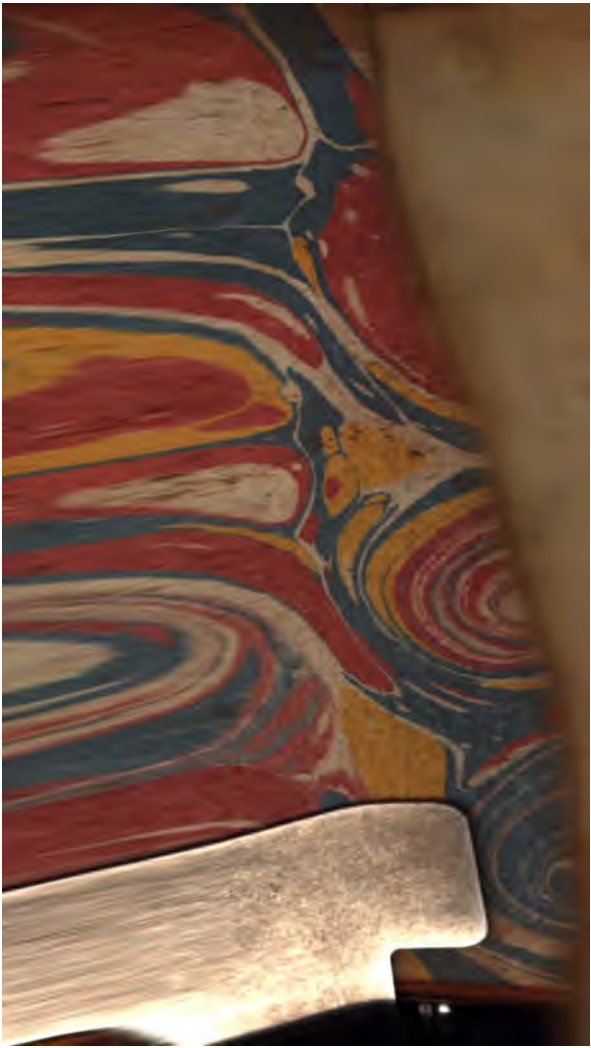
Ainſi, madame, l'invention du diable ne remédie à rien; elle ne ſert au contraire qu'à embrouiller les choſes. En mettant ſur ſon compte tout le mal qui ſe commet dans le monde, on n'en diſculpe nullement la Divinité; toute la puiſſance qu'on lui ſuppoſe eſt priſe ſur celle de l'Éternel; & vous ſavez très-bien que, d'après les notions de la religion chrétienne, le diable a bien plus d'adhérens que Dieu lui-même; continuellement il lui débauche ſes ſerviteurs & il parvient à les révolter contre lui; ſans ceſſe, en dépit de Dieu, il les entraîne dans la perdition; contre un ſeul homme qui lui demeure fidele & qui trouve grace devant ſes yeux, vous n'ignorez pas qu'il y en a des millions qui, ſuivant les étendards de ſatan, ſeront plongés avec lui dans des malheurs éternels.

Mais comment ſatan lui-même a-t-il encouru la diſgrace du Tout-Puiſſant? Par quel forfait a-t-il pu mériter de devenir

l'objet éternel de la colere du Dieu qui l'a créé ! La religion chrétienne nous explique tout cela ; elle nous apprend que le diable étoit dans l'origine un ange, c'eſt-à-dire, un pur eſprit rempli de perfections, créé par la Divinité pour occuper un poſte diſtingué dans la cour céleſte, deſtiné comme les autres courtiſans de l'Éternel à recevoir ſes ordres & à jouir près de lui d'un bonheur inaltérable ; mais l'ambition le perdit ; ſon orgueil l'ayant aveuglé il oſa ſe révolter contre ſon Maître ; il engagea d'autres eſprits auſſi purs que lui dans ſon entrepriſe inſenſée ; en conſéquence de ſa témérité il fut précipité du ciel, ſes malheureux adhérens furent entraînés dans ſa chûte ; & depuis endurcis par la volonté divine dans leurs folles diſpoſitions, ils n'ont d'autre occupation dans l'univers que de tenter les hommes, de tâcher d'augmenter le nombre des ennemis de Dieu & des victimes de ſa colere.

C'eſt à l'aide de cette fable que les docteurs chrétiens voient la chûte d'Adam préparée par le Tout-Puiſſant même anté-

rieurement à la création du monde. Il falloit que la Divinité eût un grand deſir que l'homme péchât, puiſqu'elle s'y prit de ſi loin pour le faire pécher! En effet, ce fut le diable qui par la ſuite du tems, couvert de la peau d'un ſerpent, ſollicita la mere du genre humain à déſobéir à Dieu & à rendre ſon mari complice de ſa rebellion. Mais la difficulté ne ſera point levée par toutes ces inventions. Si ſatan dans le tems où il étoit un ange, vivoit dans l'innocence & méritoit les bontés de ſon Dieu, comment ce Dieu a-t-il permis qu'il s'élevât dans ſon eſprit des idées d'orgueil, d'ambition & de révolte? Comment cet ange de lumiere fut-il aſſez aveugle pour ne point reconnoître la folie de ſon entrepriſe? Ignoroit-il que ſon Maître étoit tout-puiſſant? Qui eſt-ce qui a tenté ſatan? Quelle raiſon la Divinité put-elle avoir de le choiſir pour être l'objet de ſa fureur, le deſtructeur de ſes projets, l'ennemi de ſon pouvoir? Si l'orgueil eſt un péché, ſi l'idée même d'une révolte eſt le plus grand des crimes, le péché fut donc antérieur au péché, & Lucifer offenſa Dieu,



UVRES

DE

ERET.

même dans ſon état de pureté ; car enfin un être pur, innocent, agréable à ſon Dieu, qui avoit toutes les perfections dont une créature pouvoit être ſuſceptible, devoit être exempt d'ambition, d'orgueil & de folie. Nous devons en dire autant de notre premier pere qui, malgré ſa ſageſſe, ſon innocence & ſes lumieres infuſes par Dieu lui-même, n'a pas laiſſé de pécher en ſuccombant à la tentation du démon.

Ainſi en dernier reſſort ce ſera toujours Dieu qui ſera la cauſe du péché ; ce ſera Dieu qui aura tenté Lucifer dès avant la création du monde, afin qu'il devînt à ſon tour le tentateur de l'homme & la cauſe de la perte de toute la race humaine. Il ſembleroit que Dieu n'eût créé les anges & l'homme que pour leur fournir l'occaſion de pécher.

Il eſt aiſé de ſentir le ridicule de ce ſyſtême ; auſſi pour le ſauver les théologiens ont-ils cru devoir en inventer un autre non moins abſurde qui ſert de baſe à toutes les religions révélées, & par le moyen duquel on croit juſtifier pleinement la Provi-

dence Divine. Ce ſyſtême eſt celui qui ſuppoſe le libre arbitre de l'homme, c'eſt-à-dire, qu'il eſt le maître de faire le bien ou le mal & de diriger ſa volonté. Aux mots de *libre arbitre* je vois déjà, madame, que vous vous effrayez; vous craignez, ſans doute, une diſſertation métaphyſique. Raſſurez-vous néanmoins, je me flatte de ſimplifier la queſtion au point de la rendre très-claire, je ne dis pas ſeulement pour vous, mais encore pour des perſonnes qui n'auroient point vos lumieres.

Dire que l'homme eſt libre, c'eſt le ſouſtraire au pouvoir de l'Être ſuprême, c'eſt prétendre que Dieu n'eſt point le maître de ſa volonté; c'eſt avancer qu'une foible créature peut, quand il lui plaît, ſe révolter contre ſon créateur, déranger ſes projets, troubler l'ordre qu'il aime, rendre inutiles ſes travaux, le chagriner, l'affliger, agir ſur lui, mettre ſes paſſions & ſa bile en mouvement. Ainſi, du premier coup-d'œil, vous voyez découler de ce principe une foule d'abſurdités. Si ce Dieu eſt ami de l'ordre, tout ce que ſont ſes créatures doit

néceſſairement conſpirer au maintien de cet ordre ; ſans cela la volonté divine manqueroit d'avoir ſon effet. Si Dieu a des projets, ils doivent toujours néceſſairement s'exécuter ; ſi l'homme peut affliger ſon Dieu, l'homme eſt le maître du bonheur de ce Dieu, & la ligue qu'il fait avec ſatan eſt aſſez forte pour diſſiper les projets de la Divinité. En un mot, ſi l'homme eſt libre de pécher, Dieu n'eſt plus tout-puiſſant.

On nous répondra que Dieu, ſans nuire à ſa toute-puiſſance, peut donner à l'homme la liberté ; que cette liberté eſt un bienfait par lequel Dieu veut le mettre à portée de mériter ſes bontés ; mais d'un autre côté cette liberté le met auſſi à portée de mériter ſa haine, de l'offenſer & par-là d'encourir des malheurs infinis ; d'où je conclus que cette liberté n'eſt nullement un bienfait & nuit évidemment à la bonté divine. Cette bonté ſeroit plus réelle ſi les hommes ſe trouvoient forcés à faire toujours ce qui doit plaire à Dieu, ce qui eſt conforme à l'ordre, ce qui peut les conduire au bonheur. Si les hommes, en vertu de leur

liberté, ſont des choſes contraires aux vues de Dieu, ce Dieu qui prévoit tout, a dû prévoir qu'ils abuſeroient de leur liberté : s'il a prévu qu'ils pécheroient, il auroit dû les en empêcher ; s'il n'a point empêché qu'ils fiſſent du mal, il a conſenti au mal qu'ils pouvoient faire ; s'il y a conſenti, il ne peut s'en offenſer ; s'il s'en offenſe ou s'il les punit du mal qu'ils ont fait, il eſt injuſte & méchant ; s'il permet qu'ils courent à leur perte, il doit s'en prendre à lui-même & ne peut avec raiſon les châtier d'avoir abuſé de leur liberté, d'avoir été trompés ou ſéduits par les objets qu'il avoit lui-même placés ſur leur chemin pour les ſéduire, pour les tenter, pour déterminer leurs volontés à mal faire. (1)

Que diriez-vous d'un pere qui donneroit à ſes enfans en bas âge & dépourvus d'expérience, la liberté de ſatisfaire leurs appé-

(1) Conférez ici ce que dit Bayle, *Diction. crit.* art. *Origene*, rem. E. art. *Paulticiens*, rem. E. F. M. & dans le troiſieme volume des *réponſes aux queſtions d'un provincial.*

tits déſordonnés juſqu'à ſe faire du mal ? Ce pere ſeroit-il en droit de ſe fâcher de l'abus qu'ils feroient de la liberté qu'il leur auroit accordée ? N'y auroit-il pas de la malice à ce pere, qui auroit prévu ce qui devoit arriver, de mettre ſes enfans à portée de ſe nuire ? Ne montreroit-il pas le comble de la déraiſon, s'il les puniſſoit du mal qu'ils ſe ſont fait & du chagrin qu'ils lui cauſent ? Ne ſeroit-ce pas à lui-même qu'il devroit s'en prendre de la ſottiſe de ſes enfans ?

Voilà pourtant les points de vue ſous leſquels le ſyſtême de la liberté de l'homme nous montre la Divinité. Cette liberté ſeroit de ſa part le préſent le plus dangereux, puiſqu'elle mettroit l'homme en état de ſe faire les maux les plus affreux. D'où nous devons conclure que ce ſyſtême, loin de juſtifier la Divinité, la rend coupable de malice, d'imprudence, d'injuſtice & de folie. Ce ſeroit renverſer toutes nos idées que de prétendre qu'un Être infiniment ſage & bon conſentît à punir ſes créatures des penchans qu'il leur auroit donnés ou qu'il

qu'il auroit ſouffert que le diable leur inſpirât. Toutes les ſubtilités de la théologie ne tendent réellement qu'à détruire les notions qu'elle-même nous donne de la Divinité. Cette théologie eſt évidemment le tonneau des Danaïdes.

Cependant nos docteurs ont imaginé des moyens pour étayer leurs ſuppoſitions ruineuſes. Vous avez plus d'une fois oui parler de la *prédeſtination* & de la *grace ;* mots terribles, qui excitent encore parmi nous des diſputes dont la raiſon ſeroit forcée de rougir, ſi les chrétiens ne ſe faiſoient un devoir de renoncer à la raiſon, & qui n'en ont pas moins des conſéquences funeſtes pour la ſociété. N'en ſoyons point ſurpris ; les principes faux ou obſcurs d'où partent les théologiens, doivent néceſſairement produire des diſſentions entr'eux : leurs querelles ſeroient indifférentes, ſi l'on n'y attachoit pas plus d'importance qu'elles ne le méritent.

Quoi qu'il en ſoit, le ſyſtême de la prédeſtination ſuppoſe que Dieu dans ſes décrets éternels a réſolu que quelques hom-

mes élus & favorisés recevroient des graces spéciales, à l'aide desquelles ils pourroient se rendre agréables à Dieu & parvenir au bonheur éternel, tandis qu'une infinité d'autres sont destinés à la perdition, & ne recevront du ciel aucune des graces nécessaires pour obtenir le salut. Il suffit, je pense, d'exposer ce système pour en reconnoître l'absurdité. Il fait de Dieu, de l'Être infiniment bon & parfait, un tyran partial, qui n'a créé le plus grand nombre des hommes que pour être les jouets & les victimes de son caprice; il suppose que Dieu punit ses créatures pour n'avoir point reçu les graces qu'il n'a point voulu leur donner; il nous présente ce Dieu sous des traits si révoltans, que les théologiens sont forcés d'avouer que ce qu'ils nous disent là-dessus est un profond mystere, dans lequel l'esprit humain n'est point fait pour pénétrer. Mais si l'homme n'est pas fait pour porter un œil curieux sur cet affreux mystere, c'est-à-dire, sur l'étonnante absurdité que nos docteurs ont enfantée vainement pour rendre compte des voies de Dieu, ou pour

tâcher de concilier l'injuſtice atroce de ce Dieu avec ſa bonté infinie, de quel droit veulent-ils nous faire adorer ce myſtere, nous obliger de le croire, nous forcer de ſouſcrire à une opinion qui ſappe la bonté divine juſques dans ſes fondemens ? Comment raiſonnent-ils d'un dogme & ſe querellent-ils avec acharnement ſur un ſyſtême auquel de leur aveu, ils ne comprennent rien eux-mêmes ?

Plus vous examinerez la religion, & plus vous aurez d'occaſions de vous convaincre que les choſes que nos docteurs appellent des *myſteres*, ne ſont jamais que les difficultés qui les embarraſſent eux-mêmes quand ils ne peuvent venir à bout d'éviter des abſurdités dans leſquelles leurs faux principes les jettent néceſſairement. Ce mot n'eſt point fait pour nous en impoſer ; ces graves docteurs n'entendent point eux-mêmes les choſes dont ils nous parlent ſans ceſſe ; ils inventent des mots faute de pouvoir expliquer les choſes, & ils donnent le nom de *myſteres* à ce qu'ils ne comprennent pas mieux que nous.

Toutes les religions du monde ſont fondées ſur la prédeſtination ; toutes les révélations, comme vous avez déjà pu l'entrevoir, ſuppoſent ce dogme odieux, qui fait de la Providence une injuſte marâtre, qui montre une prédilection aveugle pour quelques-uns de ſes enfans au préjudice de tous les autres. Elles font de Dieu un tyran qui punit des fautes néceſſaires auxquelles il a lui-même ſollicité, ou dans leſquelles il a permis que l'on fût entraîné. Ce dogme qui a ſervi de baſe à tout le paganiſme, eſt encore le grand pivot de la religion chrétienne, dont le Dieu ne doit pas moins exciter la haine que les divinités les plus méchantes des peuples idolâtres. Avec de telles notions, il n'eſt point étonnant que ce Dieu ſoit pour ceux qui le méditent, un objet effrayant, affligeant, dont l'idée ſuffit pour troubler l'imagination, & pour porter à des folies dangereuſes.

Le dogme de l'autre vie ſervit encore à diſculper la Divinité des injuſtices apparentes ou paſſageres dont on dut naturellement l'accuſer. On prétendit qu'elle ſe plai-

ſoit à éprouver ici-bas ſes amis mêmes, bien réſolue de les en dédommager amplement par la ſuite dans un autre ſéjour que l'on imagina pour les ames. Mais, comme je crois déjà l'avoir inſinué, ces épreuves que Dieu fait eſſuyer aux bons, ou montrent ſon injuſtice, au moins paſſagere, ou contrediſent ſon *omniſcience*. Si Dieu ſait tout & connoît juſqu'aux replis les plus cachés du cœur de ſes créatures, qu'a-t-il beſoin de les éprouver? S'il a réſolu de leur accorder les graces néceſſaires pour les ſoutenir, n'eſt-il pas aſſuré qu'elles ne ſuccomberont jamais? S'il eſt injuſte & cruel, ce Dieu n'eſt pas immuable, il dément ſon caractere, au moins pour quelque tems; il déroge à des perfections qui devroient toujours ſe trouver en lui. Que penſerions-nous d'un roi qui pendant quelque tems feroit éprouver à ſes favoris les traitements les plus affreux, ſans qu'ils euſſent rien fait pour mériter leur diſgrace, & qui croiroit avoir tout réparé en les comblant enſuite de ſes plus grandes faveurs? Un tel prince ne nous paroîtroit-il pas mé-

chant, fantaſque & cruel ? Cependant ce prince ſoupçonneux ſeroit pardonnable à quelques égards, ſi pour ſon propre intérêt & pour mieux s'aſſurer de l'attachement de ſes amis, il leur faiſoit ſubir quelques épreuves. Il n'en eſt pas ainſi de Dieu, qui ſachant tout, qui pouvant tout, ne peut jamais avoir rien à craindre des diſpoſitions de ſes créatures. D'où l'on voit que c'eſt faire jouer à la Divinité un rôle bien puérile, bien ridicule, bien injuſte, que de ſuppoſer qu'elle éprouve ſes ſerviteurs, & qu'elle les faſſe ſouffrir ſans raiſon en ce monde pour les dédommager dans un autre. Nos théologiens ne manqueront pas de trouver des motifs de cette conduite de Dieu qu'ils croiront propres à le juſtifier ; mais ces prétendus motifs ſeront empruntés de la toute-puiſſance de cet Être, de ſon pouvoir abſolu ſur ſes créatures à qui il ne doit pas rendre compte de ſes actions ; & par-tout nous verrons que notre théologie, croyant juſtifier ſon Dieu, en fait un deſpote, un tyran, c'eſt-à-dire, le plus haïſſable des maîtres. Je ſuis, &c.

## LETTRE V.

*De l'immortalité de l'ame, & du dogme de l'autre vie.*

Nous voici, madame, conduits à l'examen du dogme de la vie future dans laquelle on ſuppoſe que la Divinité, après avoir fait paſſer les hommes par les tentations, les épreuves & les traverſes de la vie préſente, afin de s'aſſurer s'ils ſont dignes de ſon amour ou de ſa haine, leur donnera les récompenſes ou leur infligera les châtimens qu'ils auront mérités. Ce dogme, qui eſt un des points capitaux de la religion chrétienne, eſt fondé ſur un grand nombre de principes ou de ſuppoſitions dont nous avons déjà fait voir l'abſurdité & l'incompatibilité avec les notions que cette même religion nous donne de la Divinité. En effet, il ſuppoſe que l'homme peut offenſer ou réjouir le Souverain de la nature, influer ſur ſon humeur, exciter ſes paſſions, l'affliger, le tourmenter, lui réſiſter & ſe

ſouſtraire à ſon pouvoir. Il ſuppoſe la liberté de l'homme, ſyſtême que nous venons de trouver incompatible avec la bonté, la juſtice, la toute-puiſſance Divine. Il ſuppoſe que Dieu a beſoin d'éprouver ſes créatures & de les faire, pour ainſi dire, paſſer par un noviciat pour ſavoir à quoi s'en tenir ſur leur compte. Il ſuppoſe dans un Dieu, qui n'a fait l'homme que pour le rendre heureux, l'impuiſſance de le mettre tout d'un coup dans la route qui le conduiroit infailliblement à une félicité permanente. Il ſuppoſe que l'homme ſe ſurvivra lui-même, ou que même après ſa mort il continuera à penſer, à ſentir, à agir comme il faiſoit de ſon vivant. En un mot, il ſuppoſe l'immortalité de l'ame; opinion inconnue au légiſlateur des Juifs, qui n'en a parlé nulle part au peuple à qui Dieu s'étoit manifeſté; opinion que du tems de Jéſus-Chriſt les uns admettoient & les autres rejetoient à Jéruſalem, ſans que le Meſſie, qui venoit pour inſtruire, daignât fixer les idées de ceux qui pouvoient ſe tromper à cet égard; opinion qui paroît

avoir été enfantée dans l'Égypte ou dans les Indes, antérieurement à la religion judaïque, mais qui ne fut connue des Hébreux que quand ils eurent occaſion de s'inſtruire de la philoſophie païenne des Grecs & de la doctrine de Platon.

Quelle que ſoit l'origine de ce dogme, il fut avidemment adopté par les chrétiens, qui le jugerent très-convenable à leur ſyſtême religieux dont toutes les parties ſont fondées ſur le merveilleux, & qui ſe feroient un crime d'admettre la moindre opinion qui fût conforme à la raiſon. Ainſi, ſans remonter juſqu'aux inventeurs de ce dogme inconcevable, examinons de ſang-froid cette opinion en elle-même; voyons la ſolidité des principes ſur leſquels elle s'appuie; adoptons-la ſi nous la trouvons bien fondée, & rejetons-la ſi elle nous paroît deſtituée de preuves & contraire à la raiſon, quand même elle auroit été reçue comme une vérité conſtante par toute l'antiquité; quand même cette idée ſeroit adoptée par le plus grand nombre des hommes.

Ceux qui ſoutiennent l'immortalité de

l'ame, regardent cette ame comme un être distingué de leur corps, d'une substance totalement différente de la sienne qu'ils désignent sous le nom d'*esprit*. Si l'on demande ce que c'est qu'un esprit ? on nous dit que c'est ce qui n'est point matiere ; & si l'on demande ce que l'on peut entendre par ce qui n'est point matiere, qui est la seule chose dont nous puissions nous former une idée, on nous dira que c'est un esprit. En général, il est aisé de voir que les hommes les plus sauvages, ainsi que les penseurs les plus subtils, se servent du mot *esprit* pour désigner toutes les causes dont ils ne peuvent se faire des notions bien claires : ainsi le mot *esprit* ne désigne jamais qu'un être dont on n'a point d'idée.

Cependant on a prétendu que cet être inconnu, entiérement différent du corps, d'une substance qui n'avoit rien de conforme à la sienne, étoit pourtant capable de faire mouvoir ce corps, ce qui, sans doute, est déjà un mystere très-inconcevable. On a vu que cette substance spirituelle se trouvoit unie avec le corps maté-

riel & régloit toutes ſes fonctions. Comme on avoit ſuppoſé que la matiere ne pouvoit ni penſer, ni vouloir, ni ſentir, on a cru que l'on concevroit bien mieux ces opérations en les attribuant à un être dont on avoit encore des idées bien moins claires que de la matiere. En conſéquence l'on a imaginé une foule de ſuppoſitions gratuites pour expliquer l'union de l'ame avec le corps. Enfin, dans l'impoſſibilité de ſe tirer des embarras inſurmontables dans leſquels on s'étoit jeté en faiſant l'homme double & en ſuppoſant qu'il renfermoit en lui-même un être diſtingué de lui-même, l'on a tranché toutes les difficultés en diſant que cette union étoit un grand myſtere, ce qui veut dire en bon françois que l'on n'y comprenoit rien; & l'on a eu recours à la toute-puiſſance de Dieu, à ſa volonté ſuprême, à des miracles qui ſont toujours les dernieres reſſources, que les théologiens ſe réſervent quand ils ne ſavent plus comment ſe tirer d'affaire.

Voilà donc à quoi ſe réduit tout le jargon métaphyſique des profonds rêveurs qui

depuis tant de ſiecles nous parlent d'une ame, d'une ſubſtance immatérielle dont ils n'ont aucune idée, d'un eſprit, c'eſt-à-dire, d'un être totalement différent de ce que nous pouvons connoître : tout le verbiage théologique ſe borne à nous dire en termes pompeux, faits pour en impoſer aux ignorans, que l'on ne ſait point ce que c'eſt que l'ame ; que l'on appelle *eſprit* toute cauſe dont la nature & la façon d'agir ſont inconnues, dont on ne comprend point le méchaniſme ou le jeu ; & que ſa façon d'agir & d'être eſt l'effet de la puiſſance d'un Dieu dont l'eſſence eſt encore plus éloignée de la nôtre & plus cachée pour nous que l'ame humaine elle-même. A l'aide de ces mots qui ne vous apprendront rien du tout, vous en ſaurez autant, madame, que tous les théologiens du monde.

Si vous voulez vous faire des idées plus préciſes de vous-même, écartez donc les préjugés d'une vaine théologie qui ne conſiſte qu'à répéter des mots ſans leur attacher des idées claires, & qui en diſ-

tinguant l'ame du corps, ne ſemble ſe propoſer que de multiplier les êtres ſans raiſon, ne fait que rendre plus incompréhenſibles & plus obſcures les notions peu diſtinctes que nous avons de nous-mêmes. Ces notions deviendront au moins plus ſimples & plus exactes ſi nous conſultons la nature, l'expérience & la raiſon; elles nous prouveront que l'homme ne ſent que par les organes matériels de ſon corps, qu'il ne voit que par ſes yeux, qu'il ne touche que par ſa peau, qu'il n'entend que par ſes oreilles, &c. que lorſqu'aucuns de ſes organes ne ſont actuellement remués, ou n'ont été antérieurement ébranlés, l'homme ne peut avoir ni idées, ni penſées, ni mémoire, ni réflexion, ni jugement, ni deſirs, ni volontés. L'expérience nous montrera que des êtres corporels & matériels ſont ſeuls capables d'agir ſur ſes organes corporels, & que ſans ces organes ce qu'on appelle ſon *ame* ne penſeroit point, ne ſentiroit point, ne voudroit point, n'agiroit point. Tout nous démontre que l'ame ſubit continuellement

les mêmes viciſſitudes que le corps ; elle ſe développe, ſe fortifie, décline & s'affoiblit avec lui ; enfin tout nous annonce qu'elle doit périr avec lui, à moins de prétendre que l'homme ſentira lorſqu'il n'aura plus les organes qui lui font éprouver le ſentiment ; qu'il verra, qu'il entendra ſans avoir ni des yeux ni des oreilles ; qu'il aura des idées ſans avoir des ſens pour recevoir l'impreſſion des êtres phyſiques, & en exciter les perceptions dans ſon entendement ; enfin, qu'il jouira ou ſouffrira lorſqu'il n'aura plus ni nerfs ni ſenſibilité.

Ainſi tout conſpire à prouver que notre ame eſt la même choſe que notre corps enviſagé relativement à quelques-unes de ſes fonctions, moins viſibles à la vérité que les autres. Tout s'accorde à nous convaincre que ſans le corps l'ame n'eſt plus rien, & que toutes les opérations que l'on attribue à cette ame ne pourront plus s'exercer dès que le corps ſera détruit. Notre corps eſt une machine qui, tant que nous vivons, eſt ſuſceptible de produire des effets que l'on déſigne ſous différens

noms pour les diſtinguer les uns des autres ; le ſentiment eſt un de ces effets, la penſée en eſt un autre, la réflexion en eſt un autre, &c. Ces dernieres ſe paſſent au-dedans de nous-mêmes, & notre cerveau paroît en être le ſiege ou l'organe qui en eſt ſuſceptible. Cette machine une fois dérangée ou détruite n'eſt plus capable de produire les mêmes effets ni d'exercer les mêmes fonctions. Il en eſt de notre corps comme d'un horloge qui n'indique plus les heures, ou qui ne ſonne plus quand on vient à la briſer.

Ainſi, belle Eugénie, ceſſez de vous occuper triſtement du ſort qui vous attend lorſque vous n'exiſterez plus. Après la mort du corps, l'ame ne ſubſiſtera plus ; ces feux dévorans dont on la menace n'auront point de priſe ſur elle ; elle ne ſera plus ſuſceptible de plaiſirs ni de douleurs, d'idées riantes ou chagrines, de réflexions gaies ou lugubres. Ce n'eſt que par le corps que nous ſentons, que nous penſons, que nous ſommes gais ou triſtes, heureux ou malheureux ; ce corps une fois diſſout

n'aura ni perceptions, ni ſenſations, & par conſéquent ni mémoire ni idées ; ſes parties diſperſées n'auront plus les mêmes qualités que quand elles étoient réunies ; elles ne pourront plus conſpirer à produire les mêmes effets. En un mot, le corps étant détruit, l'ame, qui n'eſt que le réſultat de l'enſemble de ce corps, ne ſera plus rien.

Nos docteurs ont ſi bien ſenti que l'ame qu'ils avoient ſi gratuitement diſtinguée du corps, ne pouvoit rien faire ſans lui, qu'ils ont été forcés d'admettre un dogme ridicule inventé par les mages de Perſe, connu ſous le nom de la *réſurrection*. Ce ſyſtême ſuppoſe que les parties diſperſées du corps ſe rapprocheront un jour afin de le remettre dans ſon état primitif. Pour que ce phénomene étrange s'opere il faudra que les particules de nos corps détruits, dont les unes ſe convertiſſent en terre, d'autres paſſent dans les plantes, d'autres dans des animaux, tant de notre eſpece que de toute autre ; il faudra, dis-je, que ces particules dont quelques-unes ſe mêlent

avec les eaux ou voltigent dans l'air, qui ſouvent auront ſucceſſivement appartenu à pluſieurs hommes différens, ſe raſſemblent pour reproduire l'individu qu'elles auront antérieurement conſtitué. Si vous ne concevez pas la poſſibilité de la choſe, les théologiens vous l'expliqueront en vous diſant que c'eſt un profond myſtere qui ne peut ſe concevoir; ils vous apprendront que la réſurrection eſt un miracle, un effet ſurnaturel de la puiſſance divine. C'eſt ainſi qu'ils ſe tirent de toutes les difficultés que le bon-ſens leur oppoſe.

Si par haſard, madame, vous ne voulier pas vous contenter de ces raiſons ſublimes auxquelles le bon-ſens répugne, ils chercheront à ſéduire votre imagination par les peintures vagues des plaiſirs ineffables dont jouiront en Paradis les corps & les ames de ceux qui auront adopté leurs rêveries; ils vous diront qu'on ne peut refuſer de les en croire ſur leur parole ſans encourir l'indignation éternelle du Dieu des miſéricordes; ils alarmeront cette imagination par les peintures effrayantes des

tourmens cruels que le Dieu de la bonté prépare au plus grand nombre de ſes créatures.

Mais ſi vous conſidérez les choſes de ſang-froid, vous ſentirez la futilité de leurs promeſſes flatteuſes & de leurs menaces qui ne ſont faites que pour épouvanter les ſimples. Vous reconnoîtrez que, quand il ſeroit vrai que l'homme pût ſe ſurvivre à lui-même, Dieu en le récompenſant ne feroit que ſe récompenſer lui-même des graces qu'il lui auroit accordées, & qu'en le puniſſant il le puniroit de n'avoir point reçu les graces qu'il auroit eu la dureté de lui refuſer. Conduite puérile ou barbare qui doit paroître également indigne d'un Dieu ſage & d'un Dieu bon.

Si votre eſprit, raffermi contre les terreurs dont la religion chrétienne ſe plaît à pénétrer ſes ſectateurs, eſt capable de peſer les circonſtances affreuſes dont on ſuppoſe que ſeront accompagnés les ſupplices recherchés que Dieu deſtine aux victimes de ſa vengeance, vous trouverez

qu'ils ſont impoſſibles & totalement incompatibles avec toutes les idées qu'on vous donne de la Divinité. En un mot, vous reconnoîtrez que les châtimens de l'autre vie ne ſont que des chimeres, inventées pour troubler la raiſon humaine, pour la ſubjuguer ſous le poids de l'impoſture, pour anéantir à jamais le repos des eſclaves que le ſacerdoce veut ſe faire & retenir ſous ſon joug.

En effet, on nous apprend que ces tourmens ſeront horribles, ce qui ne s'accorde guere avec les idées d'un Dieu bon; on nous dit qu'ils ſeront éternels, ce qui ne s'accorde point avec les idées d'un Dieu juſte, qui devroit proportionner les châtimens aux fautes, & qui par conſéquent ne peut punir ſans fin des fautes paſſageres & dont les effets ſont bornés par le tems. On nous répond que les offenſes contre Dieu ſont infinies, & que par conſéquent la Divinité, ſans bleſſer ſa juſtice, peut ſe venger en Dieu, c'eſt-à-dire, ſe venger à l'infini. Dans ce cas, je dirai que ce Dieu n'eſt pas bon; qu'il

eſt vindicatif, caractere qui annonce toujours de la crainte & de la foibleſſe. Enfin je dirai que parmi les êtres imparfaits qui compoſent l'eſpece humaine, il n'en eſt peut-être pas un ſeul qui, ſans profit pour lui-même, ſans crainte pour ſa perſonne, en un mot, ſans folie, conſentît à punir éternellement quelqu'un qui l'auroit offenſé, mais qui ne ſeroit plus en pouvoir de lui nuire. Caligula trouvoit du moins un amuſement paſſager dans le ſpectacle des tourmens qu'il faiſoit éprouver aux malheureux qu'il avoit intérêt de détruire. Mais quel profit reviendra-t-il à Dieu des ſupplices qu'il fera éprouver aux damnés ? En ſera-t-il bien amuſé ? Leurs affreux châtimens pourront-ils les corriger eux-mêmes ? Les exemples de la ſévérité divine ſeront-ils de quelque utilité pour les vivans, qui n'en ſeront pas les témoins ? Fera-t-il le plus étonnant des miracles pour faire enſorte que les corps des damnés réſiſtent pendant l'éternité aux affreux tourmens qu'il leur deſtine ?

Vous voyez donc, madame, que les

idées qu'on nous donne de l'enfer font de Dieu un être infiniment plus insensé, plus méchant & plus cruel que les plus barbares des hommes. On ajoute à tout cela que ce sera le diable & ses suppôts, c'est-à-dire, les ennemis de la Divinité, qui lui prêteront leur ministere pour exercer ses vengeances implacables. Ils exécuteront les arrêts que ce juge sévere prononcera contre les hommes au jugement dernier. Car vous savez, madame, qu'un Dieu qui sait tout sera pourtant rendre compte à ses créatures de leurs actions qu'il connoîtra déjà; non content d'avoir jugé chaque homme après sa mort, il fera subir à toute la race humaine, avec grand appareil, un jugement général, dans lequel il confirmera sa propre sentence à la face du genre humain, assemblé pour recevoir son arrêt. Assis sur les ruines du monde, il prononcera un jugement définitif dont il n'y aura plus d'appel.

Mais, en attendant ce jugement mémorable, que deviendront les ames des hommes, séparées de leurs corps, qui ne

ce qu'ils disent, & n'aient des idées très-nettes d'un feu spirituel, ainsi que des joies ineffables du Paradis qui doivent être aussi spirituelles que les peines de l'enfer.

Telles sont, madame, en peu de mots les absurdités non moins révoltantes que ridicules, que le dogme de la vie future & de l'immortalité de l'ame a fait naître dans l'esprit des hommes. Tels sont les phantômes dont on se sert pour séduire & alarmer les mortels, pour exciter leurs espérances & leurs craintes, ces mobiles si puissans sur des êtres foibles & sensibles. Mais, comme les idées lugubres ont bien plus de pouvoir sur l'imagination que les idées riantes, les prêtres ont toujours plus fortement insisté sur ce que les hommes avoient à craindre de la part d'un Dieu terrible, que sur ce qu'ils ont à espérer de la miséricorde d'un Dieu plein de bonté. Les princes les plus méchans sont infiniment mieux servis que ceux dont on connoît l'indulgence & l'humanité. Les prêtres ont eu l'art de nous jeter dans l'incertitude & la défiance par le double

caractere

caractere qu'ils ont donné à la Divinité. S'ils nous promettent le ſalut, ils nous diſent de l'opérer *avec crainte & tremblement*. C'eſt ainſi qu'ils parviennent à jeter le trouble & l'effroi dans les ames les plus honnêtes, en répétant ſans ceſſe que l'on ne ſait jamais *ſi l'on eſt digne d'amour ou de haine*. La terreur fut & ſera toujours le moyen le plus ſûr de tromper & de ſubjuguer les hommes.

Ils nous diront, ſans doute, que les terreurs que la religion inſpire ſont des *terreurs ſalutaires*, que le dogme de l'autre vie eſt un frein très-puiſſant pour empêcher les crimes & retenir les hommes dans le devoir. Pour ſe déſabuſer de cette maxime ſi ſouvent rebattue & ſi généralement adoptée ſur la parole des prêtres, il ne faut qu'ouvrir les yeux. Par-tout nous voyons des chrétiens très-perſuadés de l'exiſtence d'une autre vie, & qui pourtant ſe conduiſent comme s'ils n'avoient rien à craindre de la part d'un Dieu vengeur, ou rien à eſpérer d'un Dieu rémunérateur. Quand il s'agit de quelque grand intérêt,

toutes les fois qu'on eſt entraîné par quelque forte paſſion ou par quelque habitude, on ferme les yeux ſur l'autre vie, on ne voit plus le juge irrité, on ſe permet le crime; & quand on l'a commis on ſe raſſure en diſant que Dieu eſt bon; d'ailleurs la religion nous conſole en ſe contredisant; elle nous montre ce même Dieu qu'elle nous a dit ſi ſuſceptible de colere, comme rempli de miſéricorde en faiſant grace à tous ceux qui reconnoiſſent leurs fautes. En un mot, je ne vois perſonne qui ſoit retenu par les craintes de l'enfer. Ces prêtres qui font tant d'efforts pour nous en pénétrer, nous montrent ſouvent des penchans plus pervers que ceux qui n'auroient jamais entendu parler de l'autre vie. Ceux qui dès l'enfance ont reçu leurs effrayantes leçons, n'en ſont ni moins débauchés, ni moins vindicatifs, ni moins orgueilleux, ni moins coleres, ni moins injuſtes, ni moins avares. Enfin le dogme de l'autre vie n'influe en rien ſur celle-ci; il n'anéantit aucunes de nos paſſions, il ne ſert de frein qu'à quelques ames timides,

qui, même ſans lui, n'auroient pas la témérité de ſe livrer à de grands excès. Ce dogme n'eſt propre qu'à troubler le repos de quelques perſonnes honnêtes, timorées, bien nées & crédules, dont il échauffe l'imagination, ſans jamais retenir la main des plus grands ſcélérats, ſans en impoſer à ceux que la décence & les loix ne peuvent point arrêter.

Enfin, pour tout dire, je vois une religion lugubre & redoutable faire des impreſſions très-vives, très-profondes & très-dangereuſes ſur une ame telle que la vôtre, tandis qu'elle n'en fait que de très-paſſageres ſur des ames endurcies dans le crime, ou en qui la diſſipation détruit à chaque inſtant l'effet de ſes menaces. Plus conſéquente que les autres dans vos principes, vous ne vous êtes occupée que trop ſouvent & trop ſérieuſement pour votre bonheur, d'objets triſtes & ſombres qui ont vivement alarmé votre imagination ſenſible, tandis que les mêmes phantômes qui vous pourſuivoient ſont bientôt bannis de l'eſprit de ceux qui n'ont ni vos ver-

tus, ni vos lumieres, ni votre ſenſibilité.

Un chrétien conſéquent à ſes principes devroit ſans ceſſe vivre dans les alarmes; il ne peut jamais ſavoir avec certitude s'il eſt agréable ou déplaiſant à ſon Dieu; le moindre mouvement d'orgueil ou de convoitiſe, le moindre deſir, ſuffiſent pour mériter ſa colere & pour perdre tout d'un coup le fruit de ſa dévotion. Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec ces affreux principes on cherche à s'iſoler afin de s'occuper triſtement de ſes peines, d'éviter les occaſions qui inviteroient à pécher, & de prendre les moyens qu'on annonce comme propres à expier les fautes dont on ſuppoſe que Dieu ſe vengera durant l'éternité.

Ainſi les idées noires de la vie future ne laiſſent en paix que ceux qui n'y ſongent point ſérieuſement; elles ſont très-déſolantes pour tous ceux que leur tempérament détermine à s'en occuper. Ce ſont es idées atroces que les prêtres s'étudient nous donner de la Divinité, qui forcent ant de perſonnes honnêtes à ſe jeter dans s bras de l'incrédulité. Si quelques

libertins incapables de raiſonner abjurent une religion gênante pour leurs paſſions ou qui trouble leurs plaiſirs, il eſt auſſi beaucoup de gens qui, pour l'avoir mûrement examinée, s'en dégoûtent avec connoiſſance de cauſe & ne peuvent conſentir ni à vivre dans les alarmes ni à mourir déſeſpérés; ils abjurent donc une religion qui n'eſt propre qu'à remplir l'eſprit d'inquiétudes, pour trouver le repos dans le ſein de la raiſon qui les raſſure.

Le tems des grands crimes eſt toujours le tems de l'ignorance. C'eſt dans ce tems où communément auſſi l'on a le plus de religion; les hommes alors ſuivent machinalement & ſans examen les pratiques que leurs prêtres leur impoſent ſans jamais s'occuper du fond de leur doctrine. A meſure que les peuples s'éclairent, les grands crimes deviennent plus rares, les mœurs s'adouciſſent, les ſciences ſont cultivées, & la religion que l'on examine perd ſenſiblement de ſon crédit. C'eſt alors que l'on voit un grand nombre d'incré-

dables au ſein des ſociétés devenues plus paiſibles aujourd'hui qu'elles ne pouvoient l'être autrefois, lorſqu'il dépendoit du caprice d'un prêtre de les remplir de troubles & d'inviter les peuples aux forfaits par l'eſpoir de mériter le ciel.

La religion n'eſt conſolante que pour ceux qui n'en ont point embraſſé tout l'enſemble ; les récompenſes vagues qu'elle promet, ſans en donner d'idées, ne ſont faites que pour ſéduire ceux qui ne font point réflexion au caractere inquiétant, faux & cruel que cette religion donne à ſon Dieu. En effet, comment ſe fier aux promeſſes d'un Dieu que l'on repréſente comme un tentateur, un ſéducteur, qui ſemble par-tout ſe plaire à tendre des pieges dangereux à ſes foibles créatures ? Comment compter ſur les faveurs d'un Dieu plein de caprice dont on ne ſait jamais ſi l'on mérite la tendreſſe ou la haine ? De quel droit attendre des récompenſes d'un Dieu deſpotique & abſolu, qui ne doit rien aux hommes, & qui ne conſulte que ſa fantaiſie pour deſtiner

d'avance ſes créatures au bonheur ou à la perdition ? Il n'y a, ſans doute, qu'un enthouſiaſme bien aveugle qui puiſſe faire placer ſa confiance en un tel Dieu ; il n'y a que la folie qui puiſſe le faire aimer ; il n'y a que l'extravagance qui puiſſe faire compter ſur les récompenſes inconnues qu'on nous promet de ſa part, en même tems qu'on nous aſſure qu'il eſt le maître de ſes graces & que nous ne ſommes point en droit de rien exiger de lui.

En un mot, madame, les notions de l'autre vie, bien loin de conſoler, ne ſont propres qu'à empoiſonner toutes les douceurs de la vie préſente. D'après les idées funeſtes que le chriſtianiſme, toujours en contradiction avec lui-même, nous préſente de ſon Dieu, l'on eſt bien plus aſſuré d'encourir ſes châtimens terribles que de pouvoir mériter ſes récompenſes ineffables ; il ne donne ſes graces qu'à qui il veut, au lieu qu'il dépend de nous-mêmes de nous damner, & la vie la plus pure ne nous met pas en droit de préſumer que nous ſommes dignes de ſon amour. En bonne-foi, l'a-

néantiſſement total de notre être n'eſt-il pas préférable au danger de tomber entre les mains d'un Dieu ſi redoutable ? Tout homme ſenſé ne devroit-il pas préférer l'idée de mourir tout entier à celle de durer toujours, pour être le jouet éternel des caprices d'une Divinité, aſſez cruelle pour damner & tourmenter ſans fin des êtres infortunés qu'elle n'a créés ſi foibles que pour les punir de leurs foibleſſes néceſſaires ? Si Dieu eſt bon, comme on l'aſſure, malgré les cruautés dont on le ſuppoſe capable, n'eût-il pas mieux valu qu'il eût refuſé le jour à des êtres qui pouvoient riſquer la damnation éternelle ? Ce Dieu n'a-t-il pas traité les bêtes plus favorablement que l'homme, puiſqu'au moins il exempte ces bêtes de pécher & par-là de s'expoſer à mériter une éternité malheureuſe ?

Le dogme de l'immortalité de l'ame ou de la vie future n'a donc rien de conſolant dans la religion chrétienne ; au contraire, il eſt fait pour remplir le cœur d'un chrétien conſéquent à ſes principes, d'amer-

tume & d'alarmes continuelles. J'en appelle à vous-même, madame; ces notions ſi ſublimes vous ont-elles juſqu'ici bien conſolée ? Toutes les fois que l'idée d'un avenir incertain s'eſt préſentée à votre eſprit, avez-vous pu vous défendre d'un friſſonnement ſecret ? La conſcience d'une vie très-vertueuſe & très-pure a-t-elle été capable de vous raſſurer contre les craintes néceſſaires que vous inſpiroit un Dieu jaloux, ſévere, capricieux, dont la moindre faute pouvoit attirer la diſgrace éternelle, & à qui la foibleſſe la plus légere & la plus involontaire pouvoit faire oublier des années de ferveur ?

- Je ſais très-bien ce qu'on vous dira pour vous retenir dans les préjugés; les miniſtres de la religion poſſedent le ſecret de tempérer les alarmes qu'eux-mêmes ont ſoin d'exciter; ils tâchent d'inſpirer la confiance aux ames qu'ils voient trop accablées par la crainte; ils balancent ainſi une paſſion par une autre; ils tiennent en ſuſpens l'eſprit de leurs eſclaves, dans l'appréhenſion que trop de confiance ne les

rendît peu ſouples ou que le déſeſpoir ne les forçât de ſecouer le joug. Aux perſonnes trop effrayées ils ne parlent que d'eſpérances & de la bonté de Dieu ; à celles qui ſont trop confiantes ils ne parlent que de terreurs & des jugemens d'un Dieu ſévere. C'eſt à l'aide de cette politique qu'ils parviennent à faire plier ou à retenir ſous le joug tous ceux qui prêtent l'oreille à leurs leçons contradictoires.

Ils vous diront encore que le ſentiment de l'immortalité eſt inhérent à l'homme ; que les deſirs immenſes dont ſon ame eſt dévorée & que rien ici-bas n'eſt capable de ſatisfaire, ſont des preuves indubitables que cette ame fut deſtinée à ſubſiſter éternellement ; en un mot, de ce que nous deſirons de toujours exiſter, ils prétendront que nous en devons conclure que nous exiſterons toujours. Où en ſerions-nous, madame, d'après de tels raiſonnemens ! Nous deſirons la continuation de notre exiſtence lorſque cette exiſtence eſt heureuſe, ou lorſque nous prévoyons qu'elle pourra le devenir. Mais nous ne

pouvons désirer une existence misérable ou du moins dans laquelle il est bien plus probable que nous serons malheureux que fortunés. Si, comme la religion chrétienne le répete si souvent, le nombre des élus est très-petit, le salut très-difficile, le nombre des réprouvés très-grand & la damnation très-facile, qui est-ce qui pourroit désirer d'exister toujours avec le risque si évident d'être damné éternellement ? Ne vaudroit-il pas mieux n'être point né que d'être forcé contre son gré de jouer un jeu si dangereux. Le néant lui-même ne nous présente-t-il pas une idée préférable à celle d'une existence qui peut très-aisément nous conduire à des maux éternels ? Souffrez, madame, que j'en appelle à vous-même ; si, avant de venir au monde, l'on vous eût laissé le choix de naître ou de ne point naître, en vous faisant comprendre qu'une fois née vous risqueriez cent mille contre un de devenir éternellement malheureuse, vous seriez-vous déterminée pour la vie ?

Il est donc aisé de sentir la foiblesse des preuves sur lesquelles on prétend fonder

le dogme de l'immortalité de l'ame & de la vie future. Le desir que nous pouvons en avoir ne peut être fondé lui-même que sur l'espérance d'y jouir d'un bonheur permanent. Mais la religion nous donne-t-elle cette assurance ? Oui, dira-t-on, si l'on se soumet fidélement aux regles qu'elle prescrit. Mais pour se conformer à ces regles ne faut-il pas des graces du ciel ? est-on bien assuré de les obtenir ou de les mériter ? ne nous répete-t-on pas sans cesse que Dieu est le maître de ses graces & qu'il ne les accorde qu'à un petit nombre d'élus ? ne nous dit-on pas tous les jours que contre un seul homme qui se rend digne du bonheur éternel, il y en a des milliards qui marchent dans le chemin de la damnation ? Cela posé, tout chrétien qui raisonneroit feroit un fou de desirer une existence future qu'il a tant de motifs de craindre, ou de compter sur un bonheur que tout conspire à lui montrer comme incertain, comme difficile à obtenir, comme dépendant uniquement des fantaisies d'une Divinité capricieuse qui

ſe joue de ſes créatures infortunées.

Sous quelque point de vue que l'on enviſage le dogme de l'immortalité de l'ame, nous ſerons forcés de le regarder comme une chimere, inventée par des hommes qui ont réaliſé leurs propres deſirs, ou qui n'ont pu juſtifier la Providence de ſes injuſtices paſſageres en ce monde. Ce dogme fut reçu avec empreſſement parce qu'il flattoit les deſirs & ſur-tout la vanité de l'homme, qui s'arroge une ſupériorité ſur tous les êtres de la nature qu'il voit paſſer & diſparoître; il s'eſt cru le favori de ſon Dieu, ſans faire attention que ce Dieu lui faiſoit à chaque inſtant éprouver des viciſſitudes, des calamités & des peines comme à tous les êtres ſentans, & lui faiſoit enfin ſubir la mort ou la diſſolution, qui eſt une loi invariable pour tout ce qui exiſte. Cette créature orgueilleuſe, qui s'eſt crue un être privilégié, ſeul agréable à ſon auteur, ne s'eſt point apperçue qu'à bien des égards ſon exiſtence étoit plus incertaine & plus foible que celle des autres animaux, ou même

que celle des êtres inanimés. L'homme n'a point voulu ſentir qu'il ne poſſédoit ni la force du lion, ni la viteſſe du cerf, ni la longue durée d'un chêne, ni la ſolidité d'un rocher & des métaux; il s'eſt cru l'être le plus favoriſé, le plus ſublime, le plus noble; il s'eſt cru ſupérieur à tous les autres, parce qu'il poſſédoit ſeul la faculté de penſer, de juger, de raiſonner. Mais ſes penſées ne le rendent-elles pas plus malheureux que tous les autres animaux qu'il ſuppoſe privés de cette faculté, ou du moins qu'il croit ne l'avoir point au même degré que lui? La triſte faculté de penſer, de ſe reſſouvenir, de prévoir ne le rend-elle pas ſouvent très-malheureux par l'idée du paſſé, du préſent & de l'avenir? Ses paſſions ne le portent-elles pas à des excès inconnus des autres animaux? Ses jugemens ſont-ils bien ſains? La raiſon eſt-elle bien développée dans le plus grand nombre des hommes, à qui l'on en interdit l'uſage comme dangereux? Sont-ils bien avancés de ſe repaître de préjugés & de chimeres qui les rendent malheureux pen-

dant tout le cours de leur vie ? Enfin, les bêtes ont-elles une religion qui leur inſpire des terreurs continuelles en leur faiſant enviſager un avenir redoutable, qui empoiſonne leurs plaiſirs les plus doux, qui leur enjoigne de ſe tourmenter elles-mêmes, qui les menace de la damnation éternelle ?

En vérité, madame, ſi nous peſons dans une balance équitable les prétendus avantages de l'homme ſur les autres animaux, nous verrons bientôt évanouir cette ſupériorité fictive qu'il s'arroge ſur eux. Nous trouverons que toutes les productions de la nature ſont ſoumiſes aux mêmes loix ; que tous les êtres ne naiſſent que pour mourir, ſe produiſent pour ſe détruire ; que tous les êtres ſentans ſont forcés d'éprouver des plaiſirs & des peines, paroiſſent & diſparoiſſent, ſont & ceſſent d'être, ſe montrent ſous une forme qu'ils quittent pour en produire une autre. Telles ſont les viciſſitudes continuelles auxquelles tout ce qui exiſte eſt évidemment ſoumis, & dont l'homme n'eſt pas plus exempt que tout ce qui l'envi-

ronne. Notre globe s'altere, les mers changent de place, les montagnes s'écroulent & s'applaniſſent, tout ce qui reſpire meurt à la fin, & l'homme ſeul prétendroit à une éternelle durée!

Que l'on ne me diſe point que c'eſt dégrader l'homme que de le comparer à des êtres privés d'ame & d'intelligence; ce n'eſt point l'avilir, c'eſt le mettre à ſa place d'où ſa vanité puérile l'a fait ſortir mal-à-propos. Tous les êtres ſont égaux: ſous des formes différentes ils agiſſent diverſement; mais, par des loix qui ſont invariablement les mêmes pour tout ce qui exiſte, tout ce qui eſt compoſé ſe diſſout, tout ce qui vit finit par mourir; tous les hommes ſont également forcés de ſubir le trépas, ils ſont égaux à la mort, quoique pendant leur vie leur puiſſance, leurs talens, & ſur-tout leurs vertus mettent entr'eux une différence néceſſaire, réelle, mais momentanée. Que ſeront-ils après leur mort? Ils ſeront tout ce qu'ils étoient dix ans avant de naître.

Ainſi, ſage Eugénie, baniſſez à jamais de

votre esprit les frayeurs qu'on vous inspire de la mort. Elle est pour le malheureux un port assuré contre les infortunes de la vie. Si elle paroît cruelle à ceux qui jouissent du bonheur, qu'ils en écartent l'idée ou qu'ils s'apprivoisent avec elle; qu'ils appellent la raison à leur secours, elle calmera les inquiétudes d'une imagination trop alarmée; elle dissipera les nuages que la religion répand sur les esprits; elle apprendra que cette mort si terrible n'est rien, & qu'elle ne sera suivie ni de la mémoire des plaisirs passés, ni de regrets, ni de peines.

Vivez donc heureuse & tranquille, aimable Eugénie! conservez soigneusement une existence intéressante & nécessaire à tous ceux avec qui vous vivez. N'altérez point votre santé, ne troublez point votre repos par des idées mélancoliques. Sans vous occuper tristement d'un avenir qui n'a pas droit de vous inquiéter, cultivez la vertu qui est devenue si familiere, si nécessaire à votre cœur & qui vous rend si chere à tous ceux qui ont le bonheur de vous approcher. Servez-vous de votre rang, de votre crédit,

de vos richeſſes, de vos talens pour faire des heureux, pour ſoutenir des opprimés, pour ſecourir l'infortune, pour eſſuyer les larmes de ceux que le ſort veut accabler. Servez-vous de votre eſprit pour vous livrer aux occupations honnêtes qui ſeules ont droit de vous plaire. Servez-vous de votre raiſon pour diſſiper les phantômes qui vous alarment & pour écarter les préjugés dont votre enfance s'eſt imbue. En un mot, raſſurez-vous, & ſouvenez-vous qu'en pratiquant, comme vous faites, la vertu, vous ne pourrez devenir un objet de haine pour un Dieu qui, s'il réſervoit dans l'éternité des châtimens rigoureux aux vertus ſociales, ſeroit le plus bizarre, le plus cruel, & le plus inſenſé des êtres.

Vous me demanderez peut-être, en détruiſant l'idée de l'autre monde, ce que deviendront les remords, ces châtimens ſi utiles aux hommes & ſi propres à les retenir. Je réponds que les remords ſubſiſteront toujours, quand même on ceſſeroit de craindre les vengeances éloignées & incertaines de la Divinité. En commettant des crimes,

en ſe laiſſant emporter à ſes paſſions, en nuiſant à ſes ſemblables, en refuſant de leur faire du bien, en étouffant la pitié, tout homme, dont la raiſon n'eſt point totalement troublée, ſent très-bien qu'il ſe rend odieux aux autres, qu'il doit craindre leur inimitié; il rougit donc de s'être rendu mépriſable ou déteſtable à leurs yeux; il connoît le beſoin continuel qu'il a de leur eſtime & de leurs ſecours; l'expérience lui prouve que ſes vices les plus cachés ſont nuiſibles à lui-même; il eſt dans le cas de craindre ſans ceſſe qu'un haſard malheureux ne découvre ſes vices honteux & les crimes ſecrets qu'il auroit pu commettre; c'eſt de toutes ces idées que naiſſent les regrets & les remords, même dans ceux qui ne croient point aux chimeres d'une autre vie. A l'égard de ceux dont la raiſon eſt troublée, qui ſont enivrés par leurs paſſions, ou fortement liés par le vice par les chaînes de l'habitude, même en croyant à l'enfer, ils n'en ſeront ni moins vicieux ni moins méchans. Un Dieu vengeur n'en impoſera jamais à un homme aſſez dépourvu

de raiſon pour mépriſer l'opinion publique, pour fouler aux pieds la décence, pour braver les loix, pour s'expoſer à la honte & aux châtimens humains. Toute perſonne ſenſée comprend aiſément qu'en ce monde l'eſtime & l'affection des autres ſont néceſſaires à ſon propre bonheur, & que la vie n'eſt qu'un fardeau pour ceux qui par leurs vices ſe nuiſent à eux-mêmes & ſe rendent mépriſables aux yeux de la ſociété.

Le vrai moyen, madame, de vivre heureux dans ce monde eſt de faire des heureux; rendre ſes ſemblables heureux, c'eſt avoir de la vertu; avec de la vertu on parvient paiſiblement & ſans remords au terme que la nature fixe également à tous les êtres; terme que votre âge ne vous permet de voir que dans le lointain; terme que vous ne devez point accélérer par vos craintes; terme enfin que les ſoins & les deſirs de tous ceux qui vous connoiſſent, s'empreſſeront d'éloigner juſqu'à ce que, raſſaſiée de jours & contente du rôle que vous aurez joué ſur la ſcene du monde, vous deſiriez vous-même de rentrer doucement dans le ſein de la nature. Je ſuis, &c.

## LETTRE VI.

*Des myſteres du chriſtianiſme ; des ſacremens ; des cérémonies religieuſes.*

LES réflexions, madame, que je vous ai juſqu'ici préſentées dans mes lettres, peuvent, je crois, déjà ſuffire pour vous détromper en grande partie des notions lugubres & affligeantes que les préjugés religieux m'ont paru vous inſpirer. Cependant, pour remplir la tâche que vous m'avez impoſée & pour achever de vous raſſurer en détruiſant les idées favorables qui pourroient vous reſter d'un ſyſtême rempli d'inconſéquences & de contradictions, je vais continuer à examiner les myſteres étranges que le chriſtianiſme fait adorer. Ils ſont fondés ſur des idées ſi bizarres & ſi contraires à la raiſon, que ſi dès l'enfance nous n'avions été peu à peu apprivoiſés avec elles, nous rougirions pour notre eſpece d'avoir pu un inſtant les adopter ou les croire.

Les chrétiens, peu contens de cette foule

d'énigmes & de contradictions dont les livres des Juifs ſont remplis, ont encore imaginé depuis un grand nombre de myſteres incompréhenſibles pour leſquels ils ont la plus profonde vénération; leur impénétrable obſcurité ſemble être un motif pour eux de les reſpecter davantage; leurs prêtres enhardis par leur crédulité, que rien ne pouvoit rebuter, ſemblent s'être étudiés à multiplier les articles de leur *foi* & le nombre des objets inconcevables qu'ils leur ont dit de recevoir avec ſoumiſſion & d'adorer ſans les comprendre.

Le premier de ces myſteres eſt celui de la *Trinité;* il ſuppoſe qu'un Dieu unique & ſimple, qui eſt un pur eſprit, eſt pourtant compoſé de trois Divinités que l'on appelle des *perſonnes.* Ces trois Dieux que l'on déſigne ſous le nom de *Pere*, de *Fils* & de *S. Eſprit* ne forment qu'un ſeul Dieu. Ces trois perſonnes ſont égales en pouvoir, en ſageſſe, en perfections; cependant la ſeconde ſe trouve ſubordonnée à la premiere, au point d'être forcée de ſe revêtir de chair ou de ſe faire homme pour

devenir la victime de la premiere. C'eſt ce que l'on appelle le myſtere de l'*Incarnation*. Malgré ſon innocence, ſa perfection & ſa pureté, le fils de Dieu devient l'objet du courroux d'un Dieu juſte, qui eſt la même choſe que lui, mais qui ne peut conſentir à s'appaiſer que par la mort de ſon propre fils ou d'une portion de lui-même. Le fils de Dieu non content de s'être fait homme, meurt ſans avoir péché pour le ſalut des hommes qui ont péché; Dieu préfere des êtres imparfaits & qu'il ne pourra point corriger à ſon cher fils rempli de perfections divines; la mort d'un Dieu eſt devenue néceſſaire pour racheter le genre humain de l'eſclavage de ſatan qui ſans cela n'eût point lâché ſa proie; & qui a été aſſez puiſſant contre le Tout-Puiſſant pour l'obliger à ſacrifier ſon propre fils. C'eſt ce qu'on déſigne ſous le nom du myſtere de la *Rédemption*.

Il ſuffit aſſurément d'expoſer de pareilles opinions pour en montrer l'abſurdité; il eſt évident que s'il n'exiſte qu'un ſeul Dieu, il ne peut y en avoir trois. On peut bien

enviſager la Divinité, comme Platon avoit fait avant le chriſtianiſme, ſous trois points de vue différens, c'eſt-à-dire, comme toute-puiſſante, comme ſage & raiſonnable, enfin comme pleine de bonté, mais il n'y avoit que l'excès du délire qui pût perſonnifier ces trois qualités divines, ou les transformer en des êtres réels. On pouvoit bien ſuppoſer que ces attributs moraux ſe trouvoient réunis dans un même Dieu; mais il eſt inſenſé d'en faire trois dieux différens; on ne remédiera jamais à ce polythéïſme métaphyſique en aſſurant que ces dieux n'en ſont qu'un ſeul. D'ailleurs cette rêverie n'étoit jamais venue dans la tête du légiſlateur des Hébreux. L'Éternel en ſe révélant à Moyſe ne lui avoit point appris qu'il fût triple; il n'eſt point queſtion de Trinité dans l'ancien Teſtament; cependant une notion ſi bizarre, ſi merveilleuſe, ſi peu faite pour être devinée, méritoit bien d'être formellement révélée, ſur-tout devant ſervir de baſe à tout le chriſtianiſme, qui fut de toute éternité l'objet des ſoins de la Divinité, & à l'établiſſement

bliſſement duquel il ſemble avoir ſongé même avant la création du monde.

Quoi qu'il en ſoit, la ſeconde perſonne, ou le ſecond Dieu de la Trinité s'eſt revêtu de chair; le fils de Dieu s'eſt fait homme. Mais, comment le pur Eſprit qui préſide à l'univers, peut-il engendrer un fils? Comment ce fils qui, avant ſon incarnation n'étoit qu'un pur Eſprit, a-t-il pu ſe combiner avec un corps matériel & ſe renfermer en lui? Comment la nature divine a-t-elle pu s'amalgamer avec la nature imparfaite de l'homme, & comment un Être immenſe & infini comme ſon pere a-t-il pu ſe former dans le ſein d'une vierge? De quelle maniere un pur eſprit a-t-il pu féconder cette vierge favoriſée? Le fils de Dieu a-t-il joui dès le ventre de ſa mere de ſa raiſon, ou bien a-t-il eu comme les autres enfans pendant quelque tems la foibleſſe d'eſprit, l'imbécillité & les infirmités de l'enfance, & pendant cet intervalle que devenoit la ſageſſe divine & la toute-puiſſance? Enfin, comment un Dieu a-t-il pu ſouffrir & mourir? Comment un Dieu

juſte a-t-il pu conſentir qu'un Dieu exempt de tout péché pût éprouver des châtimens qui ne ſont dus qu'au péché ? Pourquoi ne s'eſt-il point appaiſé ſans s'immoler à lui-même une victime ſi précieuſe & ſi innocente ? Trouveriez-vous du jugement dans un ſouverain qui, pour faire ceſſer la colere qu'il auroit conçue contre ſon peuple rebelle, obligeroit ce peuple de lui ſacrifier un fils chéri qui n'auroit point eu de part à ſa rebellion ?

On nous dira que c'eſt par tendreſſe pour le genre humain que Dieu voulut accomplir ce ſacrifice. Mais je demanderai toujours s'il n'eût pas été plus ſimple, plus conforme aux idées d'un Dieu de pardonner les iniquités du genre humain ou de l'empêcher de les commettre, que de ſe mettre dans le cas de faire jouer de ſi puiſſans reſſorts. Suivant le ſyſtême entier de la religion chrétienne, il eſt évident que Dieu n'a créé le monde que pour que ſon fils eût l'occaſion de ſe faire immoler. La chûte des anges rebelles n'eut viſiblement lieu que pour préparer la chûte d'Adam ;

Dieu ne permit le péché du premier homme que pour avoir le plaiſir de montrer ſa bonté en ſacrifiant ſon fils, afin de racheter les hommes de l'eſclavage de ſatan ; il ne laiſſa tant de puiſſance à ſatan que pour avoir la ſatisfaction de donner le change à cet ennemi, en faiſant mourir un Dieu, & par-là détruire ſon pouvoir ſur la terre.

Mais enfin Dieu a-t-il réuſſi dans ces projets ſi profonds ? Les hommes ſont-ils enfin totalement délivrés de l'empire de ſatan ? Ne ſont-ils plus les eſclaves du péché & ſe trouvent-ils déſormais dans l'heureuſe impoſſibilité d'allumer la colere divine ? Le ſang du fils de Dieu a-t-il lavé les iniquités de la terre ? Ceux qu'il a rachetés, ceux à qui il s'eſt fait connoître, ceux qui croient en lui n'offenſent-ils plus le ciel ? La Divinité qui a dû ſans doute être ſatisfaite d'un ſacrifice ſi mémorable, a-t-elle remis aux hommes la peine du péché ? N'exige-t-elle plus rien d'eux, & depuis la mort de ſon fils, les a-t-elle exemptés des maladies, des calamités, de la mort ? Rien de tout cela n'eſt arrivé ; les meſures priſes

de toute éternité par la ſageſſe prévoyante d'un Dieu dont la volonté ne peut trouver d'obſtacles ont été renverſées, la mort de Dieu lui-même eſt devenue inutile au monde ; tous les projets divins ont échoué contre le libre arbitre de l'homme & la puiſſance du démon. L'homme continue à pécher & à mourir, le diable eſt demeuré maître du champ de bataille, & c'eſt pour un très-petit nombre d'élus que la Divinité a bien voulu mourir.

On rougit, madame, en vérité d'être forcé de combattre ſérieuſement de ſemblables chimeres ; ſi elles ont quelque choſe de merveilleux, c'eſt d'avoir pu être enfantées dans le cerveau de l'homme, & d'avoir pu ſe faire admettre par des êtres raiſonnables. Au reſte, ces notions ſont véritablement des myſteres ; rien n'eſt en effet plus démontré, ſinon que les perſonnes qui nous en parlent, ſont auſſi incapables que nous d'y comprendre la moindre choſe. Dire que l'on croit de pareilles abſurdités c'eſt mentir évidemment ; il ſeroit toujours totalement impoſſible de croire ce que l'on ne.

peut entendre ; une propoſition pour être crue exige néceſſairement d'être entendue. Croire ce qu'on ne comprend point, c'eſt adhérer ſottement aux abſurdités des autres ; croire des choſes qui ne ſont point entendues par ceux-mêmes qui nous les diſent, c'eſt le comble de la ſottiſe ; croire aveuglément les myſteres de la religion chrétienne, c'eſt admettre des contradictions dont ceux-mêmes qui les annoncent, ne peuvent être convaincus, puiſqu'ils ſe perdent néceſſairement eux-mêmes dans les abſurdités qu'ils ont reçues ſans examen de leur pere ou de leurs ancêtres, qui étoient viſiblement ou des impoſteurs ou des dupes.

Si vous me demandez comment les hommes ont pu n'être point révoltés de tant de rêveries abſurdes & inintelligibles, je vais à mon tour vous expliquer ce grand *myſtere*, c'eſt le ſecret de l'égliſe, c'eſt le myſtere de nos prêtres. Il ne faut pour cela que faire attention aux diſpoſitions générales de l'homme, ſur-tout quand il eſt ignorant & incapable de raiſonner. Tout homme eſt curieux, ſa curioſité s'irrite & ſon imagi-

nation travaille quand on lui montre du myſtere dans les choſes qu'on lui annonce comme importantes à ſon bonheur ; le vulgaire mépriſe ce qu'il connoît ou ce qui eſt à ſa portée, le moyen de le gagner c'eſt de l'éblouir, c'eſt de lui annoncer des merveilles, des prodiges, des choſes extraordinaires ; il n'admire & ne reſpecte que ce qui lui fait ouvrir de grands yeux, ce qui frappe vivement ſon imagination, ce qui donne de l'occupation à ſon eſprit, qui par lui-même manque ſouvent d'idées. Les prêtres les plus avidement écoutés, les mieux reçus du peuple, les plus reſpectés, les mieux payés ſeront donc toujours ceux qui annonceront le plus de merveilles & de myſteres.

D'ailleurs la Divinité étant un être dont l'eſſence impénétrable eſt voilée aux regards des mortels, ceux-ci ſe ſont communément imaginé que tout ce qu'ils ne pouvoient comprendre renfermoit néceſſairement quelque choſe de divin. *Sacré*, *myſtérieux* & *divin* ſont devenus des ſynonymes, & ces mots impoſans ſuffiſent pour mettre les hommes à genoux.

Les trois myſteres que je viens d'examiner ſont unanimément reçus par toutes les ſectes chrétiennes ; mais il en eſt encore d'autres ſur leſquels les théologiens ne ſont nullement d'accord. En effet, nous voyons des hommes qui après avoir admis ſans répugnance un certain nombre d'abſurdités, s'arrêtent tout d'un coup en chemin & refuſent d'en admettre davantage. Les chrétiens proteſtans ſont dans ce cas ; ils rejettent avec dédain des myſteres pour leſquels l'égliſe romaine montre le plus profond reſpect. Cependant en fait de myſteres il paroît difficile de marquer le terme où l'eſprit doit s'arrêter.

Quant à nos docteurs, bien plus aviſés, ſans doute, que ceux des proteſtans, ils ont adroitement multiplié nos myſteres ; ils ſeroient au déſeſpoir qu'il y eût rien dans la religion qui fût clair, intelligible, naturel. Plus myſtérieux que les prêtres d'Égypte même, ils ont trouvé le moyen de changer tout en myſtere ; des mouvemens du corps, des uſages indifférens, des cérémonies frivoles ſe ſont entre leurs mains

puiſſantes convertis en myſteres ſublimes & divins. Dans la religion romaine tout eſt magie, tout eſt prodige, tout eſt ſurnaturel; dans les déciſions de nos théologiens, le parti qu'ils adoptent eſt preſque toujours celui qui eſt le plus déraiſonnable, le plus propre à confondre & à renverſer les idées du bon-ſens. En conſéquence nos prêtres ſont reſtés les plus riches, les plus puiſſans & les plus conſidérés. Le beſoin continuel que nous avons d'eux pour obtenir du ciel les graces qu'il ne nous accorde que par leur miniſtere, nous met dans une dépendance continuelle de ces hommes merveilleux qui ſe ſont faits les entremetteurs & les courtiers entre le ciel & nous.

Tous nos ſacremens renferment de grands myſteres. Ce ſont des cérémonies auxquelles la Divinité attache, dit-on, quelque vertu ſecrete par des voies inconnues dont on n'a point d'idées. Dans le *baptême*, ſans lequel nul homme ne peut être ſauvé, de l'eau verſée ſur la tête d'un enfant qui vient de naître, lave ſon ame ſpi-

rituelle & la dégage des souillures qui sont les suites du péché qu'il a commis dans la personne d'Adam qui a péché pour lui. Par la vertu mystérieuse de cette eau & de quelques paroles également inintelligibles, cet enfant se trouve réconcilié avec son Dieu, que son premier pere lui avoit fait offenser à son insu. En tout cela, madame, vous ne pouvez vous empêcher de reconnoître une complication de mysteres qu'aucun chrétien ne peut se dispenser de croire; quoiqu'assurément il n'y ait pas un seul chrétien qui puisse concevoir en quoi consiste la vertu de cette eau merveilleuse, que l'on assure être propre à régénérer, ni sentir comment le Monarque équitable de l'univers peut imputer des fautes à ceux qui ne les ont point commises; ni comprendre qu'un Dieu sage puisse attacher sa faveur à une cérémonie futile, qui sans changer le penchant au péché que l'on apporte en naissant, peut, sur-tout en hiver, devenir dangereuse pour la santé de l'enfant.

Dans la *confirmation*, sacrement ou cérémonie qui, pour avoir quelque valeur, doit

être adminiſtrée par un évêque, un ſouffle appliqué ſur la joue d'un enfant fait deſcendre le Saint-Eſprit ſur ſa tête, & lui procure la grace de ne point chanceller dans ſa foi. Vous voyez, madame, que l'efficacité de ce ſacrement s'eſt malheureuſement démentie dans ma perſonne; quoique dans ma jeuneſſe j'aie été bien & duement confirmé, je n'oſe me vanter de ne point rougir de la foi, ni d'être inébranlable dans la croyance de mes peres.

Dans le ſacrement de *pénitence*, cérémonie qui conſiſte à mettre un prêtre dans la confidence de ſes fautes, nous voyons pareillement des merveilles & des myſteres. En faveur de cette ſoumiſſion, à laquelle tout bon catholique ſe croit néceſſairement obligé, un prêtre, pécheur lui-même, chargé des pleins-pouvoirs de la Divinité, pardonne & remet en ſon nom les péchés dont elle étoit irritée; Dieu ſe réconcilie avec tout homme qui s'humilie devant ſon miniſtre, & ſur les ordres de celui-ci il rouvre le ciel au malheureux qui s'en étoit fait exclure. Si ce ſacrement ne procure

pas toujours des graces bien marquées à ceux qui en font uſage, il a du moins l'avantage de les rendre parfaitement ſouples au clergé, qui par-là ſe trouve à portée d'exercer ſon empire ſur les eſprits, au point de pouvoir quelquefois troubler la ſociété & plus ſouvent encore le repos des familles & celui des conſciences.

Il eſt pour les catholiques un autre ſacrement qui renferme aſſurément les plus étranges myſteres, c'eſt celui de l'*euchariſtie*. Nos docteurs, ſous peine d'être damnés, nous enjoignent de croire que le fils de Dieu eſt forcé par un prêtre de quitter le ſéjour de la gloire, pour venir ſe maſquer ſous les apparences du pain; ce pain devient un Dieu; ce Dieu ſe multiplie autant de fois qu'il y a de prêtres qui le lui commandent en différens lieux de la terre; cependant on ne voit par-tout qu'un ſeul & même Dieu; il reçoit les hommages & les adorations de bien des gens, qui trouvent très-ridicule que des Égyptiens aient pu jadis adorer des oignons. Les catholiques, peut-

contens de rendre un culte à du pain qu'ils ſuppoſent diviniſé, le mangent enſuite & ſe perſuadent qu'ils ſont nourris de la ſubſtance de Dieu lui-même; les proteſtans refuſent de croire un myſtere ſi étrange, & regardent ceux qui l'admettent comme de vrais idolâtres. Quoi qu'il en ſoit, ce dogme merveilleux eſt, ſans doute, d'une très-grande utilité pour nos prêtres; aux yeux de ceux qui l'admettent ils deviennent des hommes très-importans, vu qu'ils ſont aſſez puiſſans pour diſpoſer de la Divinité, qu'ils ſont à volonté deſcendre dans leurs mains: un prêtre catholique eſt le créateur de ſon Dieu.

Quant à l'*extrême-onction*, ſacrement qui conſiſte à frotter d'huile les malades prêts à faire le voyage de l'autre monde, l'on aſſure qu'il contribue au ſoulagement corporel & ſpirituel des malades. S'il produit ces bons effets, c'eſt d'une façon inviſible & myſtérieuſe; les graces que nous en voyons viſiblement réſulter ſe réduiſent à effrayer des cerveaux affoiblis & ſouvent à accélérer le moment de la

mort. Mais nos prêtres ſont ſi remplis de charité & s'intéreſſent ſi fort au ſalut des ames, qu'ils aiment mieux riſquer de faire périr les gens que de les laiſſer partir ſans leur avoir adminiſtré leur onguent ſalutaire.

L'*ordre* eſt une cérémonie myſtérieuſe, par laquelle la Divinité répand ſecrétement des graces inviſibles ſur ceux qu'elle a choiſis pour remplir les fonctions du miniſtere ſacré. Suivant la religion catholique, Dieu accorde à ſes prêtres le pouvoir de faire Dieu lui-même, privilege que ſans doute nous ne pouvons aſſez admirer. A l'égard des effets ſenſibles de ce ſacrement & des graces viſibles qu'il confere, ils ſe bornent à changer à l'aide de quelques paroles & de quelques cérémonies un prophane en un homme ſacré, c'eſt-à-dire, qui n'eſt plus prophane; par cette métamorphoſe ſpirituelle, cet homme devient capable de poſſéder des revenus conſidérables ſans être obligé de rien faire d'utile à la ſociété; au contraire, le ciel lui-même lui confere le droit de tromper, de troubler

& de piller ſes prophanes concitoyens qui travaillent pour lui.

Enfin, le *mariage* eſt pour nous un ſacrement, vu qu'il nous confere des graces inviſibles & myſtérieuſes dont nous n'avons point à la vérité des idées bien préciſes. Les proteſtans & les infideles qui ne regardent le mariage que comme un contrat civil & non comme un ſacrement, n'en reçoivent ni plus ni moins de graces ſenſibles que les bons catholiques : l'on ne voit pas que ceux-ci, par la vertu ſecrete de ce ſacrement, deviennent ni plus unis, ni plus conſtans, ni plus fideles ; & nous connoiſſons, madame, vous & moi, bien des gens à qui il n'a conféré que la grace de ſe déteſter cordialement.

Je ne vous parle point ici d'une infinité d'autres cérémonies magiques, admiſes par quelques ſectes chrétiennes & rejetées par quelques autres auxquelles les dévots attachent la plus haute idée, dans la ferme perſuaſion que Dieu s'en ſert pour répandre inviſiblement ſes graces. Toutes ces cérémonies renferment aſſurément de grands

myſteres, & leur façon d'agir eſt elle-même très-myſtérieuſe. C'eſt ainſi que de l'eau ſur laquelle un prêtre a prononcé quelques mots contenus dans ſon grimoire, acquiert la vertu inviſible de chaſſer inviſiblement les eſprits malins qui ſont inviſibles de leur nature. C'eſt ainſi que de l'huile, ſur laquelle un évêque a marmoté quelques formules, devient propre à communiquer aux hommes & même aux êtres inanimés, tels que le bois, la pierre, les métaux & les murs, des vertus inviſibles qu'ils n'avoient point auparavant. Enfin, dans toutes les cérémonies de l'égliſe, on nous montre des myſteres, & le vulgaire, qui n'y peut rien comprendre, n'en eſt que plus diſpoſé à les admirer, à s'en repaître les yeux, à les reſpecter; il ceſſeroit d'avoir pour elles la même vénération s'il y comprenoit quelque choſe.

Les prêtres de toutes les nations ont commencé par être des charlatans, des faiſeurs de tours, des devins, des ſorciers. Nous voyons des hommes de cette eſpece dans les nations les plus groſſieres & les

plus ſauvages, où ils vivent de l'ignorance & de la crédulité des autres. On les regarde comme des hommes ſupérieurs, ornés de dons ſurnaturels, favoriſés par les Dieux mêmes, parce qu'on leur voit faire des choſes que l'on prend pour des merveilles, vu que les ignorans ſont toujours émerveillés de tout. Dans les nations les plus policées le peuple eſt toujours le même, les perſonnes les plus ſenſées n'ont que trop ſouvent les mêmes idées que lui en matiere de religion; & les prêtres, autoriſés par la ſottiſe publique, continuent leur ancien métier avec l'applaudiſſement général.

Ne ſoyez donc point ſurpriſe, madame, de voir encore nos pontifes & nos prêtres exercer la magie, ou faire des tours aux yeux des peuples prévenus en faveur de leurs anciens uſages, & qui s'attachent à ces uſages à meſure qu'ils ſont moins en état d'en comprendre les motifs. Tout ce qui eſt myſtérieux a des charmes pour les ignorans; le merveilleux ſéduit les hommes; les perſonnes les plus éclairées ont de la peine à s'en défendre. Auſſi voyons-

nous que les prêtres furent toujours opiniâtrément attachés aux rites & aux cérémonies de leur culte ; ce ne fut jamais sans des révolutions que l'on parvint à les diminuer ou à les abroger ; la moindre cérémonie a souvent coûté des flots de sang ; les peuples se sont crus perdus toutes les fois qu'on voulut innover en matiere de religion ; ils crurent qu'on vouloit les priver des avantages inconnus & des graces invisibles qu'ils supposoient attachés par la Divinité même à quelques mouvemens du corps. Les prêtres les plus adroits ont eu l'attention de surcharger la religion de cérémonies, de pratiques & de mysteres ; ils sentoient que c'étoient autant de liens pour s'attacher les peuples, pour allumer leur enthousiasme, pour se rendre nécessaires, & pour s'attirer de l'argent & du respect.

Vous n'êres point faite, madame, pour être plus long-tems la dupe de ces jongleurs sacrés ; qu'ils en imposent au vulgaire par leurs tours merveilleux, vous êtes maintenant convaincue que ce qu'ils nomment des mysteres ne sont que des absurdités

dont ils ne peuvent rendre aucun compte raiſonnable ni à eux-mêmes ni aux autres ; vous ſavez que des mouvemens du corps ou des cérémonies doivent être des choſes parfaitement indifférentes à l'Être ſage que l'on nous montre comme le moteur de tous les autres. Vous ſentez qu'un Dieu raiſonnable ne peut être flatté par des cérémonies puériles, & que le Souverain tout-puiſſant de la nature, exempt de beſoins, d'orgueil & de vanité, ne peut, comme les princes de la terre, exiger une étiquette ni attacher ſes faveurs à un vain cérémonial dépourvu de raiſon. Vous en conclurez que tous ces rites merveilleux dans leſquels nos prêtres nous annoncent tant de myſteres, & dans leſquels le peuple fait conſiſter toute ſa religion, ne ſont que des puérilités auxquelles les gens ſenſés ne doivent ſe ſoumettre que pour ne point choquer l'uſage, & pour ne point alarmer les eſprits trop prévenus de leurs foibles concitoyens.

Je ſuis, &c.

## LETTRE VII.

*Des pratiques ou exercices de piété. Des prières ; des auſtérités.*

VOUS ſavez, madame, maintenant à quoi vous en tenir ſur les myſteres & les cérémonies que la religion vous propoſe de méditer & d'adorer en ſilence. Je vais actuellement vous entretenir des pratiques auxquelles nos docteurs nous aſſurent que la Divinité attache ſa complaiſance & ſes faveurs. En conſéquence des idées fauſſes, ſiniſtres, contradictoires, incompatibles que toutes les religions révélées font prendre de la Divinité, les prêtres ont inventé pour les peuples une foule d'uſages déraiſonnables, mais qui étoient conformes aux notions erronées qu'ils s'étoient faites de cet être. Dieu fut toujours regardé comme un homme rempli de paſſions, ſenſible aux préſens, à la flatterie & aux marques de ſoumiſſion, ou plutôt comme un ſouverain fantaſque, pointilleux, qui

ſe fâchoit très-ſérieuſement lorſqu'on manquoit à lui rendre les reſpects & les ſoins que ſa vanité pouvoit exiger de ſes ſujets.

C'eſt d'après ces notions ſi peu convenables à un Dieu, que l'on a imaginé une foule de pratiques & d'inventions bizarres, ridicules, incommodes & ſouvent cruelles par leſquelles on crut mériter les bonnes graces, ou déſarmer la colere du Souverain du monde. De-là toutes les prieres, les offrandes, les ſacrifices que l'on ſe crut obligé de lui faire. On oublia qu'un Dieu bon, qui ſait tout, n'a pas beſoin d'être ſollicité; qu'un Dieu qui eſt l'auteur de tout n'a pas beſoin qu'on lui préſente ſes propres ouvrages; qu'un Dieu qui connoît ſon pouvoir n'a beſoin ni de flatteries ni de ſoumiſſions qui lui rappellent ſa grandeur, ſa puiſſance & ſes droits; qu'un Dieu qui eſt le maître de tout ne peut exiger qu'on lui offre ce qui lui appartient déjà; qu'un Dieu qui n'a beſoin de rien ne peut être gagné par des préſens, ni envier à ſes créatures les biens qu'elles ont reçus de ſa bonté divine.

Faute de faire des réflexions si simples, toutes les religions du monde se sont remplies d'une infinité de pratiques frivoles, par lesquelles les hommes à l'envi ont fait des efforts pour se rendre la Divinité favorable. Les prêtres, qui se sont toujours donnés pour les courtisans, les ministres, les favoris, les interpretes de Dieu, ont senti qu'il leur seroit aisé de profiter des erreurs des hommes & des présens qu'ils offriroient à leurs Dieux; ils se virent donc intéressés à les entretenir dans leurs fausses idées, & même à redoubler les ténebres de leurs esprits, à leur inventer des moyens de plaire aux puissances inconnues qui disposoient de leur sort, à exciter leur dévotion & leur zele pour les êtres invisibles dont eux-mêmes s'étoient rendus les représentans visibles. Ces prêtres s'apperçurent bientôt qu'en travaillant pour les Dieux ils travailloient pour eux-mêmes, & qu'ils pouvoient tirer parti des présens, des sacrifices & des offrandes que l'on faisoit à des êtres qui ne se montroient jamais pour réclamer ce qui leur étoit destiné.

Voilà, madame, comment les prêtres ſont parvenus à faire cauſe commune avec la Divinité. Leur politique les obligea donc de favoriſer & d'augmenter les erreurs du genre humain. Ils parlerent de cet Être ineffable comme d'un monarque intéreſſé, jaloux, rempli de vanité, qui ne donnoit que pour qu'on lui rendît; qui exigeoit des ſignes continuels de ſoumiſſion & de reſpect; qui vouloit que ſans ceſſe on réitérât les marques de la déférence que l'on avoit pour lui; qui vouloit être ſollicité, qui n'accordoit ſes graces qu'à l'importunité afin de les faire mieux valoir; & ſur-tout qui ſe laiſſoit appaiſer & gagner par des préſens, dont ſes miniſtres étoient à portée de profiter.

Il eſt évident que c'eſt ſur ces idées empruntées des cours d'ici-bas que ſont fondées toutes les pratiques, les cérémonies, les rites que nous voyons établis dans toutes les religions de la terre. Chacune à l'envi s'eſt efforcée de faire de ſon Dieu le monarque le plus grand, le plus redoutable, le plus deſpotique, le plus

intéreſſé. Les peuples, remplis de ces opinions humaines & aviliſſantes, ont adopté ſans examen les inventions que les miniſtres de la Divinité leur montroient comme les plus propres à obtenir ſes faveurs ou à détourner ſon courroux. Les prêtres adopterent toujours les pratiques qu'ils inventerent à leur propre ſyſtême religieux & à leurs propres intérêts; le vulgaire ignorant ſe laiſſa conduire en aveugle. L'habitude le familiariſa avec des choſes ſur leſquelles il ne raiſonna jamais; il ſe fit un devoir de la routine qui ſe tranſmit, d'âges en âges, des peres aux enfans.

A peine l'enfant eſt-il né qu'on lui fait joindre machinalement ſes petites mains pour lui apprendre à prier. On force ſa langue à bégayer des formules qu'il ne comprend point, adreſſées à un Dieu que ſon eſprit ne conceura jamais. Sur les bras de ſa nourrice il eſt porté dans un temple où ſes yeux s'habituent à contempler des ſpectacles, des cérémonies, de prétendus myſteres auxquels même dans l'âge mûr il ne lui ſera pas permis de rien entendre.

Si pour lors quelqu'un lui demande raiſon de ſa conduite ou veut ſavoir de lui pourquoi il s'eſt fait de cette conduite un devoir important & ſacré, il ne pourra rien dire, ſinon que dès l'enfance on lui a dit d'obſerver avec reſpect des uſages qui doivent être ſacrés, vu qu'ils ſont inintelligibles pour lui. Si l'on tente de le détromper de ces futilités habituelles, ou il n'écoutera point, ou il s'irritera contre celui qui contredira des notions enracinées dans ſon cerveau; tout homme qui voudra le ramener au bon-ſens & raiſonner contre les habitudes qu'il a contractées, lui paroîtra ridicule & inſenſé, ou bien il le repouſſera comme un impie & un blaſphémateur; car c'eſt ainſi qu'on lui a dit qu'il falloit appeller tout homme qui ne ſuit pas la même routine que lui, ou qui n'attache pas les mêmes idées aux choſes qu'il n'a point examinées.

Quelle horreur n'inſpireroit-on pas à tout chrétien dévot, ſi on lui diſoit que la priere eſt inutile! Quelle ſeroit ſa ſurpriſe ſi on lui prouvoit que, même dans les principes

cipes de sa religion, les prieres, que dans son enfance on lui a représentées comme les plus agréables à son Dieu, sont injurieuses à ce Dieu! En effet, si Dieu sait tout, qu'a-t-il besoin d'être averti des besoins de ses créatures qu'il aime? Si Dieu est un pere rempli de tendresse & de bonté, est-il donc nécessaire de lui demander *son pain de chaque jour?* Si ce Dieu si bon prévoit d'avance les besoins de ses enfans & les connoît beaucoup mieux qu'ils ne peuvent les connoître eux-mêmes, comment peut-il exiger d'être importuné pour les leur accorder? Si ce Dieu est immuable & sage, comment la créature pourroit-elle lui faire changer ses résolutions divines? Si ce Dieu est juste & bon, comment peut-on l'injurier au point de le prier de ne point *nous induire en tentation?*

Vous voyez par-là, madame, qu'il est très-peu de chrétiens qui se soient rendu compte de ce qu'ils disent en récitant tous les jours la priere qu'on assure avoir été dictée par Dieu même. Vous voyez que l'*oraison dominicale* renferme une foule

d'abſurdités & d'idées totalement contraires à celles que tout chrétien doit avoir de ſon Dieu. Si on lui demandoit pourquoi il répete ſans ceſſe une vaine formule ſur laquelle il n'a point réfléchi, il ne pourroit rien dire ſinon que dès l'enfance ſes parens lui ont dit qu'il falloit joindre les mains & répéter des paroles auxquelles il n'a jamais rien compris ; il ajoutera que pendant tout le cours de ſa vie ſes prêtres l'ont aſſuré que cette formule de requête étoit la plus ſacrée, la plus propre à mériter les graces de ſon Pere céleſte.

Nous devons, ſans doute, porter le même jugement de cette foule de prieres que nos docteurs recommandent ſans ceſſe. A les en croire, l'homme, pour plaire à Dieu, devroit paſſer tout ſon tems à le fatiguer de requêtes, afin d'arracher ſes graces à force d'importunités. Si Dieu eſt bon, s'il chérit ſes créatures, s'il connoît leurs beſoins il eſt inutile de le prier ; ſi Dieu ne change point, l'on ne peut ſe promettre de lui faire altérer ſes décrets ; ſi Dieu eſt ſage il ſait mieux que les hommes

ce qui leur eſt néceſſaire ; ſi Dieu s'offenſe, il doit rejeter des prieres qui bleſſent ſa bonté, ſa juſtice & ſa ſageſſe infinies.

Quels motifs ont donc nos prêtres pour inculquer ſans ceſſe la néceſſité de prier ? C'eſt que par-là ils entretiennent les eſprits dans des opinions avantageuſes pour eux-mêmes. Ils nous montrent Dieu ſous les traits d'un monarque d'un difficile accès, qui ne ſe rend point aiſément, dont ils ſont les miniſtres, les courtiſans, les favoris ; ils deviennent les entremetteurs entre ce Souverain inviſible & ſes ſujets d'ici-bas ; ils vendent à ceux-ci leur interceſſion puiſſante ; ils prient pour les peuples, & à l'aide de cette fonction, peu fatigante, ils ſe font honorer, récompenſer & payer, comme s'ils procuroient des avantages réels à la ſociété. C'eſt ſur la néceſſité de la priere qu'eſt fondée toute l'exiſtence de nos prêtres, de nos moines, de nos religieuſes, dont le principal emploi eſt de lever au ciel leurs mains oiſives & d'implorer pour les peuples la clémence d'un Dieu, qui ſans cela n'accorderoit rien à ſes créatures ché-

ries, ou ne leur enverroit que des châtimens & des calamités. Les prieres des prêtres ſont regardées comme le remede univerſel de tous nos maux. Tous les malheurs des nations les ramenent aux pieds de leurs guides ſpirituels ; ceux-ci trouvent communément leur compte aux infortunes publiques ; c'eſt alors qu'ils ſont payés de l'aſſiſtance qu'ils prêtent auprès du Tout-Puiſſant. Faute de connoître le cours de la nature & ſes loix invariables, les hommes regardent tout ce qui les afflige comme des effets viſibles de la colere céleſte ; les maux auxquels ils ne trouvent point de remedes leur paroiſſent ſur-tout des marques d'un pouvoir ſurnaturel ou divin qui s'acharne contr'eux ; le Dieu qu'ils appellent ſi bon leur paroît quelquefois obſtiné à leur nuire ; leur pere ſi tendre leur ſemble déranger l'ordre de la nature pour montrer ſa fureur ; le Dieu ſi juſte les punit quelquefois ſans qu'ils puiſſent deviner ce qui peut leur avoir attiré ſa vengeance. Alors dans leur détreſſe ils recourent aux prêtres, qui ne manquent jamais de trouver des motifs à la colere

céleſte ; ils leur diſent que Dieu a été offenſé, qu'il a été négligé, qu'il exige des prieres, des offrandes, des ſacrifices ; qu'il prétend, pour s'appaiſer, que ſes miniſtres ſoient plus conſidérés, plus écoutés, plus enrichis. Sans cela on annonce au vulgaire que ſes vignes ſeront gelées, que ſes champs ſeront inondés, que la peſte, la famine, la guerre & la contagion vont ravager la terre ; & quand ces malheurs ſont arrivés, on lui dit que pour les écarter il faut faire des prieres.

Si la crainte & la terreur permettoient de raiſonner, on verroit que tous les maux ſont, ainſi que les biens, des ſuites néceſſaires de la nature des choſes ; on ſentiroit qu'un Dieu ſage & immuable ne peut agir que ſuivant les loix dont on le regarde comme l'auteur. On reconnoîtroit que les calamités, les ſtérilités, les maladies, les contagions & la mort ſont des effets auſſi néceſſaires que le bien, que l'abondance, que la ſanté, que la vie. On trouveroit que les guerres, les ſtérilités, les famines ſont ſouvent des effets de l'imprudence des

hommes ; on ſe ſoumettroit aux accidens que l'on ne peut empêcher, on préviendroit ceux qu'il nous eſt permis de prévenir ; on remédieroit par des voies ſimples & naturelles à ceux contre leſquels on auroit des reſſources, & l'on ſe détromperoit de ces moyens ſurnaturels & de ces prieres inutiles dont l'expérience de tant de ſiecles devroit avoir défabuſé les hommes, s'ils étoient capables de revenir de leurs préjugés religieux.

Ce ne ſeroit point là le compte de nos prêtres ; ils deviendroient inutiles ſi l'on s'appercevoit de l'inefficacité de leurs prieres, de la futilité de leurs pratiques, du peu de fondement de ces exercices de piété qui mettent le genre humain à leurs genoux. Ils s'efforceront toujours de décrier ceux qui décréditeront leur boutique ; ils effrayeront les ames foibles par les idées affligeantes & terribles qu'ils leur donneront de la Divinité ; ils leur défendront de raiſonner, & en étourdiſſant leur raiſon, ils les rendront ſouples à leurs ordonnances les plus bizarres, les plus déraiſonnables, les

plus contradictoires à leurs propres principes ; ils changeront ces pratiques arbitraires, indifférentes ou même inutiles & nuisibles, en des devoirs importans, qu'ils feront envisager comme bien plus essentiels que les devoirs les plus sacrés de la morale. Ils savent que l'homme ne raisonne plus dès qu'il souffre ou dès qu'il est malheureux ; ainsi s'il éprouve des malheurs véritables, ses prêtres seront sûrs de lui ; s'il n'est point malheureux, ils le menaceront, ils lui donneront des craintes & des malheurs imaginaires.

En effet, madame, quand vous voudrez examiner avec des yeux non prévenus les prétendus devoirs que la religion impose, vous serez forcée de convenir qu'utiles aux prêtres seuls, ils sont également inutiles à Dieu & à la société, à qui même souvent ils sont évidemment pernicieux. De quelle utilité peut être dans sa famille une mere bien dévote, qui passe tout son tems en prieres, en jeûnes, en méditations, en retraites, & qui, peu contente de négliger ses vrais devoirs pour ces occupations fu-

tiles, ne ſort de ſes exercices de piété que pour apporter dans la ſociété l'aigreur qu'elle a puiſée dans ſes converſations myſtiques avec un directeur ? Son mari, ſes enfans, ſes gens auront-ils à s'applaudir de voir leur ſort dépendre d'une femme qui perd ſon tems en oraiſons & que ſes méditations & ſes pratiques gênantes ne ſervent qu'à rendre acariâtre, incommode & chagrine ? Ne vaudroit-il pas mieux qu'un pere ou une mere de famille s'occupaſſent du ſoin de leur ménage, ou de leurs affaires domeſtiques ſi ſouvent négligées, ſur-tout dans les grandes maiſons, que de paſſer leur tems à entendre des meſſes, à écouter des ſermons, à méditer des myſteres & des dogmes inintelligibles, à faire des retraites, à vaquer à des exercices de piété qui ne conduiſent à rien ? Dans le pays que vous habitez, madame, on trouve un grand nombre de dévots & de dévotes qui ſont noyés de dettes & dont la fortune eſt délabrée, faute de ſonger à mettre ordre à leurs affaires. Contens de mettre ordre à leur conſcience, ils ne s'oc-

cupent ni de l'éducation de leurs enfans, ni de l'arrangement de leur fortune, ni du ſoin de payer leurs dettes. Tel homme qui ſeroit au déſeſpoir d'avoir manqué la meſſe, conſent à laiſſer languir dans ſon anti-chambre pendant des années de malheureux créanciers que ſa négligence ruine autant que ſa mauvaiſe volonté. En vérité, madame, tout bien conſidéré, la dévotion ne ſera jamais bonne à rien.

Que dirons-nous de ces fêtes ſi multipliées parmi nous? Ne ſont-elles pas viſiblement pernicieuſes à la ſociété? Les jours ne ſont-ils pas les mêmes aux yeux de l'Éternel? Exiſte-t-il des jours de *gala* pour la Cour céleſte? Dieu peut-il être honoré par le déſœuvrement d'un artiſan ou d'un marchand qui, au lieu de gagner du pain & de faire ſubſiſter ſa famille, va perdre ſon tems à l'égliſe, pour aller enſuite dépenſer ſon argent au cabaret? Il faut, dira-t-on, que l'homme ſe repoſe. Mais il ſe repoſera ſuffiſamment quand il ſe ſentira fatigué; il vaudroit mieux qu'il travaillât que d'aller dans un temple chanter du latin,

ou écouter des sermons auxquels il ne peut rien comprendre. Tel homme qui se fait un scrupule de travailler le dimanche ne se reproche nullement de s'enivrer le dimanche, & de consommer en un jour tout le gain de la semaine. Mais il est de l'intérêt du clergé que toutes les boutiques soient fermées quand il ouvre la sienne; voilà, sans doute, pourquoi les fêtes sont nécessaires.

Est-il rien de plus contraire à toutes les notions que l'on peut se former de la bonté & de la sagesse infinies de la Divinité, que ces abstinences, ces privations, dont la religion fait parmi nous des devoirs; ou que ces macérations, ces pénitences, ces austérités qu'elle prétend transformer en vertus? Que diroit-on d'un pere qui feroit asseoir ses enfans à une table bien servie, à condition néanmoins de ne toucher à aucun des mets qu'ils pourroient desirer? Peut-on supposer qu'un Dieu bon puisse envier à ses créatures la jouissance des plaisirs innocens qui peuvent leur rendre la vie plus

agréable, ou que ce Dieu n'ait créé les objets desirables que pour tenter les hommes & leur en interdire l'usage ? La religion chrétienne semble nous condamner au supplice de Tantale. La plupart des superstitions du monde ont fait de Dieu un souverain capricieux & jaloux qui s'amusoit à tenter, à irriter les desirs de ses esclaves, & qui leur envioit tous les plaisirs dont il les mettoit à portée de jouir. Nous voyons presque par-tout un Dieu chagrin, ennemi de la joie, s'offensant du bien-être de ses créatures. Nous voyons en tout pays des hommes assez fous pour se faire un mérite de combattre la nature, de lui refuser ses besoins, de se tourmenter eux-mêmes dans l'idée de se rendre agréables à Dieu. Par-tout on a cru désarmer sa colere & prévenir ses châtimens en se châtiant, en s'immolant soi-même à la fureur d'un Dieu à qui toujours il fallut des victimes.

Nous trouvons sur-tout ces idées atroces, fanatiques, insensées dans la religion chrétienne, qui suppose son Dieu assez

cruel pour avoir exigé les ſouffrances & la mort de ſon fils innocent. Si un Dieu exempt de tout péché s'eſt lui-même ſoumis à ſouffrir, il n'eſt point ſurprenant de voir que des hommes pécheurs ſe ſoient fait un devoir de lui reſſembler, & ſe ſoient crus obligés d'inventer des moyens de ſe rendre miſérables. Ces notions lugubres ont jadis peuplé les déſerts d'une foule de fanatiques, qui, renonçant aux plaiſirs de la vie, s'enterroient tout vivans & croyoient mériter le ciel en ſe traitant eux-mêmes avec la derniere cruauté, ou en ſe rendant inutiles à la patrie, Ce ſont ces fauſſes idées, par leſquelles la Divinité eſt transformée en un tyran auſſi barbare qu'inſenſé, qui ſont cauſe que l'on voit encore parmi nous des hommes & des femmes ſe vouer pour toujours à l'ennui, à la pénitence, à la douleur & aux larmes, & faire conſiſter la perfection dans l'art ingénieux de ſe tourmenter ſoi-même. Mais l'orgueil ſacerdotal trouve ſon compte au ſein même des auſtérités; les moines les plus rigides ſe font gloire

des barbaries que leur regle les oblige d'exercer ſur eux-mêmes ; ils ſavent que ces tours de force leur attireront les reſpects des peuples crédules, qui s'imaginent que les hommes qui ſe tourmentent, ſont des hommes tout divins. Les moines qui ſuivent des regles auſteres ſont des fanatiques qui ſe ſacrifient à l'orgueil du clergé qui vit dans le luxe & dans l'abondance, tandis que quelques imbécilles ſe font un point d'honneur de mourir de faim.

Combien de fois, madame, ne vous ai-je point vue attendrie en vous rappellant le ſouvenir de ces pauvres religieuſes que vous aviez vu ſe condamner volontairement pour la vie aux rigueurs d'une priſon ! Séduites une fois par l'enthouſiaſme de la jeuneſſe, ou forcées par les ordres de parens inhumains, elles s'obligent à porter juſqu'au tombeau les chaînes de la plus dure captivité. Soumiſes ſans appel aux caprices d'une ſupérieure chagrine, qui ne ſe conſole de ſon propre eſclavage qu'en faiſant ſentir ſon

empire plus durement à d'autres, vous avez vu des filles infortunées, obligées de renoncer pour toujours à leur propre volonté, & de gémir à chaque instant sous un despotisme rigoureux auquel des vœux indiscrets les avoient asservies. Tous nos monasteres ne nous présentent que l'odieux tableau de fanatiques qui se sont séparés de la société pour s'occuper du triste soin de se rendre malheureux; qui ne se sont associés que pour se rendre mutuellement la vie insupportable; qui dans la vue de mériter le ciel ont imaginé de subir les tourmens de l'enfer en ce monde.

Si la religion n'appelle pas tous les chrétiens à ces perfections sublimes, elle enjoint pourtant à tout le monde de souffrir & de se mortifier; l'église prescrit à tous ses enfans des privations, des abstinences, des jeûnes; elle leur en fait parmi nous des devoirs; & les dévots s'imaginent être bien agréables à la Divinité, quand ils ont scrupuleusement rempli les pratiques importunes, minutieuses

& puériles par lesquelles on diroit que nos prêtres ne se proposent que d'éprouver la patience & l'obéissance de ceux qui leur sont soumis. Quelle idée ridicule doivent, par exemple, se faire de la Divinité des personnes qui se croient de bonne-foi qu'elle s'intéresse aux différentes nourritures qui entrent dans nos estomacs, & qui se persuadent qu'elle est de mauvaise humeur quand nous mangeons du bœuf ou du mouton, tandis qu'elle est égayée lorsqu'elle nous voit manger des feves ou du poisson ! En vérité, madame, nos prêtres qui nous donnent quelquefois des idées si grandes de Dieu, se plaisent bien souvent à l'avilir étrangement !

La vie d'un bon chrétien ou d'un dévot est remplie d'une infinité de pratiques incommodes, qui seroient au moins pardonnables si elles procuroient quelques avantages réels à la société. Mais ce n'est pas là ce dont nos prêtres s'embarrassent, ils ne veulent que des esclaves bien soumis, assez aveugles pour respecter tous leurs caprices comme des ordres d'un

Dieu ſage, aſſez ſtupides pour regarder toutes leurs pratiques comme des myſteres divins, & ceux qui les obſervent ſcrupuleuſement comme des favoris du Tout-Puiſſant. Quel bien réſulte-t-il pour les nations de l'abſtinence des viandes enjointe à tant de chrétiens, tandis que d'autres jugent avec plus de raiſon cette loi très-ridicule? Il eſt aiſé de s'appercevoir parmi nous que cette ordonnance, violée ouvertement par les riches, eſt onéreuſe aux pauvres, qui ſont obligés de payer chérement une nourriture mal ſaine & peu propre à réparer les forces épuiſées par le travail. D'ailleurs les prêtres ne vendent-ils pas eux-mêmes aux riches la permiſſion de tranſgreſſer leurs propres ordonnances? Ils ne ſemblent avoir multiplié nos pratiques, nos devoirs & nos gênes que pour avoir l'avantage de multiplier nos fautes, afin de tirer un bon parti de nos délits prétendus.

Plus nous examinerons la religion & plus nous aurons lieu de nous convaincre que c'eſt uniquement l'avantage des prêtres

qu'elle a voulu ſe propoſer. Tout ſemble conſpirer à les rendre néceſſaires, à nous ſoumettre à leurs fantaiſies, à nous forcer de travailler à leur grandeur, & de contribuer à leurs richeſſes. Ils nous ordonnent des choſes incommodes, ils nous diſent de tendre à des perfections impoſſibles pour nous obliger à tranſgreſſer; ils font naître par-là dans les ames pieuſes des ſcrupules & des peines d'eſprit qu'ils ont le plaiſir d'appaiſer moyennant de l'argent. Un dévot eſt obligé de s'obſerver ſans ceſſe; il ſe fait des reproches continuels; il a perpétuellement beſoin de ſon prêtre pour expier les prétendues fautes que ſon imagination s'exagere, & par malheur les fautes qu'il ſe reproche le plus & les devoirs qu'il regarde comme les plus importans de la vie, ſont rarement ceux qui intéreſſent la ſociété. Par une ſuite des préjugés religieux dont les prêtres infectent les eſprits foibles des dévots, ceux-ci ſe croient infiniment plus coupables quand ils ont omis une pratique inutile que pour avoir commis une injuſ-

tice criante, une calomnie atroce, ou pour avoir péché contre l'humanité ; communément il ſuffit aux dévots d'être bien avec Dieu, ils s'embarraſſent enſuite très-peu d'être bien avec les hommes ou d'être utiles à leurs ſemblables.

En effet, quels fruits réels la ſociété peut-elle retirer de ces oraiſons multipliées, de ces abſtinences, de ces privations, de ces retraites, de ces méditations, de ces auſtérités auxquelles la religion attache un ſi haut prix ? Toutes ces pratiques myſtérieuſes produiſent-elles quelques biens réels ? Sont-elles capables de calmer les paſſions, de corriger les vices, de donner des vertus à ceux qui les obſervent le plus ſcrupuleuſement ? Ne voyons-nous pas tous les jours des perſonnes qui ſe croiroient damnées ſi elles manquoient une meſſe, ſi elles mangeoient un poulet le vendredi, ſi elles négligeoient une confeſſion, ſe permettre d'ailleurs une infinité de fautes, ou même tenir une conduite très-injuſte & très-dure envers tous ceux qui ont le malheur de les appro-

cher ? Ces pratiques, dont la plupart des hommes ſe ſont des devoirs eſſentiels, abſorbent communément les vrais devoirs de la morale ; ſi les dévots ſont religieux, il eſt très-rare de les trouver vertueux : contens d'avoir ſatisfait à ce que la religion exige, ils s'occupent très-peu du reſte, ils ſe croient chéris de Dieu & ne ſe ſoucient guere d'être déteſtés des hommes, ou de rien faire pour mériter leur amour. Toute la vie d'un dévot ſe paſſe à remplir avec exactitude des devoirs indifférens à Dieu, incommodes à lui-même & inutiles aux autres ; il s'imagine avoir de la vertu quand il a fidélement ſatisfait aux pratiques que ſa religion lui preſcrit ; quand il a médité des myſteres auxquels il ne peut rien comprendre ; quand il a tué triſtement ſon tems à faire des choſes dont un homme de ſens ne peut ſentir l'avantage ; enfin, quand il a tâché de pratiquer autant qu'il eſt en lui les vertus évangéliques ou chrétiennes dans leſquelles on lui apprend à faire conſiſter toute ſa morale.

Je compte examiner ces vertus dans ma premiere lettre, & vous prouver qu'elles ſont pour la plupart contraires aux idées que nous avons de Dieu, inutiles à nous-mêmes & ſouvent dangereuſes pour les autres. Je ſuis, &c.

*FIN du Tome premier des Lettres à Eugénie.*

# TABLE

## DES LETTRES

Contenues dans ce Volume.

*Avertissement.* Page j

Lettre Premiere. *Des sources de la crédulité. Motifs pour examiner sa religion.* 1

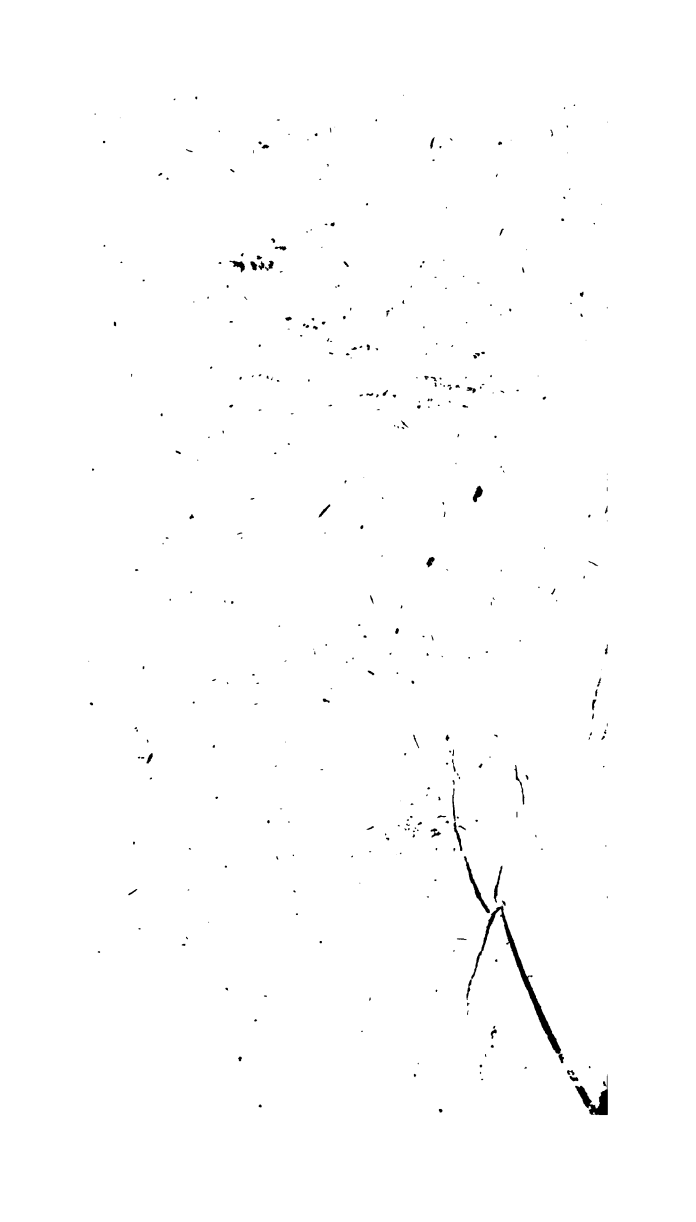
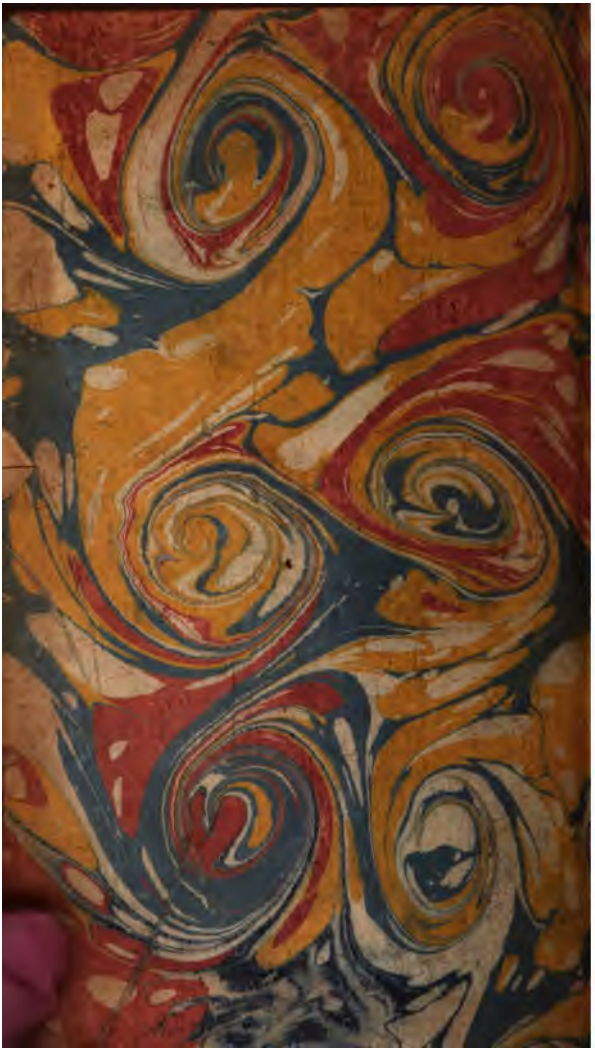
Lett. II. *Des idées que la religion nous donne de la Divinité.* 40

Lett. III. *Examen des Écritures saintes. De l'économie de la religion chrétienne, & des preuves sur lesquelles le christianisme se fonde.* 64

Lett. IV. *Des dogmes fondamentaux de la religion chrétienne.* 105

Lett. V. *De l'immortalité de l'ame, & du dogme de l'autre vie.* 127

LETT. VI. *Des myſteres du chriſtianiſme; des ſacremens; des cérémonies religieuſes.* 165

LETT. VII. *Des pratiques ou exercices de piété. Des prieres; des auſtérités.* 187

Fin de la Table.